

LA
B O N N E N O U V E L L E

annoncée aux enfants.



(ÉVANGILE DE LUC XV, 18-24.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

1877



VEVEY

FRANÇOIS GUIGNARD

YEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.



LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE.

Joas et Zacharie.

(2 Rois XII et 2 Chron. XXIV.)

Nous n'entrerons pas beaucoup dans les détails antérieurs à cette histoire; notre désir est plutôt d'attirer l'attention de nos jeunes lecteurs sur la différence qui existait entre ces deux hommes, Joas et Zacharie; lesquels, bien qu'ils ne fussent pas frères, furent pourtant élevés par les mêmes parents et probablement couchés dans le même berceau.

Mais avant d'entreprendre notre sujet, parlons brièvement des temps qui précédèrent le règne de Joas, et servirent en quelque sorte d'introduction à ce règne. La plupart de nos jeunes lecteurs n'ignorent pas que le peuple d'Israël était composé de douze

tribus, portant les noms des douze fils de Jacob ; ces tribus étaient conduites par des chefs, puis trois rois successifs les gouvernèrent : Saül, David et Salomon. Après la mort de ce dernier, Roboam, son fils, régna en sa place ; mais ce roi se montra si dur envers le peuple, qu'une révolte s'en suivit et que dix tribus secouèrent le joug de l'oppresseur et se choisirent pour roi Jéroboam. Ce fut le royaume d'Israël, et sa capitale était Samarie. Les deux tribus qui restèrent fidèles à Roboam, celles de Juda et de Benjamin, prirent le nom de royaume de Juda, et gardèrent Jérusalem pour capitale.

Or une grande idolâtrie régnait à Samarie, accompagnée, cela se comprend, d'une affreuse corruption dont l'influence pernicieuse gagna peu à peu Jérusalem, la ville sainte, ensuite des alliances que les deux royaumes rivaux se mirent à contracter entre eux dans des buts politiques, pour faire la guerre à l'étranger ; et même les relations d'amitié qui, en apparence, unissaient les deux cours royales de Juda et d'Israël, au fond ennemies entre elles, étaient telles que l'une des familles prenait les noms de l'autre pour leurs fils, ce qui fait que nous voyons deux rois contemporains porter le même nom. (2 Rois VIII, 16-17.)

Dans une de ces alliances, Josaphat, roi de Juda, s'associe avec Achab, roi d'Israël, pour monter à Ramoth livrer bataille au roi de Syrie. (1 Rois XXII.) Or Josaphat et Achab étaient les deux arrière-grands-pères de Joas, et voici comment : Josaphat était le père de Joram, roi de Juda, lequel prit pour femme Hathalie, fille d'Achab, roi d'Israël (2 Rois VIII, 16-18) ;

et Joram eut pour fils Achazia, et Achazia Joas. Le roi Achab avait mis le comble à l'abomination de la maison d'Israël, en prenant pour femme Jézabel, fille du roi de Sidon (1 Rois XVI, 31-33) ; tandis que Josaphat, son contemporain, débuta dans son règne en suivant la première voie de David son père : il ne rechercha point les dieux de Bahal, mais le Dieu de son père, et marcha dans les commandements de l'Éternel et non pas selon ce qu'Israël faisait. Aussi l'Éternel affermit le royaume entre ses mains, et il fut honoré de grandes richesses et de grandes gloires.

Ce fut un beau commencement que celui de son règne ; on voit, en effet, Josaphat appliquer de plus en plus son cœur aux voies de l'Éternel, ôtant de Juda les hauts lieux et les bocages, et envoyant par les villes de son royaume des gouverneurs, des lévites et des sacrificateurs pour enseigner la loi au peuple ; aussi le résultat de cette conduite fut-il de ramener la faveur de l'Éternel sur Juda, de sorte qu'une sainte terreur gagna tous les royaumes d'alentour, et que Juda jouit d'un remarquable temps de paix et de prospérité, les nations circonvoisines étant ses tributaires. Mais, hélas ! ainsi que cela arrive toujours lorsque le cœur s'attache à la prospérité et s'éloigne de Dieu, les richesses et les honneurs entraînent Josaphat hors du chemin du Seigneur, et son alliance avec Achab en fut la triste conséquence. Plus tard il s'allie avec Achazia, fils d'Achab, pour construire des navires, et les envoyer quérir de l'or en Tarsis ; et son ambition désordonnée le fit aller à la rencontre d'un désastre, car sa flotte fut détruite

par l'Éternel. (2 Chron. XX, 35-37.) Enfin il s'endormit avec ses pères, et Joram son fils lui succéda.

Celui-ci fit aussi ce qui était mauvais devant l'Éternel. Il fit mourir par l'épée tous ses frères qui étaient meilleurs que lui, et en fit de même à quelques-uns des principaux d'Israël. Il suivit le train de la maison d'Israël, comme avait fait la maison d'Achab; car, ainsi que nous vous l'avons dit, la fille d'Achab, la cruelle Hathalie, était sa femme. Il fit aussi des hauts lieux dans les montagnes de Juda, poussant ainsi les habitants de Jérusalem et de Juda à l'idolâtrie. (Chap. XXI, 1-11.) Aussi son jugement, prononcé par le moyen d'Élie le prophète, fut-il terrible; et les nations étrangères, qui avaient honoré son père par des présents, furent précisément celles que l'Éternel employa pour exécuter le jugement sur la maison de Joram. Seul, Achazia son fils échappa; il monta sur le trône, mais pas pour longtemps, pour un an seulement; et sa mère Hathalie, cette méchante reine, voulut être sa conseillère, hélas! pour l'induire à faire le mal. Il fit donc ce qui est mauvais devant l'Éternel, s'alliant avec Joram, fils d'Achab, pour faire la guerre contre Hazaël, roi des Syriens; et plus tard contre Jéhu, fils de Nimsi, que l'Éternel avait appelé pour exterminer la maison d'Achab. S'opposer à Jéhu, c'était s'opposer à l'instrument même de Dieu; et qui pourrait être plus fort que Dieu. Achazia, donc, trouva sa propre ruine; car Jéhu l'ayant fait amener devant lui, le fit mettre à mort. (2 Chron. XXII, 1-10.)

Alors Hathalie, ambitieuse de gloire, s'éleva et extermina toute la race royale (2 Rois XI); Dieu, cepen-

dant, ne permit pas que son méchant dessein aboutit complètement, car Jéhosébah, fille du roi Joram, sœur d'Achazia, prit Joas son neveu, et le déroba d'entre les fils du roi qu'on faisait mourir. Jéhosébah était la femme de Jéhojadah, souverain sacrificateur de ce temps-là. Jéhojadah craignait Dieu; il connaissait la promesse que Dieu avait faite à David : qu'il lui donnerait à lui et à ses fils, à toujours, une lampe à Jérusalem; c'est-à-dire qu'il y aurait toujours un fils de David pour régner là. Il savait donc que Dieu ne permettrait pas que l'on éteignit cette lampe, comme Hathalie prétendait pouvoir le faire; aussi Jéhojadah ne faisait point un secret de cette connaissance qu'il avait de la pensée de Dieu à l'égard de Juda et de la maison royale, mais il en instruisit sa famille; et ce fut lui sans doute qui encouragea Jéhosébah à se dévouer pour la race royale. Cette femme et son mari furent fortifiés par la foi en Dieu et en sa parole; et la foi que possédait Jéhosébah, chers enfants, ne venait pas de l'éducation qu'elle pouvait avoir reçue; elle la tenait de Dieu seul qui lui avait fait cette grâce, à elle qui avait été élevée à la cour de son père Joram où régnait une épouvantable idolâtrie; et, par cette foi, elle fut poussée à ce grand acte de dévouement en arrachant Joas des mains de la cruelle Hathalie, et en le cachant, ainsi que sa nourrice, durant sept ans, parce qu'elle savait qu'il était l'héritier du trône et qu'elle s'appuyait sur ce que Dieu avait dit.

C'est ainsi que Joas, dès sa tendre enfance, fut introduit dans le sein de la famille du sacrificateur Jé-

hojadah, où il reçut une éducation pieuse. Nous n'entrerons pas dans les détails de la cérémonie solennelle de son couronnement, alors qu'il n'était âgé que de sept ans ; nous ne parlerons pas davantage du jugement terrible de la misérable Hathalie et de sa maison, lequel eut lieu en même temps que Joas montait sur le trône. Disons seulement que, pendant sa minorité, le jeune roi eut le bonheur d'être représenté par son parrain, le pieux Jéhojadah, qui exerçait virtuellement l'autorité royale.

Aussi longtemps que Jéhojadah vécut, Joas fit ce qui est droit devant l'Éternel, mais après la mort de cet homme pieux, les principaux de Juda vinrent avec des flatteries et se prosternèrent devant le roi ; et le roi les écouta, et tous ensemble ils abandonnèrent la maison de l'Éternel, le Dieu de leurs pères, et se livrèrent à l'idolâtrie et au service des faux dieux ; c'est pourquoi la colère de l'Éternel s'embrasa contre Juda et contre Jérusalem. Toutefois Dieu ne voulut pas les détruire avant d'avoir usé de tous les moyens pour les engager à se retourner vers Lui : il leur envoya des prophètes, mais en vain. Même l'Esprit de Dieu revêtit Zacharie, fils de Jéhojadah, le sacrificeur, de sorte qu'il se tint debout devant le peuple, et leur dit : « Ainsi a dit Dieu : Pourquoi transgressez-vous les commandements de l'Éternel ? car vous ne prospérerez point ; et parce que vous avez abandonné l'Éternel, il vous abandonnera aussi. » Alors ils se ligüèrent contre Zacharie, et l'assommèrent de pierres, par le commandement du roi, au parvis de la maison de l'Éternel, de sorte que le roi Joas, en faisant tuer le fils de son bienfaiteur Jéhoja-

dah, ne se souvint point de la bonté dont celui-ci avait usé envers lui : aussi Zacharie, en mourant, dit : « Que l'Éternel le voie, et le redemande ! » Effectivement, la juste rétribution de Dieu ne tarda pas d'atteindre le roi Joas ; car, une année après, une petite armée de Syriens monta contre lui, et vint en Juda et à Jérusalem ; ils détruisirent les principaux du peuple, et envoyèrent au roi de Damas tout le butin ; et l'Éternel livra entre leurs mains une très grosse armée. Ainsi les Syriens furent les instruments du jugement de Dieu sur Joas. Puis, l'ennemi s'étant retiré en laissant le roi dans de grandes langueurs, ses serviteurs conjurèrent contre lui, à cause du meurtre qu'il avait commis contre les fils de Jéhojadah, et ils le tuèrent dans son lit. Il mourut donc d'une mort ignominieuse, et on l'ensevelit en la cité de David, mais on ne l'ensevelit point aux sépulcres des rois. (2 Chron. XXIV.)

Maintenant, chers jeunes lecteurs et chers enfants qui avez le privilège d'appartenir à des parents chrétiens, nous désirons tirer de ce récit quelques instructions et quelques utiles avertissements pour vous. Ils feront le sujet d'un prochain article, Dieu aidant ; mais qu'en attendant, le Seigneur bénisse pour vos âmes les deux portions de sa Parole que nous venons de parcourir avec vous, et qui vous présentent d'une manière si sérieusement frappante « la différence qu'il y a entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne l'a point servi. » (Malachie III, 18.)

Encore une nouvelle année.

Cet an qui vient de naître
Doit-il finir?
Jésus, tu vas paraître,
Et nous ravir
En ta sainte présence,
Nous, tous tes rachetés,
Qui, dans ta ressemblance,
Serons changés.

Que, dans cette espérance,
Chacun des tiens
Serve avec patience :
Jésus, tu viens!
Marcher en paix, t'attendre,
Jouir de toi, Seigneur,
De ton amour si tendre,
Quelle faveur !

Le temps fuit, il s'envole
Sans revenir,
Et ta sainte Parole
Doit s'accomplir.
Oh ! jour incomparable,
Jésus ! quand nous verrons
De ta face adorable
Les purs rayons.

Nos cœurs te magnifient,
O Rédempteur !
Nos âmes se consentent
En toi, Seigneur !
Bientôt nous verrons luire
Ce matin radieux,

Qui va nous introduire
 Dans les hauts lieux.

Pour traverser la terre
 Ceignons nos reins ;
 Gardons le caractère
 De pèlerins.
 Tenons nos lampes prêtes ;
 Vierges ! préparons-nous ;
 Levons en haut nos têtes :
 Voici l'Époux !

Et vous, âme immortelle
 Loin du Sauveur,
 Vencz ! il vous appelle
 Au vrai bonheur.
 Hâtez-vous ! le temps passe :
 Répondez à Jésus !
 Bientôt le jour de grâce
 Ne sera plus.

Venez ! Dieu vous accorde
 Un plein pardon ;
 De sa miséricorde
 Il vous fait don.
 Venez tel que vous êtes ;
 Croyez à son amour :
 Les demeures sont prêtes
 Au saint séjour.

Venez ! car Jésus aime
 Quiconque croit ;
 A son amour suprême
 Vous avez droit.
 En recevant la grâce
 Qu'il vous offre aujourd'hui,
 Vous aurez une place
 Auprès de lui.

Chers jeunes amis !

Le but que je me suis proposé, en composant ce cantique, est de m'adresser à vous tous qui n'avez pas encore reçu le Seigneur pour votre héritage. Dans les premiers couplets, j'ai tâché, quoique bien faiblement, je le sens, d'exprimer la joie de ceux qui peuvent dire :

Marcher en paix, t'attendre,
Jouir de toi, Seigneur,
De ton amour si tendre,
Quelle faveur !

et je demande à chacun de vous : Ne voudriez-vous pas pouvoir répéter aussi cela, pour votre propre compte, avec tous les rachetés, et faire partie avec eux de l'armée céleste, plutôt que de demeurer sous l'esclavage de Satan pour aller avec lui aux peines éternelles ? O jeunes amis, qui lisez ces lignes, et qui seriez encore sous l'empire de l'Ennemi, que Dieu lui-même vous délivre de cette affreuse servitude et vous fasse la grâce de venir à l'instant même à Jésus ; et c'est pour vous solliciter à cela que je m'adresse à vous personnellement, dans les trois derniers couplets. Venez à Jésus, tels que vous êtes ; car Jésus n'attend rien de vous, sinon que vous lui apportiez tous vos péchés, toutes vos iniquités, dont il a réglé le compte à la croix ; et, dans son amour pour vous, il veut que vous soyez sauvés. Il veut que vous veniez à lui à présent même, car demain, peut-être, ce sera trop tard ; ne remettez donc point à un

autre jour le bonheur de connaître Jésus, mais venez à lui maintenant, et vous trouverez le repos de vos âmes ; vous trouverez cette grâce ineffable qui sera pour vous une joie sans fin, car Jésus veut que vous soyez heureux avec lui pour toujours, dans les cieux. Écoutez donc son appel miséricordieux ; ne méprisez pas ce jour de grâce qu'il vous accorde encore, car vous ne savez pas si vous vivrez encore demain — ou bien si le Seigneur ne viendra pas aujourd'hui.

Ah ! je vous en supplie, venez à Lui sans délai, sans vous laisser arrêter par aucune considération quelconque ; car il s'agit de votre salut éternel. Combien ce sera beau d'être pour jamais avec Jésus dans les cieux, là où il n'y aura plus ni cri, ni larme, ni peine, ni deuil, mais où tout sera gloire et bonheur parfait. Telle est la part que Dieu, dans son amour infini, réserve à chacun des siens. — Ah ! n'êtes-vous pas, ainsi que moi, désireux d'être un jour avec le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ? Sans doute que oui, direz-vous. Mais peut-être remettez-vous à une autre fois la possession de ce bonheur, en vous berçant de l'illusion trompeuse que vous avez tout le temps d'y penser ? Malheur à vous, lecteur, si vous vous imaginez cela, et que vous laissiez fuir ce jour de grâce et de salut : ne savez-vous pas que Dieu peut, d'un moment à l'autre, vous demander compte de votre vie ici-bas, et si vous n'aviez pas connu Dieu comme le Dieu Sauveur, si vous aviez affaire avec son jugement, un terrible partage, hélas ! serait le vôtre — celui d'être précipité dans le lac de feu et de soufre, là où il y aura des pleurs et des grince-

ments de dents. Oh! puisse-t-il en être tout autrement de chacun de vous; que votre part soit la bonne part : celle d'écouter Jésus, de lui appartenir, et de lui rendre témoignage en publiant pendant le reste de votre vie, bien court peut-être désormais dans ce monde, les vertus de ce précieux sang qui a coulé sur la croix pour vous, et en montrant par votre témoignage que vous êtes sauvés par la grâce de Dieu, et que vous êtes des héritiers de la gloire avec Jésus, dans le ciel, là où quoi que ce soit ne pourra nuire à aucun des rachetés — car le Seigneur lui-même, « l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie. » (Apoc. VII, 17.)

Que Dieu, dans sa bonté, applique sa sainte Parole à vos consciences et à vos cœurs, en sorte qu'elle ait toute son autorité sur vous, chers lecteurs, et qu'ainsi vous receviez avec foi le témoignage qu'elle rend de Jésus : « Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. » (1 Jean V, 11-12.)

Puisse ce divin Sauveur occuper toutes vos pensées, toutes vos affections jusqu'au jour où Jésus viendra chercher les siens, pour les avoir, semblables à lui-même, éternellement avec lui. Hâtez-vous de saisir un si grand salut pendant qu'il en est temps; ce temps, c'est *aujourd'hui*, jamais *demain* ni *plus tard*. (Voyez Ps. XCV, 8; 2 Cor. VI, 2; Hébr. III, 7-8, 13.) Cette année qui vient de commencer ne vous ap-

partient nullement ; le seul moment qui vous appartient, c'est l'instant d'à présent, durant lequel vous lisez ces lignes qui sont un nouvel appel, *le dernier* peut-être, adressé à votre âme afin que vous soyez sauvés, et que vous soyez toujours heureux !

E. C.

La Bible dans le havre-sac.

Dieu veille en tout temps sur ses enfants ; en effet, quand nous repassons dans notre mémoire toutes les circonstances de notre vie, nous pouvons voir d'une manière bien évidente qu'avant même que nous eussions donné nos cœurs à Jésus, nous étions déjà les objets des soins miséricordieux du Seigneur ; et si nous sommes attentifs à sa bonté, nous trouvons la preuve de sa sollicitude envers nous dans toutes les occasions. A l'appui de cette vérité, nous désirons, chers enfants, vous raconter un fait des plus remarquables.

C'était il y a environ trente-huit ans. Une guerre, de courte durée il est vrai, mais fort meurtrière, avait éclaté entre deux états voisins de la Suisse. Henri, le jeune homme dont nous voulons vous parler, âgé de vingt ans à peine, était fils unique de parents pieux ; il fut, comme tous les jeunes gens valides de son village, appelé à rejoindre l'armée : l'ordre était pressant, et notre conscrit dut se tenir

prêt pour le lendemain. Ainsi que ses compagnons, Henri était léger et insouciant; une sottile vanité, un enthousiasme insensé l'aveuglaient au point qu'il se réjouissait à l'idée de pouvoir faire usage de ses armes en présence de l'ennemi. Cela ne l'empêchait pas d'avoir un grand attachement pour ses parents; il leur témoignait beaucoup d'affection et de respect, se faisant de leur piété une sorte d'oreiller de sécurité pour lui-même.

L'on devait se rendre de grand matin au lieu du rassemblement; nous n'avons pas besoin de vous dire que la nuit qui précéda le départ d'Henri fut bien douloureuse pour ses parents. Voir s'éloigner leur unique enfant, avec la pensée de lui dire adieu pour la dernière fois peut-être, c'était cruel pour le cœur d'un père et d'une mère. Une mince paroi séparait leur chambre de celle d'Henri, et celui-ci put les entendre supplier le Seigneur, à plusieurs reprises, d'avoir pitié de leur cher enfant, qu'ils confiaient à sa puissante protection, en demandant surtout pour lui qu'il fût amené à posséder par la foi le Sauveur, lequel est un rocher et une haute retraite à ceux qui s'assurent en lui, et pour lesquels il se montre comme « l'intime ami qui aime en tout temps et qui naît comme un frère dans la détresse. » (Prov. XVII, 17.)

Henri, qui avait écouté très attentivement, fut sérieusement impressionné de voir qu'il était l'objet de tant de sollicitude: il dormit peu cette nuit-là. A l'aube du jour il était sur pied, et il finissait d'arran-

ger son havre-sac lorsque son père et sa mère entrèrent dans sa chambre. Ils lui apportaient une petite bible pour la mettre dans le sac. Henri montra une certaine répugnance à l'accepter, objectant que son sac était déjà plein et qu'en outre ce n'était pas en campagne qu'on pouvait lire commodément ; mais ses parents lui firent remarquer que cette bible était d'un petit format, qu'elle n'occuperait que bien peu de place, et ils le pressèrent tant qu'il finit par la prendre pour leur être agréable. Puis, tous ensemble, ils invoquèrent le Seigneur en faveur du jeune homme, et ils se séparèrent.

Notre soldat partit en compagnie de plusieurs camarades ; ils firent une longue marche le premier jour, et arrivèrent tard dans la soirée à leur destination. Là, on lui donna son billet de logement, et il alla se coucher. Tout en se déshabillant, il pensait beaucoup à ses parents et à la recommandation qu'ils lui avaient faite de lire sa bible chaque jour, mais ce soir-là il se sentait trop fatigué pour s'y mettre ; le sommeil le gagna et il s'endormit bientôt. Ainsi s'écoulèrent plusieurs jours. Au bout de trois semaines les deux armées belligérantes se trouvèrent en face l'une de l'autre ; on débuta par de petites escarmouches dans lesquelles, déjà, notre jeune guerrier vit tomber autour de lui plus d'un de ses compagnons, morts ou blessés. Enfin le jour de la grande bataille fut fixé ; Henri, saisi de crainte et de frayeur, se disait en lui-même que peut-être il serait tué ; et il ne savait pas si son âme était sauvée : il

ne possédait pas cette foi vivante en Jésus qui lui eût permis de dire : « Mourir m'est un gain. » Mais ce qu'il savait, c'est que jusque-là il avait été léger et insouciant, indifférent au salut de son âme.

(La fin au prochain numéro.)

Chanson des petits Savoyards.

Voici les petits Savoyards,
 Qui veut voir la marmotte en vie ?
 Elle mérite vos regards,
 Elle est si douce et si jolie.
 Cette marmotte et notre habit,
 L'écuelle qui nous est commune,
 La hotte qui nous sert de lit,
 Voilà quelle est notre fortune.

Mais nous dormons toute la nuit,
 Et chantons toute la journée ;
 Sans regretter le temps qui fuit,
 Gaiment nous achevons l'année.
 Dans notre grenier point de feu,
 Le soleil l'éclaire ou la lune ;
 Mais nous vivons contents de peu,
 Qu'avons-nous besoin de fortune ?

Celui qui des petits oiseaux
 Conserve la frêle existence,
 Saura de chagrins et de maux
 Préserver aussi notre enfance.
 Partout nous goûtons le bonheur
 Sans souci ni crainte importune ;
 Car nous avons la paix du cœur,
 Qui vaut bien mieux que la fortune.



La barque des pêcheurs.

Le vent mugit : c'est la tourmente ;
Que Dieu sauve de ses fureurs
Sur la vaste mer écumante
La frêle barque des pêcheurs !

L'ouragan joue avec la quille
Qu'un effort vigoureux défend.
Ils sont trois sur cette coquille :
Un vieillard, un homme, un enfant.

« La tempête en vain nous assiège,
Disait le patron effaré ;
Avec ma ceinture de liège,
J'échapperai, j'échapperai ! »

Le matelot pensait : « J'estime
Que ce vieux-là craint le danger ;
Moi, vaillant, je brave l'abîme :
Je sais nager, je sais nager ! »

Il ne sait pas nager, le mousse ;
Il n'a pas de ceinture, lui ;
Et pourtant, à chaque secousse,
A chaque éclair nouveau qui luit,

Il n'a pas peur, l'enfant ! il prie ;
 Il dit à Dieu dans sa candeur :
 « Je vois bien la vague en furie,
 Mais je te vois aussi, Seigneur.

Pas un seul cheveu de ma tête
 Ne tombera sans ton aveu ;
 De l'écueil et de la tempête,
 Tu peux me sauver, ô mon Dieu ! »

Sur un rocher, près du rivage,
 Le batelet craque et se fend ;
 Ils sont tous jetés sur la plage,
 Mais un seul vit encor : l'enfant.

S. H.



Joas et Zacharie.

(2 Rois XII et 2 Chron. XXIV.)

SÉRIEUX AVERTISSEMENT

ADRESSÉ AUX ENFANTS DES CHRÉTIENS.

Dans notre précédent article, nous vous avons fait remarquer, chers jeunes lecteurs, de quelle manière frappante Joas fut introduit au milieu de la pieuse famille de Jéhojadah et dans la maison de Dieu. Ce fut la grâce de Dieu qui le mit là, à l'abri des desseins de la cruelle Athalie et de la corruption qui régnait dans la maison royale. — Où est-ce que la grâce de Dieu vous a placés, vous, chers amis ? Sous la conduite pleine de sollicitude de parents chrétiens, aux-

quels le Seigneur a révélé ses pensées à tous égards ; et, comme enfants de chrétiens, vous êtes sous l'effet béni des soins que le Saint-Esprit exerce au milieu de ceux que Dieu reconnaît actuellement comme sa maison. Ce sont là de grands privilèges que vous avez, et que n'ont pas tous les enfants. Êtes-vous sensibles à ces faveurs que Dieu vous accorde, et cela a-t-il produit sur vous quelque salutaire effet ?

Nous avons vu que Joas fit ce qui était droit devant l'Éternel durant tout le temps que vécut Jéhojadah ; il montra du dévouement pour Dieu en réparant le temple de Jérusalem. Tout cela était très beau et digne d'approbation. De même, pour ce qui vous concerne, une éducation chrétienne peut vous rendre religieux extérieurement ; vous pouvez avoir une bonne conduite aux yeux des hommes, vous pouvez être doués d'un aimable caractère et plaire à vos connaissances, sans qu'avec tout cela vous soyez réellement *chrétiens*, c'est-à-dire nés de nouveau. L'homme, dans son état naturel, est foncièrement mauvais ; il est impossible d'améliorer ou de corriger cet état. Que faut-il faire alors ? Le Seigneur Jésus nous donne une réponse à ce sujet : « Il vous faut être nés de nouveau, » « nés d'eau et de l'Esprit. » (Jean III, 5, 7.) — Mais, direz-vous peut-être, comment cela se peut-il faire ? C'est aussi ce que Nicodème, le vieux docteur d'Israël, demanda au Seigneur. Eh bien ! « l'eau, » c'est la parole de Dieu, laquelle « a la puissance de sauver nos âmes. » (Jacq. I, 21.) Elle est la semence incorruptible par laquelle le croyant est régénéré. La parole de Dieu nous révèle l'état de perdition de

l'homme, en même temps que l'amour de Dieu qui nous a donné un Sauveur, savoir son Fils unique; et par la foi en ce *Sauveur des pécheurs perdus*, lorsqu'on est persuadé d'être un de ceux-ci, l'on s'empare d'une vie que la mort ne peut atteindre, d'une vie qui est éternelle. Et cette nouvelle vie nous est communiquée par l'Esprit : « ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean III, 6); cela n'est pas chair, mais tient sa nature de l'Esprit. Cette nouvelle vie partage la nature divine de Celui qui en est la source. Sans cette nouvelle vie, l'homme ne peut entrer dans le royaume de Dieu, ni jouir du ciel. Que cela est sérieux, n'est-ce pas, chers amis? Avez-vous cette nouvelle vie?

Revenons maintenant à notre histoire : Joas avait reçu une éducation pieuse, et fit ce qui est droit devant l'Éternel aussi longtemps qu'il eut l'avantage d'être sous la sage tutelle de Jéhojadah, son père adoptif; mais, hélas! dès que celui-ci fut mort, il tomba dans l'idolâtrie et participa au crime de ceux qui mirent à mort le prophète Zacharie; bien plus, il ordonna lui-même ce meurtre odieux contre la personne de celui qu'il aurait dû considérer et aimer comme un frère, puisqu'ils avaient été élevés ensemble. (2 Chron. XXIV, 15-25.) Enfin il mourut sous le jugement de Dieu, et il ne fut point enseveli dans le sépulcre des rois, comme le fidèle sacrificateur Jéhojadah.

Joas n'avait pas la vie de Dieu. L'éducation qu'il avait reçue, tout en le rendant plus responsable et plus coupable, ne le garantissait ni du mal qui était

en lui et autour de lui, ni du jugement; elle ne pouvait pas davantage lui apporter cette espérance qui ne confond point. Il n'en fut pas ainsi de Zacharie : se tenant debout, il annonçait la parole de Dieu à tout le peuple sans craindre la mort; mais qu'est-ce qui le rendait capable de le faire? Il est vrai qu'il était le propre fils de Jéhojadah, qui avait élevé aussi Joas; mais ce ne fut pas l'éducation paternelle qui lui donna le courage qu'il montra vis-à-vis des adversaires de l'Éternel. Non, mais nous lisons au verset 20, que *ce prophète était revêtu de la puissance d'en haut.*

Quel solennel avertissement pour vous, chers lecteurs, qui êtes enfants de parents croyants! Vos parents ont *une bonne espérance par grâce* (2 Thess. II, 16); et vous, la possédez-vous? Vos parents ont été régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, qui ne se peut flétrir, conservé dans les cieux (1 Pierre I, 3-4); et vous, qu'il nous soit permis de vous le demander, êtes-vous régénérés? Si vous ne l'êtes pas, vous devez être remplis d'inquiétude à la pensée que Jésus va bientôt revenir sur cette terre. Il en a fait la promesse, avant son ascension, à tous ceux qui croient en Lui; mais ce sera en jugement qu'il reviendra alors, accompagné de tous ses saints, et ce jugement s'exécutera contre tous ceux qui n'auront pas cru en Lui, tandis que sa grâce était à l'œuvre pour sauver. Vous avez, chers lecteurs, la connaissance de ces choses; vous êtes donc d'autant plus responsables

devant Dieu. Ne pensez pas que cette connaissance des voies divines, que vous avez reçue par les personnes qui ont eu soin de votre instruction chrétienne, puisse vous être en aide durant les temps fâcheux qui succéderont au prochain enlèvement des saints à la rencontre du Seigneur en l'air. Oh ! non ; cette connaissance ne ferait qu'augmenter la frayeur en vous, frayeur qui remplira alors le cœur de tous les habitants de la terre, quand ils diront aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous, et nous cachez de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau, car le grand jour de sa colère est venu ; et qui peut subsister ? » (Apoc. VI, 16-17.) Oui, cette connaissance que vous avez des choses de Dieu, si elle n'est que dans votre intelligence, sans qu'elle ait atteint vos consciences et gagné vos cœurs, ne fera que vous donner, plus vivement qu'à bien d'autres personnes, la conscience de ce que c'est que de paraître *sans Sauveur* devant Dieu, juste Juge, — devant l'Agneau qui a été immolé pour racheter les pécheurs perdus. Vous aurez alors à reconnaître que la vérité vous avait été annoncée à *temps* par vos parents, mais que vous n'avez pas voulu la recevoir.

Mais vous me direz peut-être, vous qui n'êtes pas encore convertis : Sur quoi vous appuyez-vous pour nous parler de cette manière ? — Je réponds : Sur la parole de Dieu. Lisez les versets 7 à 10 du chapitre I de la deuxième épître aux Thessaloniens ; là, vous verrez que le Seigneur se révélera en jugement, du ciel, avec les anges de sa puissance, en flammes de

feu, exerçant la vengeance contre tous ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ ; lesquels seront punis d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force, quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru. — Maintenant, chers enfants, vous qui avez des parents chrétiens, et qui avez par conséquent entendu parler de Dieu et de sa grâce plus souvent que d'autres enfants, moins privilégiés que vous, n'êtes-vous pas plus *coupables* que les autres si vous n'obéissez pas à l'évangile ; et n'encourez-vous pas un châtiment plus sévère que le leur ?

Ah ! voilà pourquoi, chers jeunes lecteurs, nous nous sommes sentis pressés de placer devant vous ces grandes et solennelles vérités. Oh ! que Dieu leur fasse trouver le chemin de vos cœurs et de vos consciences, pour vous réveiller de votre état d'indifférence et vous amener, pendant qu'il en est temps encore, à obéir à l'évangile qui vous dit que vous êtes des pécheurs perdus sans ressources, et que le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, est venu en amour dans ce monde pour subir à la place des pécheurs la condamnation qu'ils avaient méritée.

Chers enfants, *aujourd'hui*, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez point vos cœurs !





Les lettres d'or.

Par une belle après-midi de dimanche, un pauvre petit garçon tout déguenillé parcourait lentement l'une des rues les moins fréquentées d'une grande ville, lorsque ses yeux, fixés à terre, tombèrent tout à coup sur un objet qui attira particulièrement son attention. C'était une carte, que venait sans doute de laisser tomber quelque enfant d'une école du dimanche. Le petit garçon la ramassa soigneusement, la tenant par les bords pour ne pas la salir, et se mit à l'admirer. Dans un cadre aux brillantes cou-

leurs, étincelaient au soleil des lettres d'or. Il aurait bien voulu les lire, mais, hélas ! personne ne lui avait jamais rien appris. Il mit donc la carte dans sa poche, de peur que quelque camarade ne la lui prit, et se dit : « Je demanderai à la vieille Marguerite de me lire cela ce soir. Je parierais que c'est quelque chose de bon, sans cela on n'aurait pas pris tant de peine pour l'écrire si bien. »

Pensant ainsi il poursuivit sa route ; mais bientôt rejoint par quelques autres garçons, il oublia sa carte pour le moment. Mais le soir venu, avant de retourner chez lui, il monta un sombre escalier dans la même cour, ouvrit une porte et s'écria : « Mère Marguerite, êtes-vous là ? »

« Oui, Jacques ; entre, mon garçon, » cria, d'une voix cassée, une vieille femme qui essayait de lire près d'une table chancelante sur laquelle brûlait une chandelle fumeuse.

« Eh bien ! mère Marguerite, j'aimerais que vous me disiez ce qui est écrit là en lettres d'or. Je ne connais personne que vous qui pourrait le faire. »

« Volontiers, — répondit la vieille femme, — je ferais plus encore pour toi, Jacques, car tu es toujours prêt à me donner un coup de main. »

Elle prit la carte dans ses mains, et après l'avoir admirée un instant, elle lut lentement : Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda Jacques.

« J'ai peur de ne pas pouvoir te le dire, mon garçon ; je ne connais pas grand'chose de tout cela. »

« Mais qui est le Seigneur Jésus-Christ ? »

« J'ai entendu dire qu'Il est le Fils de Dieu, qui vit dans le ciel. »

« Je voudrais bien savoir ce que cela signifie : Tu seras sauvé ! De quoi devons-nous être sauvés ? »

« Je crois que je puis te le dire, Jacques, dit la vieille Marguerite. Quand j'étais une enfant de ton âge, j'allais à l'école du dimanche où j'ai appris bien des choses, mais j'ai presque tout oublié maintenant. Je me rappelle qu'on nous disait quelquefois que ceux qui sont méchants, et qui ne servent pas Dieu comme ils le doivent, seront jetés dans un grand feu quand ils mourront, un feu nommé l'enfer; et je pense que c'est de cela que nous avons besoin d'être sauvés. »

« Eh bien ! dit Jacques, j'aimerais bien en savoir davantage sur le Seigneur Jésus-Christ, afin que je puisse croire en Lui, car je ne voudrais pas aller dans ce grand feu. »

Rentré chez lui, Jacques se coucha ; mais il ne put dormir de longtemps. Ses pensées étaient toujours remplies de ces paroles mystérieuses : Crois au Seigneur Jésus-Christ.

Le jour suivant, il résolut de chercher quelqu'un qui pût lui parler de Jésus-Christ ; et rencontrant la vieille Marguerite à la porte de la cour, il lui demanda si elle ne pourrait pas l'aider dans sa recherche.

« Attends, lui dit-elle, il y a un monsieur qui demeure dans une maison où je vends quelquefois des oranges ; je suis sûre qu'il pourra te dire tout ce que tu veux savoir. »

Elle montra la maison à l'enfant, et poursuivit son chemin.

Il fallut quelque temps à Jacques avant qu'il trouvât le courage de frapper à la porte ; ce fut timidement qu'il s'y décida à la fin. Un domestique vint ouvrir, mais prenant le pauvre garçon pour un mendiant, il allait le renvoyer quand le maître de la maison vint à passer, et demanda à Jacques ce qu'il voulait. L'enfant tira la carte de sa poche et, la lui présentant, le pria d'être assez bon pour lui expliquer ce qui était écrit dessus. Le monsieur sourit avec bonté, puis prenant Jacques par la main, il le conduisit dans une chambre où il le fit asseoir.

« Mon enfant, lui dit-il, Dieu a fait toutes choses, ce monde et nous-mêmes. Dieu est saint, et Il hait le péché. Toutes les mauvaises choses que nous faisons sont des péchés. Tu ne peux rien cacher à Dieu des mauvaises choses que tu as faites, et Il connaît même toutes les pensées. Mais Dieu est amour, et Il a envoyé son propre Fils dans le monde. C'est Lui qui se nomme Jésus. Il vint du ciel sur la terre, il y a plus de dix-huit cents ans, pour dire aux hommes que Dieu est amour. Il vint aussi pour mourir pour les pécheurs, pour porter la punition que ceux-ci méritaient à cause de leurs péchés. Il mourut d'une mort bien cruelle, Jacques. De méchants hommes lui clouèrent les pieds et les mains à une croix, où Il resta pendu jusqu'à ce qu'Il mourût. C'est là, sur la croix, qu'Il a porté la punition qui nous était due, à nous, pour nos péchés. Dieu avait mis nos péchés sur Lui.

Après sa mort, Jésus fut enseveli dans un sépulcre ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et maintenant Jésus est dans le ciel. Il est plein d'amour, mon enfant ; il est tout prêt à te recevoir. Il veut te pardonner tous les péchés, afin que tu puisses entrer au ciel. Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

Jacques crut, et son visage rayonnait de bonheur quand il quitta la maison ; il sentit qu'il avait commencé une nouvelle vie, et qu'il avait trouvé un Ami qui jamais ne le laisserait ni ne l'abandonnerait.

Et maintenant, chers jeunes lecteurs, lequel de vous veut croire en Jésus comme le pauvre Jacques, et être sauvé ?

La Bible dans le havre-sac.

(Suite et fin de la page 20.)

Le moment d'engager la lutte meurtrière était arrivé ; laissons maintenant parler Henri : « Le feu s'engagea vers le soir, et se prolongea longtemps dans la nuit ; l'on se battit fort des deux côtés. Oh ! quelle terrible nuit, quel affreux spectacle ! Cette scène, par un étrange contraste, était éclairée par un paisible clair de lune. Je croyais sûrement que j'allais être du nombre des tués, et la pensée d'une mort certaine, l'idée d'entrer dans l'éternité me causait plus d'effroi que le carnage du combat.

» Un de mes amis, camarade d'enfance, venait de tomber à mes côtés; il m'appelle, me charge d'un adieu pour sa mère; puis il expire. Le désordre commençait à se glisser dans les rangs que je voyais s'éclaircir à chaque instant; j'étais glacé d'épouvante, en même temps qu'étonné de me trouver encore debout au milieu de la grêle de balles qui sifflaient à mes oreilles.

» Sur le matin, la retraite s'opéra; le feu cessa, et l'on nous annonça une suspension d'armes, dont chacun profita pour prendre de la nourriture et remettre un peu d'ordre à son équipement. Je me retirai à l'écart, parce que je sentais le besoin d'être seul après tant d'émotions. Je me débarrassai de mon sac; et au moment de l'ouvrir, quelle ne fut pas ma surprise, en apercevant au milieu du revers, le trou rond d'une balle. Je défais le sac, et que vois-je? Ma bible percée du même trou, et bien profondément. Je l'ouvre, je la feuillette pour prendre cette balle qui avait risqué de me frapper mortellement; et, ô surprise, celle-ci s'était arrêtée dans l'épaisseur du volume sacré, au livre de l'Ecclésiaste où elle avait marqué le neuvième verset du chapitre XI, que je lus : « Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux; mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'amènera en jugement. »

» Ce passage de la Parole, qui m'était envoyé de Dieu d'une manière si providentielle et miséricordieuse, exerça sur moi une influence extraordinaire

et un grand travail de conscience. Je compris que j'avais vécu jusqu'alors dans les ténèbres et la vanité; car ma conscience venait d'être atteinte, mon cœur venait d'être touché par le Seigneur, et je pris tout mon plaisir à lire sa précieuse Parole. Désormais, par la grâce de Dieu, je pus me consacrer à son service, et le bénir pour son saint Livre qui avait été un moyen de salut et pour mon corps et pour mon âme.

» Je n'essaierai pas de dépeindre la joie de mes chers parents, lorsqu'ils me virent revenir sain et sauf à la maison. Puis, quand je leur montrai ma Bible percée, et que je leur racontai comment elle avait été pour moi l'instrument d'une double délivrance, leurs cœurs et le mien se répandirent en actions de grâces devant le Seigneur, qui avait si merveilleusement répondu à leurs prières, soit en me couvrant de sa protection, soit en me faisant grâce. »

Chers enfants, oh ! que le récit que vous venez de lire contribue à rendre sérieusement attentifs au salut de leur âme ceux d'entre vous qui pourraient être encore sans Christ; et qu'il soit également béni de Dieu pour vous qui avez le bonheur de connaître Jésus et de lui appartenir, de telle sorte que votre confiance en Lui, qui est fidèle, soit entière.

« Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui et lui avec moi. »
(Apoc. III, 20.)





Trois cents écus pour une place au ciel.

Je m'en retournais chez moi, après avoir passé quelques jours à la campagne, au milieu de chers enfants de Dieu. C'était par une chaude journée, et j'avais fait plusieurs lieues à pied pour me rendre à la station du chemin de fer. Là, je m'assis du côté de l'ombre en attendant le train. Un moment après survient un homme avec un paquet, qui s'assied aussi; puis arrive un messenger qui, lui aussi, prend place à côté de moi, à l'abri du soleil. L'homme au paquet ôte son chapeau, s'essuie le front et tire de sa poche un flacon qu'il nous présente, nous invitant ainsi à

boire. Tous deux nous refusons. Alors il boit un coup et nous dit : — Je suppose que vous êtes de la société de tempérance, et que vous ne voulez pas enfreindre votre engagement. Fort bien : je ne voudrais faire rompre à personne un engagement. Je ne vous en veux pas, messieurs.

— Pour ce qui est de moi, vous vous trompez, répondis-je. Je n'appartiens à aucune société de tempérance, mais j'appartiens au Seigneur Jésus. Il m'a racheté au prix de son sang, et moi en retour je m'applique à éviter ce qui peut lui déplaire ; accepter serait, à mes yeux, céder à une passion, chose que le Seigneur Jésus n'approuverait pas.

— Bon, bon. Je ne suis pas pour ceux qui s'enivrent, mais j'aime à boire un petit coup et faire la noce de temps en temps.

— C'est-à-dire, répliquai-je, que vous êtes un pécheur qui tenez à être bien vu du monde ; mais, mon ami, le jour viendra bientôt où les gens comme vous n'échapperont pas à Celui qui a toujours l'œil ouvert, et alors vous chercherez vainement un endroit pour vous cacher et échapper à ce regard !

— Connu, connu, répondit-il d'un ton piqué. Tas d'hypocrites, qui envoient un homme tout droit en enfer, parce qu'il boit une goutte d'eau-de-vie, tandis qu'eux-mêmes ne se gênent pas pour voler le premier venu qui leur tombe sous la main, et faire pis encore. Tenez, monsieur, ces gens-là sont tout à fait comme ceux dont parle le Bon Livre : ils essuient le rebord de la coupe et du plat, tandis que le dedans est plein de saleté.

— Leur hypocrisie vous excuse-t-elle ? Pour moi, il n'est pas douteux que lorsque le moraliste se révolte, comme c'est toujours le cas, contre quelque forme spéciale de péché, c'est une preuve qu'il ne s'élève pas au-dessus de la simple morale. Si l'on remontait jusqu'à Dieu, on verrait que le cœur du moraliste n'est pas meilleur que celui de l'ivrogne ; on verrait que devant Lui qui connaît les plus secrètes pensées de l'âme, il n'y a pas un seul homme qui soit bon, pas un seul qui puisse oser jeter la pierre même à une misérable femme adultère. Les moralistes, du temps que le Seigneur Jésus était sur la terre, lui en amenèrent justement une, pensant qu'il ferait de la morale, lui aussi, à moins de prendre le parti du péché. Mais lorsque Jésus se mit à leur dire : « Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle, » ils ne purent soutenir son regard, ils virent que son œil avait pénétré au dedans d'eux, et ils s'en allèrent l'un après l'autre, étant repris par leur propre conscience.

— Mais vous venez de dire tout à l'heure que vous êtes bon, vous.

— Vous vous méprenez grandement. J'ai dit que j'appartenais au Seigneur Jésus, qui m'a acheté au prix de son sang. Or ceci est juste le contraire de prétendre que je suis bon ; car, par le fait même de cette confession, je me déclare mauvais, si foncièrement mauvais, que le seul moyen d'échapper à la condamnation a été que le Fils de Dieu mourût pour moi sur la croix. Sachant que Christ est mort pour moi, je puis faire comme la pécheresse dont je viens de vous

parler. Elle ne s'en alla pas comme les autres ; elle resta là, devant le Sauveur-Dieu, dans toute sa bassesse et son forfait. C'est ainsi, mon cher ami, que je me suis tenu devant Lui ; il m'a montré les blessures que mes péchés lui ont faites, et m'a renvoyé en paix, le cœur plein d'amour pour lui. Maintenant je sais que je suis sauvé, prêt pour le ciel en tout temps ; et la raison pour laquelle je refuse de faire mal est, comme vous voyez, non pas que je sois bon, mais que mon Sauveur bien-aimé ne veut pas que je le fasse.

— Je donnerais trois cents écus pour être aussi sûr que cela d'aller au ciel !

— C'est-à-dire que vous consentiriez à dépenser cette somme pour vous épargner l'humiliation d'avouer que vous êtes un pécheur perdu.

En ce moment le train arrivait. Mais comme c'était un train mixte, et qu'il fallut sortir des wagons, il y eut du retard et la conversation continua. Un certain nombre de voyageurs se rassembla autour de nous ; je me tournai vers eux et leur dis : — Messieurs, voici un homme qui donnerait trois cents écus pour être sûr d'une place au ciel. Je crois qu'il a exprimé la pensée de beaucoup de gens sur ce sujet. Permettez-moi donc de vous dire un mot à tous là-dessus : Le Fils de Dieu est venu sur la terre. Du haut des cieux il avait vu que l'homme était perdu, et il est descendu ici-bas pour le sauver. Pour sauver l'homme, il a fallu que Jésus portât la peine du péché, il a fallu qu'il mourût, et son agonie sur la croix montre ce que mérite le péché. Laissez-moi vous dire

maintenant qu'à moins de confesser de tout votre cœur que vous êtes perdus, et que votre seule ressource est dans l'œuvre que Christ a accomplie sur la croix, vous mourrez sans espérance ; vous paraîtrez devant Dieu sans espérance, et vous aurez une éternité sans espérance. Dire qu'on donnerait ceci, ou qu'on ferait cela, n'est que le verbiage d'un débiteur insolvable, qui fait toutes sortes de promesses afin d'échapper à l'aveu d'une banqueroute.

Le train allait partir ; nous primes nos places, mais il me sembla que jamais encore je n'avais autant éprouvé la réalité de la grandeur et de la suavité de l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ.

P. J. L.

La pauvre femme et les raisins du roi.

Bien loin de chez nous, au nord de l'Europe, vivait une pauvre femme dont la fille était au lit depuis longtemps, atteinte d'une fièvre lente. La malade tenait à avoir des raisins. C'était au commencement du printemps. Une idée vint à la mère : avec le peu d'argent qu'elle avait, elle irait trouver le jardinier du roi et lui demander quelques-uns de ces raisins qu'elle avait vus pendre en grappes si belles dans les serres royales. Munie de son petit pécule, la voilà donc qui se présente au jardinier, à qui elle l'offre pour avoir quelques grappes. Refus indigné ; on la met à la porte.

Se disant qu'elle n'avait pas offert assez, elle se remit à l'ouvrage, ajoutant les maigres gains de bien des journées à la somme qu'elle avait déjà ; puis elle revint à la serre demander à acheter des raisins.

— Ah ! ça, vous êtes folle, je crois, répondit brusquement le jardinier. Le roi n'est pas un marchand ; il ne vend pas ses raisins et vous ne pouvez en avoir à aucun prix.

Sur ces entrefaites arriva le fils du roi qui avait tout entendu.

— Femme, dit-il, le jardinier a raison. Le roi n'est pas un marchand ; il ne vend pas ses raisins et vous ne pouvez les acheter à aucun prix. Mais il peut les donner à qui bon lui semble.

Alors il prit quelques grappes magnifiques qu'il donna à la pauvre femme.

Combien de gens n'y a-t-il pas qui prétendent, comme cette pauvre femme, acheter le salut du grand Roi, alors que ce salut leur est offert pour rien, en *don* purement gratuit. Combien, hélas ! refusent de le recevoir à titre de *don*, et insultent leur divin bienfaiteur en lui offrant quelque chose de leur propre fonds ! Lecteur inconverti, cesse de vouloir acheter le salut par tes propres œuvres ; saisis l'œuvre que Christ a accomplie. Jésus a dit lui-même : « C'est accompli ! » Il ne reste donc rien à faire pour être sauvé, qu'à croire qu'Il a tout fait.



Conversation étrange entre deux petits garçons.

Deux petits garçons, fils de parents pieux, étaient assis un soir près du feu. Tout à coup, Alix, l'aîné, dit à son plus jeune frère : « Richard, il y a aujour-

d'hui juste un an et demi que *j'ai commencé à vivre.*

Quand vous saurez qu'Alix avait environ dix ans, ne trouverez-vous pas ses paroles bien extraordinaires? Vous pensez peut-être qu'il avait la tête un peu fêlée. Mais que direz-vous en entendant la réponse de son petit frère?

Richard avait à peu près sept ans. C'était un petit garçon plein de vie, et ordinairement très joyeux. Mais ce soir-là, il semblait plutôt un peu sombre et, assis en face de son frère, il regardait le feu d'un air triste. Au lieu de témoigner quelque surprise en entendant les paroles d'Alix, il se contenta de secouer sa tête bouclée et répliqua avec un soupir : « Ah ! pour moi, je n'ai pas même encore commencé à vivre ! »

Eh bien ! mes chers jeunes amis, n'est-ce pas là une étrange conversation ? L'un prétendant qu'il ne vivait que depuis un an et demi, et l'autre affirmant qu'il ne vivait pas du tout. Ils voulaient rire, dites-vous, ou bien ils n'avaient pas tout à fait leur bon sens. Je vous assure qu'ils parlaient très sérieusement, qu'ils étaient tout à fait dans leur bon sens et que, pour eux, ce qu'ils disaient étaient des vérités solennelles. Je vais vous dire le secret de leur conversation.

Ces deux chers enfants avaient été élevés par des parents chrétiens, qui les avaient instruits des choses qu'enseignent les Écritures. Ils avaient ainsi appris et croyaient que tous ceux qui descendent d'Adam sont, par nature, morts dans leurs fautes et

dans leurs péchés, comme Dieu le dit dans sa parole. (Éphésiens II.) Mais Alix, juste un an et demi avant cette conversation que je viens de vous rapporter, avait été amené à croire au Seigneur Jésus-Christ venu sur la terre et mort sur la croix pour chercher et sauver les pécheurs; et il savait qu'il avait *la vie éternelle*, parce que Dieu l'a dit ainsi. (1 Jean V, 13.)

Le petit Richard, au contraire, ne pouvait pas encore dire qu'il eût la foi en Jésus, et par conséquent ne pensait pas qu'il eût commencé à vivre de la vie éternelle. J'ai bien la conviction que dans son cœur il croyait réellement la parole de Dieu, mais il n'avait pas la joie, la paix et la consolation qui proviennent d'une confiance entière en Christ comme Sauveur.

Quelque temps après, M. B., un ami de la famille chez qui Richard était allé, lui parla de Jésus et, s'étant aperçu de l'état d'âme de l'enfant, lui fit lire Jean III, 36, où il est dit : « Qui croit au Fils, a la vie éternelle. »

« Eh bien, dit cet ami, peux-tu, mon cher Richard, croire réellement ce que Dieu dit de son Fils ? »

« Oui, » répondit l'enfant.

« Alors, qu'est-ce que *tu as*, si tu crois au Fils ? »

« La vie éternelle, » dit Richard avec confiance; et dès lors il put se réjouir de ce qu'il possédait enfin par le Saint-Esprit ce qu'il avait si longtemps désiré, — la vie en Christ.

Aussitôt qu'il fut de retour à la maison, il prit une Bible et se mit à lire et relire lentement ce verset qui était maintenant devenu son texte favori; et pour

le mieux fixer dans sa mémoire, il prit un morceau de papier, mais comme il ne savait pas encore écrire, il copia de son mieux les mots imprimés. Depuis ce moment aussi les Écritures furent le livre qu'il préférait. Jamais il ne sortait sans avoir dans sa poche son petit Nouveau Testament; souvent il le prenait et relisait les paroles qu'il aimait tant, et dont Dieu s'était servi pour remplir son cœur de joie.

Ne voyez-vous pas que le petit Richard avait commencé à vivre d'une vie nouvelle? Il pouvait réellement dire : « Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré Lui-même pour moi. » (Galates II, 20.)

Remarquez bien, mes chers jeunes lecteurs, que ces deux garçons vivront toujours. D'autres doivent mourir; pour Alix et Richard, il est possible qu'ils s'endorment en Jésus, mais ils ne peuvent jamais mourir, parce que Jésus a dit : « Quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais. » (Jean XI, 26.) Ils ont la vie éternelle; c'est une vie qui ne cesse à aucun moment, que la mort ne peut toucher. Ils peuvent déloger quelque jour et être avec Christ (Philippiens I, 23), ou bien le Seigneur venant du ciel, selon sa promesse, les prendra avec Lui ainsi que tous ceux qui croient en son nom (Jean XIV, 1-3); mais ils ne peuvent mourir, comme ce doit être le sort de ceux qui ne connaissent pas le Seigneur, lesquels sont assujettis à la seconde mort qui est la condamnation éternelle dans l'étang de feu. (Apocalypse XXI, 8.)

Êtes-vous du nombre de ces derniers, mes chers jeunes amis? ou bien comme Richard et son frère, avez-vous commencé à vivre en croyant au Seigneur Jésus-Christ?



**Si vous croyez, vous vivrez;
si vous ne croyez pas, vous périrez.**

Mes chers jeunes lecteurs, vous avez lu dans le livre de la Genèse que lorsque Dieu créa le monde, il fit l'homme à son image et à sa ressemblance. (Genèse I, 26-27.) Dieu le forma de la poudre de la terre, et il souffla dans ses narines une respiration de vie; et l'homme fut fait une âme vivante. (II, 7.) Puis l'Éternel Dieu prit l'homme, et le mit dans le beau jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. L'homme était parfaitement heureux au milieu de cette création si belle, sortie des mains du Créateur; il avait toutes choses à sa disposition, dominant sur tous les animaux et pouvant manger de tous les arbres du jardin. Il y en avait un cependant, un seul, auquel l'homme ne devait pas toucher; c'était l'arbre de la connaissance du bien et du mal, concernant lequel Dieu avait dit à l'homme : Tu n'en mangeras point; car, dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. (II, 17.)

Vous savez, chers enfants, comment Adam et Ève gâtèrent volontairement le bonheur dont ils auraient pu jouir sans cesse, s'ils avaient obéi à la parole de

Dieu. Ils écoutèrent la voix de Satan, l'ennemi de Dieu ; et par leur désobéissance, le péché entra dans le monde, et avec le péché la mort. Les terribles conséquences de ce péché de l'homme s'étendirent à toute sa race. Adam eut des enfants à sa ressemblance, et par conséquent pécheurs comme lui. L'homme ainsi tombé ne pouvait plus se tenir dans la présence de Dieu ; en tant que pécheur, ses relations avec Dieu étaient désormais rompues ; c'est pourquoi Dieu, à cause de sa sainteté et de sa justice, dut bannir l'homme de sa présence en le chassant hors du paradis d'Éden. (III, 24.)

Voilà donc l'état de tout homme venant au monde ; il naît pécheur, et comme tel il est ennemi de Dieu, ennemi de toute justice. C'est donc aussi votre état, chers jeunes lecteurs, aussi longtemps que vous n'êtes pas réconciliés avec Dieu ; et dans cette condition de péché, vous êtes misérables et perdus, vous êtes morts dans vos fautes, vous êtes par nature des enfants de colère comme aussi les autres (Éphésiens II, 1-3), sujets à la condamnation éternelle.

Mais, béni soit Dieu, si par un seul homme, qui est Adam, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché, de même aussi par un seul homme, qui est Jésus-Christ, le don de grâce divine a abondé envers plusieurs en justification de vie. Car, comme par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance d'un seul plusieurs seront constitués justes. (Romains V, 12-19.) L'homme

mortel et pécheur ne peut donc, ni par des œuvres de loi, ni en aucune manière, se justifier lui-même devant Celui qui a les yeux trop purs pour voir le mal. (Habacuc I, 13.) Comment, dites-vous peut-être, puis-je être justifié, constitué juste? L'homme Christ Jésus, le Fils de l'homme venu du ciel, a opéré cela pour le pécheur en prenant volontairement sur Lui, à la croix, les péchés et les iniquités de tous ceux qui croient, subissant à leur place la peine et le châtement qu'ils avaient mérités en se plaçant Lui-même, le juste pour les injustes, sous les coups de la justice de Dieu contre le péché. Que reste-t-il à faire maintenant, chers enfants, pour être sauvé, et par conséquent justifié? Il n'y a plus qu'à croire que le Seigneur Jésus a tout accompli, croire à son nom qui veut dire Sauveur, croire qu'il a ôté nos péchés en les effaçant dans son précieux sang qui a coulé sur le bois maudit. Croire au Seigneur Jésus et à ce qu'il a fait, c'est avoir la foi. Or c'est par la foi que nous sommes justifiés devant Dieu; car « il est juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. » (Romains III, 26.) « L'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi, ni autrement que par la foi en Jésus-Christ; nous aussi, nous avons cru au Christ Jésus, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi en Christ, et non pas sur le principe des œuvres de loi : parce que sur le principe des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée... car si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien. » (Galates II, 16, 21.) « Or que par la loi personne ne soit justifié devant Dieu, cela est évident,

parce que le juste vivra de foi... De sorte que la loi a été notre conducteur jusqu'à Christ, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi : mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur, car vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus. » (III, 11, 24-26.) Le prophète Ésaïe, lui aussi, a prophétisé longtemps à l'avance de la justification par la foi, en vertu de l'œuvre de Christ, lorsqu'il dit au chapitre LIII, verset 11 : « Mon Serviteur juste en justifiera plusieurs par sa connaissance, et lui-même portera leurs iniquités. » En même temps qu'une âme est justifiée, elle reçoit le pardon de tous ses péchés. Si vous croyez au Seigneur Jésus, chers enfants, alors « vos péchés vous sont pardonnés par son nom. » (I Jean II, 12.)

Qu'en est-il de vous, jeunes lecteurs qui parcourez ces lignes ? Avez-vous votre part éternelle avec les sauvés ou avec les perdus ? Il vaut la peine que chacun de vous se le demande en présence de l'éternité ; car « celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (Jean III, 36.) Vous auriez beau accomplir tous vos devoirs religieux, et faire beaucoup de bonnes œuvres, ne faisant de tort à personne, mais vous conduisant comme le plus honnête des hommes ; si avec tout cela vous demeurez dans votre état naturel, vous êtes perdus pour toujours. « Il vous faut être nés de nouveau » (Jean III, 7), pour avoir entrée dans le royaume de Dieu. Celui qui croit participe à cette nouvelle naissance, et avec elle il reçoit le Saint-Esprit qui l'unit à un Christ vivant, en sorte qu'il

possède la vie de Christ lui-même, c'est-à-dire la vie éternelle. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (III, 16.) Mépriseriez-vous, lecteurs, un si grand amour ; mépriseriez-vous l'œuvre de Christ ? Dieu vous offre aujourd'hui un plein salut par la foi au sang de Christ versé sur la croix ; parce qu'il veut votre bonheur et votre gloire éternelle avec Jésus.

Oh ! je vous en supplie, chers jeunes amis, ne renvoyez pas davantage votre salut, si vous êtes encore inconvertis. C'est aujourd'hui le jour du salut, non point demain. Allez à présent même à Jésus, dont les bras sont ouverts pour vous recevoir ; en Lui vous obtiendrez la rémission de vos péchés et la vie éternelle. Hâtez-vous de saisir le Sauveur, car vous ne savez pas si demain vous serez encore ici-bas : la mort qui règne dans ce monde peut vous atteindre, ou bien le Seigneur peut venir rassembler les siens en les faisant monter à sa rencontre dans les nuées en l'air (1 Thessaloniens IV) ; et alors ce serait fini pour vous, si vous étiez sans Christ ; vous n'auriez plus lieu à la repentance, et votre part serait dans l'étang ardent de feu et de soufre, avec Satan et ses anges, pour être tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles ! (Apocalypse XX, 10 ; XXI, 8.) Tel est le terrible sort réservé aux incrédules ; ce sont ces tourments éternels que la Bible appelle la seconde mort : une mort bien autrement terrible que la destruction du corps, car elle consiste à être banni loin de Dieu pour l'éternité, et à être précipité dans

l'enfer. L'âme du méchant est immortelle comme celle du sauvé, parce que l'homme a été fait « âme vivante, » lorsque le Créateur a soufflé dans ses narines une respiration de vie. (Genèse II, 7.) Même les corps des injustes ressusciteront comme ceux des justes, puisque la mort, qui sera détruite elle-même à la fin, devra rendre les morts qui sont en elle (Jean V, 28-29 ; Apocalypse XX, 13-14) ; mais combien sera différent le partage des uns et des autres. Les sauvés iront à la vie éternelle, c'est-à-dire dans le séjour du bonheur auprès de Jésus, le Prince de la vie ; les méchants iront à la mort éternelle, c'est-à-dire à la perdition pour toujours ; ils périront loin de Dieu, non pas en cessant d'exister, mais en étant morts pour Dieu, parce que leurs noms n'auront pas été trouvés écrits dans le livre de vie. (Apocalypse XX, 15.)

Ainsi donc, chers lecteurs, si vous croyez, vous vivrez ; si vous ne croyez pas, vous périrez. Il s'agit donc pour vous d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de malheur. Laquelle voulez-vous ? Un abîme infranchissable séparera le ciel de l'enfer. Maintenant c'est Jésus qui est la porte pour aller au ciel, comme il en est aussi le chemin. (Jean X, 9 ; XIV, 6.) Bientôt cette porte sera fermée pour toujours ; désormais, malheur à quiconque se trouvera dehors : « En vérité, » leur dira le Seigneur, « en vérité, je vous dis : je ne vous connais pas ! »

Ah ! venez à Jésus ; allez à lui tel que vous êtes, avec tous vos péchés, toutes vos misères ; venez sans rien vouloir améliorer en vous-même, car « il

vous faut être né de nouveau! » Venez au Sauveur qui dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37); et aussitôt vous pourrez vous écrier : Je suis sauvé! sauvé par la foi au sang de Christ qui purifie de *tout* péché. (1 Jean I, 7.) Alors vous serez un enfant de Dieu, un membre du corps de Christ, un temple du Saint-Esprit; et comme tel, vous pourrez servir le Seigneur le reste de votre vie, en faisant les bonnes œuvres qu'il prépare lui-même pour vous, après vous avoir préparé pour elles; et vous pourrez attendre du ciel le Fils de Dieu venant lui-même chercher les siens, afin que là où il est, ils y soient aussi avec lui!

JÉSUS DIT : PÈRE, JE VEUX, QUANT A CEUX QUE TU M'AS DONNÉS, QUE LA OU MOI JE SUIS, ILS Y SOIENT AUSSI AVEC MOI, AFIN QU'ILS VOIENT MA GLOIRE.
(Jean XVII, 24.)

Aux petits enfants!

Petits enfants, dès votre enfance,
Venez à Jésus le Sauveur!
Venez faire sa connaissance :
Il veut votre parfait bonheur.
En Lui vous trouverez la vie,
La paix et la félicité;
Et vous aurez, gloire infinie,
Place au ciel pour l'éternité.

Petits enfants, sur cette terre
Que vos cœurs ne s'arrêtent pas;

Ce monde est un lieu de misère,
 D'afflictions, de grands combats.
 Venez à Jésus sans attendre ;
 Hâtez-vous pendant qu'il est temps.
 Ah ! que sa voix se fasse entendre
 A vos cœurs, chers petits enfants.

Petits enfants, la fin s'apprête,
 Le jour de grâce va finir ;
 Bientôt sonnera la trompette :
 Aujourd'hui Jésus peut venir.
 Il va rassembler son Église ;
 Oh ! joie alors ! quand les élus,
 Au ciel, dans la gloire promise,
 Seront toujours avec Jésus.

Petits enfants, je vous engage
 A fuir la condamnation.
 Que Jésus soit votre héritage,
 Votre abri, votre portion.
 Sachez que c'est la dernière heure ;
 Voici le Seigneur, je l'entends !
 Il a préparé la demeure :
 Venez à Lui, petits enfants !

E. C.

Lettre d'un père à sa fille sur la Sainte-Cène.

Ma chère enfant,

..... Depuis que tu nous as quittés, tu es l'objet particulier de mes prières. Oh ! que Dieu veuille les écouter et te bénir comme je te bénis, ou plutôt infiniment mieux que je ne puis le faire, selon les richesses inépuisables de sa grâce en Jésus. Qu'il se

fasse connaître à toi comme ton Sauveur, ton Dieu et ton Père ; qu'Il te donne de te confier entièrement en Lui, de croire en Jésus — en te rappelant que le salut est fait — qu'Il a tout accompli — que c'est son œuvre parfaite et non la tienne — et que tu n'as qu'à le croire pour pouvoir te réjouir d'une si grande grâce.

Et puis, comme tu as seize ans et que c'est l'âge où d'ordinaire dans le monde, et parmi les chrétiens qui conservent encore les usages et les formes de la religion du monde, les jeunes gens sont, comme on dit, admis à la Sainte-Cène, permets-moi de te féliciter de tout mon cœur de ce que tu as été affranchie d'une pareille forme ; de ce que tu n'as pas pris un engagement que tu n'aurais pas pu tenir un seul jour ; un tel engagement n'est autre chose qu'un retour à la Loi, qui voulait que l'homme fit des œuvres pour vivre, tandis que maintenant nous sommes sous la Grâce, qui nous dit que l'homme est sauvé par la foi *sans les œuvres*. Ensuite, chère fille, la cène n'est-elle pas la table du Seigneur ? Et qui d'autre que le Seigneur aurait donc le droit d'y admettre quelqu'un ou de l'en exclure ? Quel est l'homme qui possède ce droit *de la part du Seigneur* ? Nous trouvons dans Sa parole un tout autre mode de réception. C'est l'assemblée qui reçoit, comme l'un de ses membres, toute personne qui reconnaît elle-même cette assemblée comme réunie autour du Seigneur et de sa table, selon qu'il est écrit : « Or le Dieu de patience et de consolation vous donne d'avoir entre vous un même sentiment, afin que, d'un commun accord, d'une

même bouche, vous glorifiez le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi recevez-vous les uns les autres, comme aussi le Christ vous a reçus, à la gloire de Dieu. » (Romains XV, 5-7.) Ce n'est donc pas *un homme établi par d'autres hommes*, auquel appartiennent le droit et l'autorité d'admettre à la cène ou d'en exclure. C'est une reconnaissance et réception *mutuelles* qui s'opèrent entre les membres du corps de Christ : « Recevez-vous les uns les autres, comme aussi le Christ vous a reçus, » et cela « pour la gloire de Dieu. »

Si tu te places ainsi sur le terrain de la parole, tu trouveras *ce qui n'est nullement possible ailleurs*, je veux dire « un culte » spontané, rendu au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, « en esprit et en vérité. » C'est précisément ce que nous venons de lire (vers. 5) : « ayant ENTRE VOUS un même sentiment selon le Christ Jésus, AFIN QUE, *d'un commun accord* (non pas un seul ou deux hommes établis pour cela au milieu de vous par d'autres hommes, mais *afin que, d'un commun accord*), *d'une même bouche*, vous glorifiez..., » etc. Voilà le culte que le Père veut, celui qu'il cherche et qu'il produit dans l'Assemblée des siens. Voilà comment Dieu veut être « glorifié » dans l'Assemblée, par le moyen de Jésus-Christ.

Ne faut-il pas posséder l'Esprit de Christ (Romains VIII, 9) pour être chrétien ? Et si l'on est chrétien, possédant l'Esprit de Christ, est-ce donc pour se conformer aux pratiques religieuses du monde, et pour entrer en communion avec la religion du monde ? Si tu observes les choses à la lumière de la

parole divine, tu trouveras, bien chère enfant, que le monde étant ennemi de Dieu et meurtrier de Christ, c'est toujours agir d'une manière contraire à la vérité, à l'amour et à *la volonté de Dieu*, que de participer aux établissements, aux institutions, aux pratiques et aux usages religieux d'un monde qui git tout entier dans le mal.

Le monde, de quelque titre qu'il se recouvre, est le monde ennemi de Dieu, de Christ, et de l'Église de Dieu, précisément parce que cette Église n'est pas de ce monde *comme* Jésus glorifié n'est pas de ce monde. Est-ce donc le monde qui doit nous servir de guide ou de modèle? Dieu n'a-t-il pas dit : « Ne vous conformez point à ce siècle? » Eh bien! dans le présent siècle, c'est-à-dire dans le monde qui nous entoure, dans le monde dont Satan est le Prince et le Dieu, on reçoit chaque année tous les jeunes gens de seize ans à la communion, comme si à cet âge — ni avant, ni après — ils étaient tous venus à Jésus. On n'a pas honte de les exposer ainsi à venir manger et boire à la table de Jésus un jugement contre eux-mêmes; à venir donner à leur Sauveur le baiser de Judas. Oh! que tu es heureuse de n'avoir pas passé par cette triste ornière.

Si tu en jugeais autrement, si tu croyais devoir faire comme les autres, j'en serais peiné pour toi, mais vu ton âge, je te laisserais pourtant parfaitement libre, comme j'ai laissé libres tes aînés, qui ont tous compris que c'était au Seigneur seul qu'il appartenait de les admettre. Mieux vaut, infiniment mieux, ne jamais communier de toute sa vie, que de le faire sans croire en Jésus, accomplissant ainsi un

acte de pure hypocrisie qui ne peut nullement être agréable au Seigneur — mais qui, au contraire, provoque ses jugements.

D'un autre côté, si en sincérité, tu peux dire que tu crois au Seigneur Jésus, que tu te confies en Lui comme en ton Sauveur, que tu as connu et que tu connais la douce paix qui naît de cette confiance; si tu désires glorifier Dieu dans ta vie, comme étant son enfant, alors je ne vois pas pourquoi tu te priverais plus longtemps de la cène. Si tu es une enfant de Dieu (quelque faible que ta foi puisse être encore), la cène t'appartient — et ce serait l'excommunier toi-même, te refuser un immense privilège que de l'en priver. Si, enfin, devenue une brebis du Seigneur, membre de l'Église qui est son corps, tu venais à comprendre que ta place est là, et rien que là, où l'on s'assemble sur le pied de l'unité de l'Église de Dieu, et si Dieu te donnait la foi pour marcher selon sa volonté et pour rendre au Seigneur le témoignage et le culte que tu lui dois, ah! combien je serais heureux d'annoncer à l'Assemblée que Dieu t'a fait la grâce de te mettre en état de rompre le pain avec ceux qui se réunissent selon le principe de l'unité du corps et de l'unité de l'Esprit. (Éphésiens IV, 4.)

Adieu, chère enfant; que Dieu veuille mettre sa bénédiction sur ces quelques paroles, afin de les faire porter du fruit en ton âme et en ta vie, qui soit à Sa gloire et à Sa louange. — Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal. C'est la prière de

Ton affectionné père.

Loin, bien loin de sa famille et de ses amis, elle était mourante dans une des salles de l'infirmerie de G^m. La consommation accomplissait son œuvre de destruction. Son corps, jadis plein de santé et de vigueur, était maintenant gisant, épuisé; et la mort, ce roi des épouvantements, ce dernier ennemi de l'homme, semblait se hâter de dévorer sa proie.

Je m'approchai doucement de son lit, car elle paraissait endormie; mais quand je fus près d'elle, ses grands yeux brillants s'ouvrirent, et elle me reconnut. Nous nous étions rencontrés auparavant dans des réunions évangéliques où je l'avais engagée à venir, car je m'intéressais à son âme perdue. Elle sourit et me dit : — Je suis heureuse de vous voir avant de mourir. Oh ! comme il me tarde, comme il me tarde d'être à la maison paternelle !

— Êtes-vous bien malade ? lui demandai-je.

— Oui, bien malade. Le docteur dit que je ne guérirai jamais. Je suis mourante.

— Est-ce que la crainte de la mort vous trouble ?

— Oh ! non. Je n'ai pas peur de mourir, maintenant. J'avais autrefois peur de la mort, quand je venais à y penser, parce que je savais que la mort réduirait mon corps en poussière et enverrait mon âme au tribunal de Dieu ; mais, maintenant, je ne vais pas au tribunal de Dieu, je vais à la maison de mon Père.

— Mais pourquoi n'avez-vous plus peur de mourir, maintenant ?

— Parce que Jésus a apaisé toutes mes craintes,

Il a passé par la mort, et il a porté mes nombreux, oh ! bien nombreux péchés ; et au lieu d'aller, chargée de ces péchés, au tribunal de Dieu, je vais à Jésus qui les a portés en son propre corps, sur la croix. J'ai été une bien grande pécheresse ; mais Jésus m'a aimée, et il est mort pour moi ; je sais qu'il m'a lavée de tous mes péchés dans son sang précieux.

— Et maintenant vous êtes toute prête ; heureuse de partir ?

— Tout à fait prête, tout à fait heureuse, répondit-elle, pendant qu'un sourire de joie céleste illuminait son visage, que mouillait la sueur de la mort. Elle était épuisée ; mais par un effort, elle se souleva sur son lit. Dans la salle régnait un silence solennel ; tous les yeux étaient tournés vers elle, toutes les oreilles étaient attentives, quand elle se dressa, joignit les mains, et s'écria à haute voix :

— IL EST MORT POUR MOI !

Vaincue par son extrême faiblesse, et véritablement la grande pâleur de son visage indiquait l'intensité de ses souffrances, elle retomba sur son oreiller, et peu d'instants après, elle s'endormit en Jésus.

Cher lecteur, quel témoignage de la part d'une pauvre femme, aux prises avec la mort, et entourée, comme elle l'était, d'étrangers ! Je crois vous entendre dire : Oui, c'est un éclatant témoignage, en vérité ; mais elle devait avoir été une excellente personne toute sa vie, et cette scène nous livre le secret de sa paix sur son lit de mort. Si telle est votre pensée, vous êtes dans l'erreur, comme va vous l'apprendre un fragment de son histoire.

Ainsi que je vous l'ai déjà rapporté, elle était étrangère ; et pour quelle raison avait-elle quitté son pays ? Elle s'était fourvoyée dans un mauvais chemin, et la honte lui avait fait abandonner la maison paternelle. Affranchie alors de tout contrôle, elle s'était plongée, tête baissée, dans tous les vices en s'associant à toutes sortes de mauvaises compagnies. Le démon avait été son guide, et maintenant il se riait de sa victime et s'applaudissait du triste succès qu'il avait eu avec elle. Après avoir perdu foyer, amis, santé, réputation, elle s'était trouvée seule, abandonnée dans la fange du péché. Satan l'avait conduite jusqu'au bord de l'abîme, et se préparait à lui donner une dernière et fatale impulsion pour la précipiter en enfer ; mais le Dieu de grâce avait les yeux sur elle. C'était pour des pécheurs comme elle qu'il avait livré son Fils à la mort ; bien plus, Dieu voulait associer cette âme à sa gloire, en dépit de la rage et du pouvoir de Satan.


Elle avait songé à s'ôter la vie ; mais une personne qui s'intéressait à elle l'aborda, et la mena dans un endroit où l'on prit soin d'elle. Elle assista à une prédication de l'évangile ; elle entendit ainsi parler de Jésus et de son amour, et crut au message de grâce. Celui qui avait sauvé une Marie-Madeleine, un Saul de Tarse, un brigand crucifié, la sauva aussi. « Il releva la pauvre femme de la poussière, et il tira la misérable de dessus le fumier, pour la faire asseoir avec les principaux et lui donner en héritage un trône de gloire. » (1 Samuel II, 8.)

Telle est la gloire de notre Dieu. C'est le pauvre

et le misérable, ce sont ceux qui n'ont rien, ceux qui, à l'exemple de l'enfant prodigue, ont tout dissipé, qui sont les objets de sa grâce. Il avait été beaucoup pardonné à celle dont nous venons de raconter l'histoire, et elle aima beaucoup. Mais son pèlerinage fut court : elle tomba malade et fut envoyée à l'infirmierie, où je pris congé d'elle pour ne plus la revoir jusqu'au moment où nous nous rencontrerons dans ce lieu de gloire ineffable qu'habitent Dieu et l'Agneau. Elle était pécheresse, mais elle vint à Jésus telle qu'elle était. Le caractère qui le distinguait ici-bas, Jésus le conserve à la droite du Père où il est monté. Cet homme-Dieu reçoit tout pécheur qui vient à lui. Lecteur inconverti, voulez-vous venir à lui ? Ah ! venez tel que vous êtes, avec vos péchés, votre culpabilité, votre misère. Il y a là-haut un cœur environné de la gloire des cieux, qui vous attend ; il y a là un abri pour vous, un cœur de père ; là vous trouverez une robe, un anneau, un accueil royal, préparés pour vous ; oui, pour vous ! Voulez-vous les recevoir ? Voulez-vous venir ?

T. M. K.

Quand loin de Toi, mon Dieu, dans le péché
J'étais gisant, plongé dans la misère,
Ta grâce m'a de l'abîme arraché
Pour m'introduire en ta pure lumière ;
Et ce bonheur m'est venu par la foi
Au sang de Christ : car « Il est mort pour moi ! »





La foi, non le sentiment.

— Eh bien ! monsieur, me disait une dame de ma connaissance avec laquelle je m'entretenais, je crois chacune de vos paroles ; de fait, je crois chaque mot de la Bible, mais je ne sens pas que je suis sauvée ; et je ne veux pas dire que je suis sauvée avant d'être sûre de l'être.

— Moi non plus, je ne sens pas que je suis sauvé, et je le suis depuis près de cinq ans, sans avoir jamais senti que je l'étais ; et si vous persistez à attendre que vous sentiez que vous êtes sauvée, vous ne le serez jamais, car la parole de Dieu ne dit nulle part qu'on *sente* qu'on est sauvé.

— Cependant, monsieur, les Écritures disent qu'il faut être né de nouveau, et, bien certainement, je dois sentir qu'un grand changement a lieu en moi. Vous ne prétendez pas dire que je puisse être sau-

vée, et néanmoins continuer à être, comme je suis, misérable et avoir peur de Dieu?

— Non, je ne prétends pas dire une telle chose, car du moment que vous serez sauvée, il y aura un changement assez grand, puisque d'enfant de Satan, vous serez changée en enfant de Dieu. Mais Satan cherche à vous tromper en vous faisant attendre que vous sentiez ce changement ; et pendant ce temps vous fermez vos oreilles à la Parole de Dieu qui vous apporte ce changement. « Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi. » (Éphésiens II, 8.) « Et la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » (Romains X, 17.) Vous voyez que si vous vous sentiez à l'aise et heureuse précisément en ce moment, vous en viendriez à conclure que vous êtes sauvée parce que vous le sentez ; et vous pourriez, alors, demain ne pas vous sentir heureuse, et en conclure que vous n'êtes pas sauvée ; ainsi vous vous feriez un sauveur de vos sentiments, et un jour vous auriez un sauveur et un autre jour vous n'en auriez plus. Au lieu de croire au témoignage que Dieu a donné de son Fils, et de reconnaître que vous êtes passée de la mort à la vie, vous attendez un changement et vous restez dans votre misère. Maintenant voyez, chère amie : Supposez que votre mari soit sur mer, et que vous soyez restée avec vos petits enfants, que votre bourse s'épuise, que vous n'ayez pas de pain, que vos enfants aient faim et que vous n'ayez rien à leur donner. Vous êtes près de votre foyer, bien misérable dans une telle pénurie, et vous soupirez après un changement ; mais

voire misère n'amène pas ce changement, les pensées qui vous occupent ne remplissent pas les estomacs affamés de vos enfants, et le sourire de bonheur ne vient pas remplacer l'aspect désolé. Un bruit vous fait tressaillir ; un coup est frappé à la porte et vous l'ouvrez pour recevoir une lettre que vous remet le facteur ; vous la regardez, vous en reconnaissez l'écriture : elle est de votre mari. Vous en brisez vivement l'enveloppe... la lettre contient une certaine somme. Quel effet produit-elle sur vous ? Allez-vous vous asseoir et vous repaître de votre misère, attendre un changement, et penser que jamais il n'y a eu sur la terre une créature aussi pauvre. Oh ! non ; vous vous habillez, vous courez à la poste toucher l'argent, vous passez dans les boutiques et revenez chargée des provisions dont vous avez besoin, à la grande joie de vos enfants. Quel changement ! Qu'est-ce qui l'a amené ? Précisément la lettre. Vous l'avez lue, vous l'avez crue, le changement est survenu, vos peines sont passées et votre cœur est allégé, avant même que vous ayez touché l'argent. C'est la lettre qui a tout fait. Eh bien ! maintenant, ne voulez-vous pas lire la lettre de Dieu et être sauvée ? Vous êtes une pécheresse, mais la lettre de Dieu dit : « Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1 Timothée I, 15), et Jésus dit lui-même : « Celui qui entend ma parole, et croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.) Et de plus, la lettre dit : « Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que

vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.) Vous n'avez pas senti l'argent; il était à la poste, et vous ne pouviez pas le sentir; mais la lettre de votre mari vous disait que l'argent était là, et là pour vous. Vous l'avez cru, et cela vous a rendue heureuse; mais vous étiez heureuse, parce que vous saviez que l'argent était à vous. L'argent n'était pas à vous parce que vous vous sentiez heureuse. Eh bien! vous n'avez pas senti Christ mourir pour vos péchés, ni moi non plus; mais *je sais* qu'il est mort pour mes péchés; et la même lettre qui me dit qu'il est mort pour moi, me dit que je suis sauvé. Je crois à la lettre bénie de Dieu, et je me sens très heureux parce que je sais que je suis sauvé!

Cher lecteur, avez-vous peut-être, comme cette dame, mis vos sentiments à la place de la foi? Peut-être dites-vous aussi que vous croyez à l'Évangile de Christ, mais que vous ne sentez pas que vous êtes sauvé. Oh! n'ayez pas l'esprit plus longtemps occupé de ces misérables pensées. Oubliez-vous vous-même pour regarder à Jésus. Dieu l'a placé sur un trône dans les cieux; c'est la preuve que l'œuvre est accomplie, et qu'elle l'est à la pleine satisfaction de Dieu; et si Dieu est satisfait, pourquoi ne le seriez-vous pas? Le salut n'est pas à celui qui fait des œuvres, mais à celui qui croit. « *Celui qui croit au Fils a la vie éternelle.* » Avant de terminer la lecture de ces lignes, croyez à la lettre que Dieu, dans son amour, vous a adressée, et dans laquelle il

vous dit ce que Jésus, son Fils, a accompli pour les pécheurs. Du moment que vous recevez la parole de Dieu, vous êtes sauvé. Ce ne sont pas des sentiments qui vous sauvent; c'est la foi. « Vous êtes sauvés par la grâce, *par la foi.* » « Comment échapperez-vous, si vous négligez un si grand salut? » — un salut qui est le don de Dieu !



Les demeures de Dieu sur la terre.

Il y a une chose, mes chers enfants, qui est bien propre à parler puissamment à nos cœurs en nous montrant les sentiments de Dieu à l'égard de l'homme. C'est le fait qu'il a toujours voulu avoir sur la terre une demeure au milieu de ses créatures. Combien cette intimité, dans laquelle il veut entrer avec nous, n'est-elle pas touchante ! Passons un peu en revue ce que l'Écriture nous dit à cet égard.

Il est bien vrai qu'avant d'avoir sur la terre un peuple qu'il s'était racheté, Dieu n'avait pas ici-bas un lieu où il habitât. Il n'en montrait pas moins sa condescendance envers les hommes et le plaisir qu'il trouvait à entrer dans la relation la plus familière avec ceux qui lui étaient agréables par leur foi et leur obéissance. Voyez Abraham, par exemple, qui fut appelé ami de Dieu, sous la tente duquel l'Éternel s'arrêtait, pour lui révéler ses desseins de grâce, et aussi ses jugements qui devaient tomber sur les méchants. (Genèse XVIII.)

Quand le peuple de Dieu, Israël, eut été tiré d'Égypte par la grande puissance de l'Éternel, alors Dieu voulut habiter au milieu d'eux. Israël devait traverser le désert avant d'arriver au pays promis; il allait donc de lieu en lieu, vivant sous des tentes, et l'Éternel avait aussi parmi eux, au milieu de leur camp, une tente ou tabernacle, où il se plaisait à habiter, et que l'on transportait partout où le peuple marchait. (Exode XXV, 8; XXIX, 45.)

Mais quand Dieu eut introduit son peuple dans le pays de Canaan, qu'ils y furent établis et qu'ils purent y vivre tranquillement dans des maisons, alors Dieu choisit le roi Salomon, le fils de David, pour lui bâtir une maison où il déclara qu'il viendrait habiter. (2 Samuel VII, 1-2, 12-13; 1 Chroniques XXVIII, 6-10; Psaume CXXXII, 14.) Ainsi, soit dans le tabernacle au désert, soit dans un temple au pays de Canaan, Dieu habitait au milieu de son peuple, et c'était une faveur inestimable.

Mais il ne faut pas croire qu'on pût le voir, ou qu'il fût permis à chacun de s'approcher de lui. Non; il était venu dans une nuée qui avait rempli le tabernacle et le temple, quand on les avait consacrés; et pour mieux montrer qu'il voulait rester caché, dans le tabernacle ou dans le temple, l'arche de l'alliance qui était comme son trône, se trouvait dans l'endroit le plus retiré, appelé le lieu très saint, séparé du reste par un voile ou rideau d'une étoffe magnifique.

Un seul pouvait entrer dans ce lieu de la présence de Dieu, et seulement une fois l'an, C'était le souve-

rain sacrificateur; mais il fallait qu'il s'enveloppât de la fumée des parfums qu'il brûlait sur un encensoir, sans quoi l'éclat de la présence de Dieu aurait été plus qu'il ne pouvait supporter, et il serait mort. (Lévitique XVI, 2, 12-13.)

Mais il y a eu un autre temple, dans lequel Dieu est venu habiter sur la terre; non point un bâtiment fait de main d'homme, comme le tabernacle et le temple de Salomon, mais un temple vivant. Le connaissez-vous, savez-vous de qui je veux parler? C'est du Seigneur Jésus qui, en parlant de son corps, le nomme le temple. (Jean II, 21.) En effet, Dieu habitait en lui; ainsi que Jésus le disait: « Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres » (Jean XIV, 10), et lui-même était le resplendissement de la gloire de Dieu. (Hébreux I, 3.) Quel édifice plus parfait, plus grand et plus beau pouvait-il y avoir pour être la demeure de Dieu, que Jésus saint, innocent, sans tache, séparé de tout mal? Mais en même temps, la gloire qui était en lui n'éblouissait et ne tuait personne, bien au contraire. Dieu ne se cachait alors à personne, loin de là, car il nous est dit que si personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a fait connaître. Et c'était à tous qu'il était venu se révéler. Comment le faisait-il? Avec un cœur plein de douceur et d'humilité. « Venez à moi, disait-il, et apprenez de moi. » Aussi personne ne craignait de venir. Tous étaient les bienvenus. « Je ne mettrai point dehors, disait-il, celui qui vient à moi. » (Matthieu XI, 28-29; Jean VI, 37.) Oh! com-

bien il était préférable d'avoir le Seigneur Jésus ici-bas, dans son apparence toute humble, mais ne tenant personne éloigné, pas même la plus grande pécheresse (Luc VII), que de posséder le grand et splendide temple de Salomon avec son or et ses magnificences, mais où personne n'était admis, qu'un seul et une fois l'an, dans un endroit obscur, tandis que tous les autres ne pouvaient voir que de loin la pompe extérieure de cet édifice.

Jésus n'est pas resté sur la terre; il est retourné au ciel vers son Père. (Jean XVII, 11.) Dieu n'a-t-il donc plus une habitation sur la terre? Oh! oui, il s'en est préparé une autre bien différente de celle qu'il avait autrefois chez les Juifs, mais beaucoup plus précieuse. Elle existe maintenant. Ce sont ceux qui, croyant en Jésus, ont eu leurs cœurs purifiés par la foi. En eux Dieu habite par son Esprit; leur corps est le temple de cet Esprit, et tous ensemble sont une habitation de Dieu par l'Esprit. (Actes XV, 8-9; 1 Corinthiens VI, 19; 2 Corinthiens VI, 16; Éphésiens II, 22.)

N'est-ce pas là une chose merveilleuse, mes chers enfants, que Dieu se purifie pour lui-même de pauvres pécheurs, et vienne faire sa demeure chez eux? (Jean XIV, 23.) Quelle gloire, quelle intimité, quel précieux privilège. Ainsi voyez quelle en doit être la conséquence (2 Corinthiens VII, 1) : se purifier de toute souillure, se tenir loin du mal, et cela se comprend bien.

Et cette volonté de Dieu d'habiter au milieu de ses

créatures subsistera toujours. Les enfants d'Israël ont souillé le tabernacle et le temple sans tenir compte de la présence de Dieu, et ils ont subi le jugement de Dieu. L'Église chrétienne a méconnu aussi la présence du Saint-Esprit, et est tombée aussi dans une ruine profonde; les chrétiens attristent souvent le Saint-Esprit qui est en eux; mais le temps va venir où toutes choses seront faites nouvelles; alors le péché aura disparu. Il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle; et là, resplendissante d'une beauté céleste, la sainte cité descendra du ciel d'auprès de Dieu. L'habitation de Dieu sera avec les hommes, et Dieu habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux leur Dieu; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni souci, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées. (Apocalypse XXI, 1-4.)

Oh! quelle heureuse perspective Dieu découvre ainsi à nos cœurs! Quels trésors de sa grâce et de sa bienveillance envers les hommes. Mon cher jeune lecteur, voulez-vous avoir part maintenant à cette intimité avec Dieu, et plus tard à cette gloire de la sainte cité où Dieu habitera éternellement? L'unique voie pour y arriver, c'est de vous attacher dès maintenant à Jésus.



A l'occasion de l'anniversaire d'une jeune enfant.

Jésus a de nombreux agneaux :
Il les chérit avec tendresse,
Les paissant le long des ruisseaux,
De soins les entourant sans cesse.

Quand du chemin l'un d'eux est las,
Jésus, dans sa sollicitude,
Le prend doucement dans ses bras
Où finit toute lassitude.

Oh ! qu'il est doux ce bon Berger,
Et qu'on est bien sous sa houlette :
On n'y redoute aucun danger,
En paix l'agneau broute l'herbette.

Ma chère enfant, dont c'est l'anniversaire,
Va de bonne heure auprès du bon Berger,
Et tu verras comme il est débonnaire :
Tout passe ici, Lui seul ne peut changer.
En commençant ta terrestre carrière,
Entends Jésus qui te dit : Viens à moi !
C'est là le vœu de ton père et ta mère :
Prends ce Sauveur comme objet de ta foi.

La prière de Frédéric.



Quand vous lisez la parole de Dieu, mes enfants, ou quand vous l'entendez lire, est-ce que vous vous dites que ces paroles sont réellement adressées à vous-mêmes, et les prenez-

vous comme écrites pour vous individuellement ?

Vous n'êtes ni trop jeunes, ni trop enfants pour entendre la voix de Dieu, et quand vous l'entendez, pour penser : « Voilà ce que Dieu me dit, » ou : « Voilà ce que Dieu dit de moi. »

Dieu veut que nous croyions et recevions tout ce qu'il nous dit, parce que c'est Lui qui le dit ; mais le diable fait toujours tous ses efforts pour nous persuader que les merveilleuses paroles de la Bible s'appliquent à quelque autre que nous-mêmes.

Le petit garçon dont je vais vous parler, n'avait que neuf ans et demi ; mais, dans sa courte vie, il avait appris que les paroles de Dieu s'adressaient à lui, et il savait aussi en faire usage.

Un soir, avant qu'il allât se coucher, sa mère lisait un chapitre avec lui, son frère et sa sœur. C'était le IV^e de l'épître aux Éphésiens ; quand Frédéric (c'est le nom du petit garçon) eut lu le dernier verset : « Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres, comme

Dieu, en Christ, vous a aussi pardonné ; » il leva les yeux et dit doucement : « Maman, c'est là ma prière. »

« Que veux-tu dire, mon cher enfant ? » demanda la mère ; car elle pensait que Frédéric répétait toujours une petite prière qu'elle lui avait apprise.

« Oh ! rien, maman ; c'est seulement que je dis à Dieu justement ce que je viens de lire : « Rends-moi bon pour les autres, compatissant, et leur pardonnant, comme Toi, tu m'as pardonné pour l'amour de Christ. »

Peu de temps après, Frédéric dut aller en pension et au collège, ce dont il n'était pas peu fier. Pensez-vous peut-être que, dans sa nouvelle position, il oubliât sa petite prière ? Non ; il en avait besoin plus que jamais, car, bien que les garçons puissent rencontrer beaucoup de bonté chez leurs camarades, ils peuvent aussi être certains de trouver beaucoup d'épreuves dans leur vie d'école. Tous les écoliers le savent, j'en suis sûr.

Ce fut pour le petit garçon un heureux jour, que celui où sa mère vint le voir. Comme elle était arrivée tard, il était déjà allé se coucher ; mais il ne voulut pas s'endormir avant de l'avoir vue et de lui avoir donné la jolie petite pelote de bois peint, qu'il avait achetée de son argent de poche pour lui faire une surprise. Le jour suivant, quand l'heure du coucher fut venue, la mère de Frédéric monta avec son petit garçon pour s'entretenir un moment avec lui, et, dans le courant de la conversation, elle

s'aperçut qu'il disait toujours la même prière.

« Qui t'a mis cela dans l'esprit, Frédéric ? » lui demanda-t-elle.

« C'est moi-même, » répondit l'enfant.

Nous savons que c'est le Saint-Esprit de Dieu qui avait mis ces paroles bénies, non-seulement dans sa tête, mais aussi dans son cœur, et qui le rendait capable de les garder là, comme un précieux trésor.

Mais, demanderez-vous, le Seigneur répondit-il à la prière de Frédéric ? C'est ce que nous allons voir. Il priait Dieu d'être rendu bon pour les autres. Or Frédéric avait beaucoup de beaux livres et de jolis jouets ; et, comme il était très soigneux, il n'aimait pas à les prêter et refusa d'abord souvent de le faire. Mais bientôt il devint tout autre, et fut disposé à prêter et même à céder les choses auxquelles il tenait le plus, disant seulement : « Prends garde de ne pas le gâter. »

Le Seigneur lui apprit aussi à pardonner ; car même un petit garçon peut avoir quelque chose à pardonner. Or, de nous-mêmes, nous ne pouvons jamais oublier la moindre chose qui nous a offensés ; ce qui seul peut nous donner un esprit de support et de pardon, c'est de savoir comment Dieu nous a pardonné en Christ.

Ainsi, le même Dieu, qui avait mis au cœur de ce petit garçon de prendre ces paroles de l'Écriture pour lui-même et de Le prier selon ces paroles, répondit aussi à sa prière.

Puissiez-vous aussi, chers enfants, prendre pour vous et vous appliquer les précieuses paroles du

Saint Livre, et venir à Dieu au nom du Seigneur Jésus, pour lui dire ce dont vous avez réellement besoin. Souvenez-vous que Dieu n'est pas loin, mais toujours près de vous, et toujours prêt à écouter, comme si son oreille était inclinée vers vous pour entendre votre plus léger soupir. Rien n'est petit pour Lui. Pour nous, bien des choses nous semblent trop insignifiantes pour que nous y pensions. Pourquoi ? C'est que nous sommes nous-mêmes si petits et si impuissants ; mais Dieu est si grand et si plein d'amour, qu'il n'oublie rien. Il pense même à vous, à tous vos besoins et à tous vos troubles et vos difficultés, et cela chaque jour et à chaque instant. « En toutes choses donc, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces. » (Philippiens IV, 6.)

« Quel insensé j'ai été ! »

La consommation avait atteint, d'une manière qui ne laissait aucun espoir, un homme que je connaissais de vue seulement. Il pouvait avoir une trentaine d'années. Un ami intime du malade m'avait prié de lui faire une visite et de lui parler du Sauveur.

Je le trouvai bien changé par la maladie. Cependant, il y avait encore dans ses traits et dans ses yeux une expression d'orgueilleuse satisfaction que je ne pus m'empêcher de remarquer.

— Vous êtes bien malade, lui dis-je, et sans doute vous avez peu d'espoir d'en relever.

— C'est bien vrai, répondit-il.

Après un moment de silence, je continuai : — Si vous mouriez dans l'état où vous êtes, où pensez-vous que vous iriez ?

— Je compte bien aller au ciel, me répondit-il avec l'accent de l'assurance ; je n'ai jamais fait de mal à personne ; j'ai toujours agi justement envers tout le monde ; et si c'était nécessaire, j'obtiendrais facilement un certificat de bonnes mœurs.

Comme il parlait, son visage s'anima, et son œil abattu lança un éclair d'orgueilleux défi. Après une courte pause, je voulus savoir le fondement de son espérance. On pourrait le résumer ainsi : il n'avait fait de tort à personne, il n'avait ni menti, ni volé, et par conséquent il ne devait avoir aucun sujet de crainte.

Pendant qu'il parlait, je l'observais avec beaucoup d'attention ; on lisait sur son visage l'amour-propre et la propre justice portés à leur plus haute expression. Je me levai brusquement, comme pour prendre congé du malade, et lui dis : — Mon cher ami, je vous trouve bien à plaindre ; il y a dans l'Évangile une source intarissable de consolation et de joie ineffable, et cependant il n'y a rien de tout cela pour vous.

Il me répondit assez vivement : — Que voulez-vous dire ?

— Notre Seigneur Jésus-Christ, repris-je, est venu dans ce monde pour sauver les *pêcheurs*. Il n'est pas

venu appeler à la repentance les *justes* : et, d'après ce que vous venez de dire, vous n'êtes pas pécheur, du moins vous ne vous reconnaissez pas tel devant Dieu ; vous cherchez, au contraire, à établir votre propre justice et à vous prévaloir de votre prétendu mérite, comme si vous n'aviez pas besoin de pardon. Si vous n'êtes pas pécheur, vous n'avez pas besoin du Sauveur. Un sincère retour sur vous-même vous ferait reconnaître cependant que vous êtes un pécheur. Votre conscience, si vous vous voulez la laisser parler, doit vous accuser devant Dieu ; en cherchant à vous disculper de votre culpabilité, vous ne faites que vous priver des bénédictions de l'Évangile. C'est au *pécheur* que Dieu offre grâce et miséricorde par Jésus-Christ ; voilà l'Évangile de Christ ; et puisque vous n'avez aucun pardon à demander, et que vous ne vous sentez pas sous la condamnation, vous n'avez nul besoin du Sauveur. Mais soyez franc, continuai-je, et ne cherchez ni à tromper Dieu, ni à vous tromper vous-même.

Quand j'eus prononcé ces paroles, je vis briller dans ses yeux un éclair d'intelligence ; il avait compris évidemment pour la première fois les bonnes nouvelles du salut par notre Sauveur. Il me serra la main en s'écriant : — Quel insensé j'ai été ! J'étais dans les ténèbres ; mais vous avez jeté de la lumière dans mon âme. Laissez-moi maintenant penser à ces choses, et revenez bientôt !

Je le quittai avec l'espoir que son cas, qui avait droit à ma sympathie et mes prières, me donnerait bientôt un sujet d'actions de grâce et de louange.

En effet, selon l'expression de l'apôtre Paul, Dieu avait commencé à reluire dans son cœur pour faire luire la connaissance de Sa gloire dans la face de Jésus-Christ. (2 Corinthiens IV, 6.) Maintenant il connaissait Dieu dans la personne de Jésus-Christ, comme Celui qui justifie le pécheur par la foi. (Romains III, 26.) Pour la première fois il s'était reconnu pécheur, et avait senti le besoin d'un Sauveur. Aussi quand je le revis, je trouvai un merveilleux changement chez lui; il parlait avec transport du Sauveur, de son amour et de sa grâce. Je le vis un matin après une nuit d'insomnie; il était faible et très oppressé. Néanmoins son visage était serein, son âme était calme. — A présent, dit-il d'une voix haletante, je sais que Jésus est mort pour moi.

Il expira bientôt après.



La Parole de Dieu.

LA PAROLE DE DIEU, comme ses œuvres, parle pour elle-même; elle porte sa preuve avec elle, elle parle au cœur, elle descend au fond de la conscience, elle pénètre jusqu'aux mystères les plus intimes de l'âme, elle montre ce que nous sommes; elle nous parle comme aucun autre livre ne peut le faire; et de même que la femme de Sichar déclarait que Jésus devait être le Christ, parce qu'il lui avait dit toutes les choses qu'elle avait faites, de même aussi nous

pouvons dire de la Bible, qu'elle nous dit tout ce que nous avons fait. En effet, n'est-elle pas la Parole de Dieu ? Sans doute, c'est par l'enseignement du Saint-Esprit que nous pouvons discerner et apprécier les témoignages et les preuves avec lesquels les Écritures se présentent à nous ; cependant elles n'en parlent pas moins pour elles-mêmes, et n'ont pas besoin du témoignage des hommes pour les rendre précieuses à l'âme. Nous ne devons pas plus penser que notre foi à la Bible est fondée sur le témoignage des hommes, si ce témoignage est en sa faveur, que nous ne devons croire qu'elle pût être ébranlée si ce témoignage lui était contraire. Il est de la dernière importance, en général, mais surtout dans les temps où nous vivons, que le cœur et l'esprit adhèrent absolument à la divine autorité des Saintes-Écritures, à leur inspiration plénière, et qu'ils croient qu'elles suffisent complètement à tous les besoins, à tous les individus, et à tous les temps.

Il y a deux influences dans le monde qui sont hostiles à cette autorité : d'un côté l'*Incrédulité*, et de l'autre la *Superstition*. La première nie que Dieu nous ait parlé ; la seconde admet que Dieu nous a parlé, mais elle nie que nous puissions comprendre ce qu'il dit, sans l'interprétation d'une classe particulière de personnes, d'une caste spéciale. L'*Incrédulité* dit que la lumière de la Parole de Dieu n'a pas lui sur notre terre. La *Superstition* dit que cette lumière a lui, mais que nous ne pouvons la voir qu'autant qu'elle est reçue au foyer d'un certain miroir qui la

réfléchisse et la renvoie à un degré approprié à la faiblesse de nos yeux. Nous sommes ainsi également privés dans les deux cas de la lumière de la Parole de Dieu.

Le jugement de Salomon.

« En Dieu sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance. » (Col. II, 3.)

Salomon est assis sur son auguste trône ;
Il tient le sceptre en main : il régit Israël ;
Sa majesté saisit, son noble front rayonne
Du don si précieux qu'il tient de l'Éternel.

Deux femmes sont debout, près du grand personnage,
Et deux petits enfants paraissent devant lui.
L'un est inanimé, mais l'autre au juge sage
Tend ses petites mains et sourit à demi.

Chaque mère, au fils mort, se dit être étrangère :
L'une et l'autre, au vivant, prétendent tour à tour.
Du bel enfant comment savoir quelle est la mère ?
A laquelle doit-il de voir l'astre du jour ?

Et Salomon, pensif, songeait à ce problème,
Tâchant de découvrir l'exacte vérité,
Quand soudain son regard, d'une clarté suprême,
S'anime, tout empreint de sainte gravité.

« Qu'on partage, dit-il, l'enfant qui vit encore,
Et chaque mère alors en aura la moitié. »
La première y consent, mais la seconde implore
Sur son fils bien-aimé la royale pitié.

« Seigneur ! donnez plutôt l'enfant à cette femme
Loin de moi, s'il le faut, qu'il vive entre ses bras.
Je me séparerai du fils qu'aime mon âme,
Mais qu'il vive, seigneur ! Ah ! ne l'immolez pas ! »

Les assistants émus ont les regards sur celle
Dont les accents profonds sont l'écho de l'amour.
Son visage baigné de pleurs plaide pour elle :
La pure vérité paraît comme au grand jour.

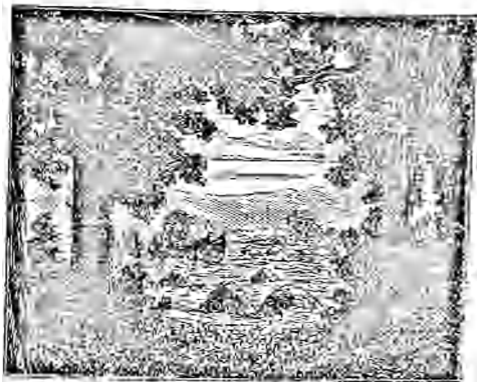
Le sage Salomon, qu'un feu divin éclaire,
Relève son beau front, et d'une douce voix :
« Rendez, dit-il, l'enfant à cette bonne mère ;
Il lui devra le jour pour la deuxième fois. »

E. R. G.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. (Jean III, 16.)

Ayant donc encore un unique fils bien-aimé, il le leur envoya, lui aussi, le dernier, disant : Ils auront du respect pour mon fils. (Marc XII, 6.)

Ils dirent tous : Qu'il soit crucifié. (Matthieu XXVII, 22.)



Moi, j'ai disparu ; — il n'y a plus que Christ.

On m'avait prié de visiter un homme âgé, qui, semblait-il, n'avait plus longtemps à vivre. Il m'était inconnu, et j'éprouvais un grand désir de savoir s'il était prêt à se trouver dans la présence de Dieu ; mais ce n'était pas chose facile d'entamer avec lui ce sujet-là, car il ne tarissait pas sur celui de ses maux de tous genres et des affaires de sa ferme. Lorsqu'enfin je pus lui parler de son âme, et du Seigneur Jésus-Christ, Sauveur des pécheurs, il me répondit avec indifférence qu'il ne doutait point que ce ne fût bon pour ceux qui pouvaient comprendre ces choses, mais que quant à lui, il n'y voyait goutte, et

que tout en les ayant souvent entendues, il n'avait jamais pu les comprendre ni en profiter. « Il y en a qui le peuvent, d'autres qui ne le peuvent pas, » me dit-il ; puis il recommença à parler de sa ferme et de ses vaches.

Je partis, le cœur serré ; le ciel était sombre et couvert, et les feuilles des arbres dépouillés jonchaient le sol humide, mais pour moi tout cela avait l'air moins triste et désolé que cette maison où l'évangile de la gloire de Christ ne trouvait pas d'entrée. Je lui fis encore d'autres visites, hélas ! sans plus de succès ; enfin je quittai la contrée, bien affligé que la parole de Dieu eût trouvé si peu d'accès chez cet homme qui, pourtant, m'avait toujours reçu avec beaucoup de politesse et de cordialité.

Ce fut à Londres, six mois plus tard, que je reçus de lui un message, pour me dire que sûrement je serais heureux d'apprendre qu'il était sauvé. Je fus étonné de la manière décidée avec laquelle il s'exprimait ; et comme j'avais justement l'occasion de retourner dans cet endroit, j'allai immédiatement voir le vieillard. Je lui trouvai un air robuste et bien portant, et sa figure rayonnait de cette lumière dont l'éclat surpasse de beaucoup celui du soleil.

« Le Sauveur m'a pris par la main, » me dit-il. « Il a guéri mon corps et sauvé mon âme. » Je lui demandai comment cela s'était passé, et je vais vous le raconter en me servant, autant que possible, de ses propres expressions : « Vous vous souvenez, » dit-il, « combien j'étais stupide et borné, lorsque vous veniez me voir, l'automne passé ; je ne compre-

nais rien de ce que vous vouliez me dire : c'était, me semblait-il, des choses trop difficiles, trop au-dessus de ma portée, pour que mon esprit pût les saisir. Un soir que je me couchais, aussi stupide, aussi pécheur, aussi misérablement perdu que jamais, je m'endormis et je rêvai. Je rêvais que je m'éveillais ; mais, chose étrange, j'avais disparu. Je n'avais plus mon individualité. La chambre était bien là, mais je ne m'y trouvais point. En regardant par la fenêtre, je n'apercevais rien. Tout avait disparu. Ce n'était plus qu'un désert aride. La moisson avait disparu, les vaches avaient disparu, et chose plus extraordinaire encore, moi aussi j'avais disparu. Alors je me demandai : « Qu'y a-t-il qui n'ait disparu ? qu'y a-t-il qui soit resté ? » Et à mon esprit se découvrit, aussi clair que le jour, qu'il y en a Un qui *ne pourrait* avoir disparu, et il me sembla que, à Lui seul, Il remplissait les cieux et la terre. C'était le Seigneur Jésus-Christ, et personne d'autre. Oui, Lui seul restait, et je me disais : « Moi, j'ai disparu ; — il n'y a plus que Christ ! » Alors je vis que c'était justement ce dont j'avais besoin ; car mon misérable *moi* pécheur, qui m'était un si lourd fardeau, n'était plus là, et Celui qui est parfait avait pris *sa place* ; et Dieu le regardait, *Lui*, Lui et non pas moi. — Oui, Dieu m'avait ôté de devant sa propre présence, et c'était Christ qui était là, devant Dieu, à ma place. Il était devant Dieu, et Dieu était satisfait. Ma joie était immense ; là-dessus, je m'éveillai, en m'écriant : « Dieu m'a montré que moi je ne suis plus, et que Christ est à ma place. »

« Maintenant, » continua-t-il, « je vois pourquoi je ne vous comprenais pas auparavant. Lorsque vous me parliez, je pensais : Oh ! oui, tout cela est fort bien, mais il me faut faire quelque chose par moi-même ; il me faut prier, me repentir, faire ceci et cela. Dès lors, le Seigneur m'a montré que non-seulement il n'avait besoin d'aucune de mes œuvres, mais qu'il n'avait pas besoin de moi. Il m'a annulé, et Christ est là, à ma place. Qu'y aurait-il de plus à faire ? Christ est devant Dieu pour moi, et Dieu est satisfait *en Christ*, parfaitement satisfait ; et moi je n'ai rien autre à faire qu'à reconnaître qu'il en est ainsi, et à remercier et à louer Dieu. Comme tout est simple, du moment qu'on a compris et saisi cela. Le Seigneur a tout fait lui-même ; il ne m'a laissé participer en rien à son œuvre pour me sauver. C'est aussi une grande grâce pour moi de savoir que non-seulement je ne suis rien, mais aussi que je n'ai rien. J'avais l'habitude de parler beaucoup de ma ferme, et de dire : Voici mes prés, mes vaches, et ainsi de suite. A présent, lorsque je pense au moment où je quitterai ce monde, je me dis : Pas une de ces choses ne m'appartient, elles ne me sont rien, aucune ne saurait me retenir. Maintenant j'ai *Christ*, et rien que Christ. Quelle pensée ! Il est à moi, à moi pour toujours. »

C'était remarquable d'entendre ces paroles sortir de la bouche de quelqu'un qui n'avait rien reçu par le moyen de l'intelligence humaine. Mais, par le Saint-Esprit, il avait appris à comprendre la glorieuse vérité, que nous sommes si lents à connaître, et que

même les plus intelligents apprennent le plus difficilement, savoir que « moi, je ne suis rien, » que « Christ est à ma place ! »

Désormais, Christ lui fut si précieux qu'il lui semblait que la terre et les cieux étaient remplis de Lui.

« Voyez-vous, me disait-il un jour, le Seigneur ne m'a rendu la vie et laissé ici-bas que pour être en témoignage à Christ ; il n'y a guère autre chose à faire, et je suis heureux de rencontrer quelques âmes qui reçoivent la Parole ; mais beaucoup de gens qui autrefois venaient me voir, m'évitent à présent. Ils sont comme moi j'étais jadis : ils n'ont pas d'entendement pour ces choses. »

Il me disait aussi, dans une autre occasion : « Il y a des personnes qui demandent à Dieu de les sauver. Si j'agissais pareillement, je demanderais à Dieu de faire une chose qu'il a déjà faite, je lui demanderais une chose qu'il m'a déjà accordée avant que je la lui cusse demandée. »

Un jour qu'il reparlait d'une prédication dans laquelle il avait été question du passage du Jourdain, il ajouta : « Le sujet traité m'avait frappé, mais ce n'est que bien des années après que j'en ai saisi la portée. » Alors je lui demandai de quel côté du Jourdain il croyait être actuellement. D'un air étonné que je pusse lui poser une question semblable, il me répondit : « Comment donc pourrais-je ignorer de quel côté je me trouve ? Ne sais-je pas que je me trouve dans le pays où coulent le lait et le miel ! »

Plus tard, il fut dans le cas d'aller visiter des parents qui demeuraient à une assez grande distance.

Avant de partir, il alla voir un voisin malade, converti depuis peu de temps. « Adieu, » lui dit-il, « nous nous retrouverons dans la glorieuse éternité. Vous m'y devancez, mais je vous y rejoindrai bientôt. »

Peu après son retour de voyage, on me fit savoir qu'il était fort malade. Je me rendis auprès de lui, et le trouvai mourant. « Rien que bonheur, » me dit-il en me voyant ; « oh ! pensez à ce que c'est que d'aller vers *Lui* ! A chaque instant je puis être rappelé, pour être toujours avec Lui. Je ne souhaite plus qu'une chose, c'est de pouvoir me faire entendre assez pour que chacun sache ce qu'est le Seigneur !... Mais je puis célébrer déjà ses louanges ; et bientôt je le ferai beaucoup mieux encore... Je ne ressens aucune souffrance ; je n'éprouve rien que bonheur ! »

Quelques heures plus tard, il avait délogé du corps, et son âme était présente avec le Seigneur.

Cher lecteur, savez-vous ce que c'est que de posséder Christ comme votre répondant devant Dieu ? Est-il pour vous devant Dieu ? Est-ce en Lui que Dieu vous voit maintenant ? Pouvez-vous dire, comme l'apôtre : « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ? » (Galates II, 20.)



Un témoin à la cour d'un roi.

La scène que nous allons raconter se passa dans les dernières années du règne de Frédéric II. Ce roi, surnommé « le Grand » par les hommes, établit par ses talents politiques et guerriers la grandeur de sa maison et celle du royaume de Prusse; mais son caractère moral était loin de correspondre à son génie. De bonne heure le roi s'était entouré de moqueurs et d'ennemis acharnés du christianisme. Les philosophes français, Voltaire à leur tête, avaient pendant longtemps formé presque exclusivement sa cour. Moqueur et outrageux lui-même, il accablait la religion et le nom de Christ d'injures et de sarcasmes, et, soit crainte, soit indifférence, personne dans son entourage ne s'était jamais élevé contre ce débordement d'impiété. L'âge était arrivé; le roi, brouillé avec ses amis d'autrefois, entouré de quelques courtisans taciturnes, aigri, méprisé pour son caractère, alors même qu'on admirait ses hauts faits, n'avait gardé dans son cœur désillusionné qu'un sentiment très vivace, sa haine contre le Christ.

Mais Dieu confondit ce moqueur. Un tout jeune homme, le prince Charles de Hesse, fut employé par Lui pour tenir tête au roi et rendre témoignage, en sa présence, au nom de Jésus. Il appartenait par sa naissance aux grands de ce monde, mais par sa foi aux humbles, aux petits, de la bouche desquels le Seigneur aime à tirer sa louange.

Un jour le jeune prince dînait chez le roi. La table

était servie somptueusement, et entourée d'invités parmi lesquels on remarquait le prince de Prusse, le ministre Hertzberg et le général Tauenzien. Le roi, selon son habitude, se mit à blasphémer contre la croix et contre la religion chrétienne. Le prince Charles, ne pouvant se mêler à la conversation, baissait les yeux et se taisait entièrement. Le roi, qui le remarquait très bien, se tourna au bout d'un moment avec vivacité vers son jeune convive et lui dit : « Dites-moi, mon cher prince, croyez-vous à ces choses-là ? » Aussitôt ce dernier répondit avec un ton très ferme : « Sire, je ne suis pas plus sûr d'avoir l'honneur de vous voir, que je suis sûr que Jésus-Christ a vécu et est mort pour moi comme mon Sauveur sur la croix. » A ces paroles, il se fit un grand silence ; le roi décontenancé restait enseveli dans ses pensées. Enfin, pour sortir d'embarras, prenant le bras de son interlocuteur et le serrant fortement, il dit : « Eh bien ! mon cher prince, vous êtes le premier homme d'esprit que j'aie trouvé y croyant. » Le jeune homme répondit en peu de mots pour affirmer la certitude de sa foi.

L'après-dînée, en passant par la salle attenante, il trouve seul le général Tauenzien, vieillard d'une taille et d'une corpulence gigantesques. Celui-ci mit ses deux mains sur les épaules du jeune homme et lui dit, en le couvrant de caresses et de larmes : « Enfin ! Dieu soit loué ! j'ai donc assez vécu pour voir un homme de cœur confesser Christ devant le roi. » — Ce simple acte de fidélité du jeune prince avait touché le cœur d'un vieillard qui, malgré son

âge et son autorité, n'avait jamais osé, en face de son maître, se prononcer ouvertement pour le Seigneur.

Plus tard, le prince ne pouvait jamais se retracer cet heureux moment de sa vie, sans rendre grâces à Dieu de lui avoir fourni l'occasion de professer sa foi au Sauveur devant ce roi incrédule.

II. R.



La maison du Père.

Je vous ai déjà parlé le mois dernier, mes chers jeunes amis, de la condescendance et de la grâce merveilleuse de Dieu, qui a bien voulu avoir et qui aura toujours une habitation sur la terre parmi les hommes.

Mais Dieu a aussi sa propre demeure qui est le ciel, dont le tabernacle et le temple n'étaient que les images. Et ce qui est beaucoup plus remarquable que le fait que Dieu a voulu habiter ici-bas, c'est qu'il veuille introduire des hommes là-haut près de lui.

Pendant longtemps ce dessein de l'amour de Dieu a été caché. Les saints hommes d'autrefois soupiraient bien après Dieu et estimaient que s'approcher de lui, c'était leur bien (Psaume LXXXIV, 2; LXXIII, 28); mais ils n'avaient pas l'idée d'être reçus un jour au ciel. Le chemin de ce véritable lieu très

saint n'avait pas encore été montré; l'homme, à cause de ses péchés, ne pouvait pas venir devant le Dieu magnifique en sainteté; et c'est ce que faisait connaître le voile qui cachait Dieu et interdisait à tout homme sa présence.

Mais au moment où Jésus mourut sur la croix, en abolissant le péché par son sacrifice (Hébreux IX, 26), le voile du temple, chose merveilleuse à dire, se déchira en deux, du haut jusqu'en bas (Matthieu XXVII, 51); Dieu montrait ainsi qu'il ne voulait plus être caché, et que désormais le pécheur qui croirait en Christ pourrait s'approcher de Lui et entrer dans le ciel, quelle que fût la sainteté de cette demeure.

Notre précieux Sauveur y est entré lui-même le premier d'entre les hommes. Pour lui, c'était la maison de son Père, où il retournait après avoir accompli l'œuvre d'obéissance, d'amour et de grâce pour laquelle il était venu ici-bas. (Jean XVII, 4, 11, 13; XIII, 1, 3.) Mais ce n'était pas pour y rester seul. En passant sur la terre, il avait appelé et réuni autour de lui ceux que son Père lui avait donnés. C'étaient ceux qui avaient cru en sa parole. Et maintenant qu'il s'en allait, il ne voulait pas qu'ils fussent pour toujours séparés de lui; il leur laisse la consolante assurance que lorsqu'il leur aura préparé une place là où il va, il reviendra les prendre avec lui. Ce qu'il disait alors à ses disciples est aussi, chers enfants, pour ceux qui maintenant croient en lui.

Quel amour que celui de Jésus! Non-seulement il quitte le ciel et toute sa gloire pour venir ici-bas chercher et sauver, au prix de sa vie, de pauvres et

indignes pécheurs, mais encore, ceux qu'il a sauvés, il veut les conduire au ciel, pour les avoir auprès de lui, dans la propre maison de son Père.

Et en quelle qualité veut-il les y introduire? Comme des frères pour lui, comme des enfants de son Père. Il fait entrer les siens dans cette douce et intime relation. « Va vers mes frères, dit-il à Marie de Magdala, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean XX, 17.) Il est vrai que lui est le premier-né, celui qui occupe la place la plus excellente, mais pour que les siens soient dans cette maison d'une manière digne de leur relation d'enfants, ils sont rendus conformes à son image, purs et glorieux. (Romains VIII, 29; 1 Jean III, 2.)

N'est-ce pas là, mes chers enfants, une radieuse perspective, bien propre à remplir le cœur d'un saint désir et d'une ineffable consolation? C'est pourquoi le Seigneur Jésus, si plein d'amour pour les siens, qui les avait aimés sur la terre et les aime jusqu'à la fin, leur laisse, au moment de les quitter, ces paroles : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » (Jean XIV, 3.) Il ne veut pas rester seul dans le bonheur et la gloire, il lui faut avec lui ceux qu'il a aimés ici-bas. N'est-ce pas là la vraie marque qui distingue un cœur réellement aimant?

Si vous lisez la description du temple que Salomon bâtit à l'Éternel, vous verrez qu'autour des murs, il y avait plusieurs étages de chambres. (1 Rois VI, 5.) Là se mettaient les trésors de la maison

de Dieu, et là aussi logeaient les serviteurs de Dieu, les Lévites, qui en avaient la charge. (1 Chroniques IX, 27, 33.)

Or si, maintenant, vous reprenez le commencement du XIV^e chapitre de l'évangile de Jean, vous verrez qu'en même temps que Jésus promet aux siens de revenir les chercher, il leur dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Le Seigneur faisait sans doute allusion à ces diverses chambres qui entouraient le temple. Ainsi, comme un tendre Père, Dieu veut avoir ses enfants autour de lui et auprès de lui, et c'est Jésus lui-même qui est allé le premier leur préparer là-haut les demeures pour les y réunir.

Ce devait être précieux pour les serviteurs de Dieu d'autrefois d'être ainsi logés tout près de leur Dieu, dans des chambres qui touchaient au lieu où lui-même habitait. Aussi estimaient-ils bien haut cette faveur. « Un jour en tes parvis vaut mieux que mille ailleurs, » disait l'un d'eux. « J'aimerais mieux me tenir à la porte de la maison de mon Dieu, que d'habiter dans les tentes des méchants. » (Psaume LXXXIV, 10.)

Combien plus beau ne sera-ce pas dans le ciel où tout est lumière, sainteté et amour ! Et ce sont des êtres tels que vous et moi, si faibles, si misérables, si indignes, qui y sont admis ; non comme des serviteurs, mais comme ceux qu'aime Jésus, comme des enfants de Dieu. Les anges, si excellents qu'ils soient, n'ont pas une telle place, celle de fils dans la maison de leur Père. Voilà ce que Jésus réserve

aux siens. La maison que Salomon avait bâtie était magnifique en excellence, en réputation et en gloire dans tous les pays. (1 Chroniques XXII, 5.) Majestueuse au dehors, construite avec de grandes et belles pierres de prix, au dedans elle était admirablement ornée et toute couverte d'or pur. (1 Rois V, 17 ; VI, 21-22.) Toute cette gloire et cette beauté qui frappaient les yeux du corps, et dont l'éclat devait passer, que sont-elles, chers enfants, en comparaison de la gloire et de la beauté du ciel où Dieu habite et qui est la demeure de ceux qui appartiennent à Jésus ?

Mais ce qui en fait la souveraine excellence, ce qui est plus que tout, c'est que Jésus est là, lui dont la gloire surpasse toute gloire, qui a reçu un nom au-dessus de tout autre nom, lui dont l'amour pour les siens a été plus fort que la mort. La reine de Séba, venant d'un pays éloigné, voir la magnificence de Salomon et jouir de sa sagesse, était ravie en elle-même et disait au roi : « Tu surpasses tout ce que j'ai entendu dire de toi. Oh ! que bienheureux sont les gens, oh ! que bienheureux sont tes serviteurs qui se tiennent continuellement devant toi, et qui entendent les paroles de ta sagesse ! » (2 Chroniques IX, 6-7.) Combien plus heureux ceux que Jésus, dont Salomon n'était qu'une figure, veut avoir près de lui, pour voir sa grandeur et sa beauté ! Écoutez, chers enfants, le désir de son cœur, tel qu'il l'exprime lui-même à son Père : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire. » (Jean XVII, 24.)

Oh ! chers enfants, si nous aimons Jésus, nos cœurs ne répondront-ils pas à son désir ? Notre espérance et notre attente ne seront-elles pas de le voir ? La gloire à jamais, là où il est, où il nous attend, la maison du Père, voilà notre heureuse demeure, si nous croyons en lui. Et selon sa promesse, il vient bientôt nous prendre pour être toujours avec lui.

Cher jeune lecteur, votre cœur tressaille-t-il de bonheur à la pensée de voir Jésus, ou bien la pensée de son retour jette-t-elle en vous de la crainte ? Êtes-vous prêt ? (Matthieu XXV, 10.) Si vous ne l'étiez pas, oh ! souvenez-vous qu'il vous appelle et que lui seul est le chemin pour arriver à la maison du Père.

Le savant et le savetier.

Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement. Mais celui qui est spirituel discerne toutes choses.

(1 Corinth. II, 14-15.)

Un professeur éminent de la Faculté des Lettres de Paris avait fait la connaissance d'un pasteur évangélique. Le professeur était, alors, sceptique en religion, mais plein de droiture et de candeur.

— Votre conduite, dit-il un jour au pasteur, m'inspire une grande admiration, et j'ai toujours désiré

connaître les principes qui dirigent votre vie. Pour mon compte, j'ai fait l'essai d'un système religieux, mais ma raison s'est révoltée contre ses enseignements et je me suis fait une position de neutralité philosophique, tout en respectant les croyances des autres. Cependant, si vous avez un livre traitant des doctrines que vous professez et des principes qui règlent votre vie, je serais heureux de le lire.

— J'ai un admirable traité, répondit le pasteur, écrit par un des premiers convertis à la foi chrétienne. Je vous le prêterai. C'est la lettre de l'apôtre Paul aux chrétiens de Rome.

— C'est absurde, répondit le professeur ; je vous demande pardon de l'expression, mais je l'ai lue plusieurs fois et je n'y ai trouvé qu'un jargon inintelligible.

— Soit, reprit le pasteur. C'est cependant l'exposition systématique et en même temps fondamentale de la foi chrétienne ; et si vous désirez réellement comprendre cette lettre, j'insiste pour que vous la lisiez de nouveau, avec grande attention.

— J'en ai fait l'essai, répondit le professeur. J'ai lu le premier chapitre et je n'y ai rien compris, le deuxième valait encore moins, et quand j'en fus au troisième je repoussai le livre avec dégoût. S'il fallait une preuve de plus pour prouver que cette religion n'est qu'une illusion, cette épître de Paul la fournirait. Une religion venant de Dieu doit être si facile à connaître que le plus ignorant puisse la saisir.

— Eh bien ! dit le pasteur, si vous voulez faire une visite à un pauvre savetier qui fait partie de notre

congrégation, vous vous assurerez que cet homme illettré comprend ces choses mieux que moi.

— Soit, dit le professeur. Je suis curieux de voir un de ces ignorantins plus capable que moi de comprendre l'épître aux Romains. Vous pouvez y compter. J'accepte le défi, pour vous et pour lui, en accédant à votre invitation.

La visite fut faite.

— Mon ami, dit le professeur au savetier, votre pasteur m'assure que vous entendez l'Écriture sainte. Nous sommes seuls, et je vous promets de ne révéler à personne ce que vous me confierez. Avouez franchement que vous n'y comprenez rien, car la raison vous dit que si moi, homme d'étude et professeur, n'y entends rien, à plus forte raison vous qui êtes illettré.

— Ah! monsieur, j'ai quelque chose que vous n'avez pas, avec toute votre science, dit le savetier.

— Et qu'est-ce, je vous prie?

— Le Saint-Esprit, répondit le savetier avec solennité; et si vous recevez la lumière du Saint-Esprit, vous aussi, vous comprendrez les Écritures.

Il raconta alors, avec sa manière simple, l'histoire de l'œuvre de Dieu en lui, et comment ce Dieu lui avait révélé qu'il était un pécheur perdu et sans ressource; et comment, ayant conscience de son état, il avait été amené à voir en Jésus un parfait Sauveur, tel qu'il le lui fallait, et comment, en regardant à Jésus, il avait été lavé de ses péchés, et avait reçu une nouvelle nature en même temps que le Saint-Esprit,

lequel lui avait appris les choses de Dieu dans les Saintes-Écritures.

Le professeur passa toute la matinée en conversation avec son humble instructeur. A son retour, s'adressant au pasteur, avec une émotion qu'il ne pouvait cacher :

— Je vous croyais, monsieur, dit-il, versé dans les Écritures ; mais je vois que vous m'avez dit la vérité, quand vous m'avez affirmé que le savetier en sait là-dessus plus long que vous. J'ai eu aujourd'hui une leçon de théologie, comme je n'en ai jamais reçue auparavant.

Le lendemain, le professeur disait au pasteur : — J'ai relu les trois chapitres de l'épître aux Romains, qui m'avaient autrefois tant déplu, mais j'ai fait cette fois cette lecture en demandant à Dieu la lumière.

Dans le premier chapitre, j'ai vu comment l'homme a perdu la connaissance de Dieu, s'étant fait une divinité selon son imagination, et devint tout à fait corrompu.

Dans le deuxième, j'ai vu comment un peuple que Dieu s'était choisi, a suivi la même voie, et fut entraîné dans la commune ruine.

Dans le troisième, j'ai vu que moi, comme tous les autres, d'un rang élevé ou humble, ignorants ou instruits, je n'étais, en présence de Dieu, qu'un pécheur perdu et sans ressource ; c'était la vérité que je ne voulais pas voir auparavant, et qui avait provoqué mon indignation, mais j'ai vu aussi que Jésus a été envoyé, précisément, pour être la propitiation pour

mes péchés. Oh ! quelle source merveilleuse d'amour, de justice, et de sagesse ! et je me réjouis de ce que mes péchés sont lavés pour toujours. Et moi aussi, s'écria-t-il, je suis un fils de Dieu par la foi en Christ ; et parce que je suis un fils, Dieu a fait descendre dans mon cœur l'Esprit d'adoption par lequel je crie : Abba, Père !

Qu'est-ce que la foi ?

Une petite fille demeurait avec son père dans une maison, au rez-de-chaussée de laquelle se trouvait une trappe dans le plancher. Sous cette trappe il y avait un escalier qui conduisait à la cave où tout était noir comme la nuit. Un jour, cette trappe ayant été laissée entr'ouverte, la petite fille s'approcha du bord et se mit à regarder dedans. Mais à cause des ténèbres, elle ne put voir personne, de sorte qu'elle se mit à appeler son père.

— Que veux-tu, mon enfant ? lui dit celui-ci. Descends, n'aie pas peur.

— Mais, papa, je ne te vois pas.

— Je le sais, mon enfant ; mais moi, je te vois, et je suis certainement ici. Approche-toi un peu plus et saute en bas, je ne te laisserai pas tomber.

— Je n'ose pas, papa ; j'ai peur de me faire mal.

— N'aie aucune crainte, je saurai bien te retenir.

— Mais je ne te vois pas.

— Je le sais ; mais comme je te l'ai déjà dit, moi

je te vois et je ne manquerai pas de te recevoir dans mes bras.

Alors la petite fille hésita encore un peu, mais son père lui dit encore une fois : — Viens ! Elle lui obéit. Un instant après elle était dans ses bras.

Le jour suivant, il redescendit à la cave ; et ayant encore laissé la trappe ouverte, il entendit la voix de son enfant qui l'appelait.

— Eh bien ! lui dit-il.

— Père, je viens !

Et à peine avait-il eu le temps de se préparer à la recevoir, que déjà elle était dans ses bras.

Voilà ce que c'est que la foi.

Pécheur ! c'est la foi seule qui peut te sauver. Pour cela, il faut aller à Jésus tel que tu es ; il faut croire en Celui qui « a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. » (Hébr. IX, 26.) Il faut aller à Lui sans crainte, sans hésitation. La parole de Dieu ne te dit-elle pas : « Viens ! »

La petite fille ne voyait pas son père, mais elle entendit sa voix ; et malgré les ténèbres, elle se jeta dans ses bras. Eh bien ! mes chers jeunes lecteurs, si vous avez encore besoin d'être sauvés, ne voulez-vous pas en faire autant ? Pourquoi ne pas vous fier à Dieu ? Il vous invite, il veut être votre Père ; et c'est Jésus qui vous dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.)



Veux-tu venir?

Je vais au ciel, près de Jésus!

Veux-tu venir

Goûter le bonheur des élus :

Veux tu venir?

Oh! qu'ils seront en paix au séjour bienheureux

Ceux qui vivront toujours avec Christ dans les cieux;

Là, tout est divin, glorieux!

Veux-tu venir?

Près de Jésus tout sera beau!

Veux-tu venir?

L'on chantera l'hymne nouveau :

Veux-tu venir?

Ah! d'être avec l'Agneau les sauvés jouiront;

Couronnés de sa gloire, ils le contempleront;

A jamais ils l'adoreront.

Veux-tu venir?

Réponds aujourd'hui, non demain :

Veux-tu venir?

Aujourd'hui Christ te tend la main;

Veux-tu venir?

De la grâce bientôt le règne cessera;

La porte ouverte encor, soudain se fermera :

Bientôt la fin arrivera!

Veux-tu venir?

E. C.



Un feuillet de la Bible.

Un missionnaire pieux cheminait un jour le long d'une route, aux Indes. Ce pays, vous ne l'ignorez pas, chers enfants, est excessivement chaud ; les indigènes sont des païens, c'est-à-dire des gens qui ne connaissent pas Dieu : ils adorent des idoles, et cela depuis des siècles, ce qui les a fait tomber dans une profonde démoralisation. Ils ont sans cesse le blasphème à la bouche, et leur méchanceté est si ter-

rible, leur cœur si endurci dans le mal, leur idolâtrie si affreuse et cruelle, qu'ils semblent être entièrement livrés à la puissance de Satan. Il y a une classe de personnes parmi eux qu'on nomme « brahmines ; » ce sont des hommes très savants, mais leur science ne les rend que plus méchants, parce qu'ils se servent de leur savoir pour mépriser Dieu, s'élevant eux-mêmes au-dessus de Dieu et de sa Parole. Cette science orgueilleuse ressemble à de la folie ; elle les aveugle à un tel point qu'ils ne sauraient saisir la moindre parcelle de vérité, même quand elle est mise devant eux dans toute son évidence. Nous connaissons un traité qui a été écrit pour des inconvertis, en vue de leur montrer que la Bible est le livre de Dieu. Eh bien ! un jeune Européen, chapelain de l'évêque de Calcutta, qui avait emporté aux Indes un grand nombre d'exemplaires de ce traité, pour le répandre, le fit lire à ces savants brahmines dans leur propre langue. Malgré leur science tant vantée, leur astuce, leurs méchantes ruses, ils ne purent pas réfuter ce petit écrit ; toutefois, ils n'en persistèrent pas moins dans leur incrédulité opiniâtre.

Mais revenons à notre missionnaire. Tandis qu'il cheminait, il rencontra soudain un homme gisant sur la route. C'était un pauvre Hindou à l'agonie, lequel avait été abandonné par ses compagnons de voyage, qui, voyant qu'il s'en allait mourir, l'avaient impitoyablement laissé seul sur le chemin. Il était près de rendre le dernier soupir, lorsque le charitable passant, ému de compassion, se pencha vers lui

et lui demanda : « Ami, qu'en est-il de votre âme ? » A l'ouïe de ces paroles, le moribond ouvrit ses yeux à demi éteints, et fixant son interlocuteur, il murmura d'une voix faible : « Tout est bien. » « Qu'est-ce qui vous donne cette espérance ? » demanda le serviteur de Christ. Avec un effort convulsif, le mourant leva une de ses mains, en s'écriant : « Voici tout ce que j'ai ! » Puis, comme si, par cet effort suprême, son âme avait pris son essor, sa main tomba, et il expira. Le missionnaire se demandait ce que pouvaient signifier ces dernières paroles, lorsqu'en ouvrant la main crispée de l'Hindou, il trouva un morceau de papier fortement serré entre ses doigts. C'était un feuillet de la Bible, ce livre tant méprisé dans ce pays-là ; sur cette page il y avait cette portion de l'Écriture qui renferme ces mots : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.) Ce lambeau de papier était peut-être tout ce que cet homme eût jamais vu du livre de Dieu ; et cependant c'en avait été assez, plus qu'assez pour lui, par la grâce de Dieu ; en sorte qu'il pouvait dire, même dans l'agonie de la mort : « Tout est bien. »

Chers jeunes lecteurs, vous possédez, vous avez entre les mains *beaucoup plus* de la parole de Dieu que ce qu'en posséda jamais ce pauvre Hindou. *Une seule et unique sentence* de ce livre apporta le salut et la vie éternelle à ce malheureux — cette vérité le fit regarder à Jésus, car « la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » (Romains X, 17.) Et vous, n'avez-vous pas eu cette

parole dès votre tendre enfance, ne l'entendez-vous pas depuis longtemps, n'avez-vous pas eu connaissance de l'évangile lu, écrit, prêché; placé devant vous de toutes sortes de manières, aussi multipliées que les cheveux mêmes de vos têtes? Et si vous lisez « la Bonne Nouvelle » depuis quelque peu de temps, pourriez-vous dire combien de fois l'évangile de la grâce de Dieu, l'évangile du Fils bien-aimé de Dieu, le Sauveur du monde, vous a été présenté dans ces pages? Ah! si vous vous détourniez de l'évangile, n'aurez-vous pas à répondre devant Dieu de ce que vous avez lu ou entendu de son message de grâce? Vous qui avez eu *tant* d'occasions de recevoir l'évangile, et qui ne l'avez pas encore cru, est-ce que vous résisteriez plus longtemps à ses appels, tandis qu'un *seul* passage de ce même évangile a suffi pour sauver un pauvre païen plongé dans les plus noirs péchés? Oh! qu'il n'en soit pas ainsi! mais plutôt, que la voix d'amour, qui retentit sans cesse à vos oreilles, vous amène à Christ, afin que vous soyez rendus heureux à toujours dans son amour.

La joie de Dieu, en sauvant les pécheurs.

Il y a, chers enfants, dans la parole de Dieu, un fait merveilleux sur lequel je voudrais appeler un instant votre attention. Dieu a élevé un *homme* jusque dans sa propre gloire, et l'a placé à sa droite;

cet *homme* le remplit d'une joie infinie, l'occupe sans cesse, et fait ses délices.

Qui pensez-vous que soit cet *homme* élevé à un tel honneur et à une place si éminente ? C'est Celui-là même qui fut le moins estimé parmi les hommes, qui fut méprisé, outragé, traité comme un meurtrier, et finalement crucifié entre deux brigands. Savez-vous pourquoi les hommes l'ont traité ainsi ? Parce que les hommes haïssent le bien et aiment le mal, car du cœur naturel sortent les mauvaises pensées, les meurtres, etc.; et que, s'abandonnant à Satan, menteur et meurtrier, ils sont ainsi devenus aussi méchants que Satan. Le crime qu'ils ont commis en mettant à mort le Fils de Dieu, a fait voir que l'homme hait Dieu, hait son propre bien-être, et que, en outre, il est ruiné moralement. En êtes-vous réellement convaincu, lecteur ?

Dieu descend à l'endroit même où l'homme a placé le Juste — au tombeau d'ignominie, d'où Il l'a fait sortir victorieux pour l'élever jusqu'à Lui. De cette manière, Dieu justifie complètement son Fils bien-aimé, et montre en même temps que sa justice contre le péché est satisfaite en faveur de quiconque croit. N'était-ce pas justice, de la part de Dieu, d'élever Celui que nous avons traité si indignement quand il agissait envers nous en toute bonté ?

Maintenant, le Père se complait à honorer son Fils, à cause de l'œuvre que celui-ci a accomplie ici-bas. Bientôt Dieu l'établira Chef et Seigneur sur toutes choses, et le manifestera en gloire à la vue du monde entier.

Aujourd'hui les cieus sont ouverts pour l'œil de la foi, et par la foi le racheté contemple Jésus dans la gloire, et apprend à connaître tout ce qu'Il est. Et dans ce monde coupable, déchu, est proclamée l'invitation adressée à tous et à chacun de venir puiser en Lui la vraie joie, le vrai bonheur, et de participer à son triomphe.

Les compassions de Dieu sont infinies ; elles brillent dans toute leur beauté au XV^e chapitre de Luc, dans la parabole qui parle de la brebis *perdue*, de la pièce d'argent *perdue*, et du fils *perdu*. Ce sont les immenses richesses de la grâce divine, de cette grâce allant à la recherche du pécheur perdu, et puis lui accordant l'accueil et la place d'un fils au sein de la joie et des délices de la maison d'un père.

Quel amour que celui du Père pour son fils retrouvé ! Quelle joie dans cette rencontre ! Pour le fils, est-ce que la réalité ne dépassait pas infiniment les limites de sa pensée ? Il ne voulait que du pain, et il trouve le veau gras ; il allait demander la place de serviteur, et il occupe celle de fils : l'amour paternel ne croyait pas pouvoir trop faire. Quant à l'anneau, la robe, les sandales, l'enfant prodigue y avait-il jamais songé ?

Mais toutes ces choses étaient dans la maison, en réserve et toutes prêtes. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le père songeait à son fils, et avait fait pour lui tous les préparatifs. Rien ne paraissait trop bon ni trop coûteux au cœur du père. C'était la meilleure robe qui avait été mise en réserve — on la connaissait — les serviteurs eux-mêmes la connais-

saient ; — c'était le veau *gras* mis en réserve : *tel était l'ordre de la maison*. Quelle différence s'il eût dit : « Apportez une robe, tuez un veau. » Mais la manière de faire de Dieu montre ce qu'Il est ; c'est *ainsi* que Dieu aime.

Cette parabole est la réponse de Jésus aux pharisiens, qui lui reprochaient de recevoir les pécheurs et de manger avec eux : « *C'est sa joie à Lui* » de chercher et de sauver des pécheurs perdus. Dans la même parabole, on voit le Père et le Saint-Esprit être *un* avec Jésus dans cette joie.

Ce berger, allant à la recherche de la brebis perdue, nous rappelle le Fils de Dieu, descendu du ciel, le bercaïl, et allant à la recherche du pécheur *jusqu'à ce qu'il le trouve*. Mais jusqu'où va-t-il le chercher ? Jusque sur l'échafaud du condamné à mort ? Oui, dans la plénitude de son amour, Il est allé jusque-là, le seul lieu, où, selon la vérité de Dieu, est la place du pécheur, car le salaire du péché c'est la mort. Il a pris la place que vous et moi aurions dû occuper, chers lecteurs ; il a subi le jugement que nous avons mérité ; et maintenant, si vous croyez, vous pouvez être assurés de son amour pour vous, en le voyant, Lui, ne tenir compte ni de ses peines, ni de ses fatigues, ni du fardeau dont il s'est chargé. Et puis quelle joie ! Une joie à laquelle il veut que d'autres prennent part avec Lui. Quel Sauveur, et comme il mérite toute notre confiance.

Enfin, dans cette femme qui, à l'aide d'une lumière, balaye si diligemment pour trouver la pièce d'argent qu'elle a perdue, nous voyons une image du Saint-

Esprit, cherchant et découvrant le pécheur perdu avec la lumière de la parole de Dieu, le trouvant et lui montrant son état. Le Saint-Esprit, lui aussi, se réjouit d'avoir trouvé. Quel enseignement pour nous à l'égard de Dieu ! Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont tous remplis d'amour pour vous, et font tous les préparatifs pour vous, prenant tout le travail sur eux, remplissant le ciel de joie, et faisant un banquet pour célébrer cet événement. Oh ! comme ces accords et cette joie céleste nous révèlent les désirs et la sollicitude du cœur de Dieu pour vous, oui, *pour vous !*

Assurément, chers jeunes amis, vous pouvez vous fier à ce cœur. Un *pécheur perdu*, c'est justement votre position. Prenez-la cette position, si vous n'êtes pas encore à Christ. Ce jeune homme qui s'en va vers son père, n'est-ce pas tout simplement vous-mêmes ? Si vous savez que vous êtes misérables et perdus, vous trouverez le repos en Lui. « Comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers. » Ces bras sont ouverts aussi pour vous recevoir.

Chers lecteurs, c'est le Seigneur qui vous parle dans la parabole dont nous venons de vous entretenir. Si vous voulez accepter cette position de la brebis perdue sans ressource, et vous approprier ce qui est dit de cette brebis comme étant la vérité que Dieu prononce à votre égard ; si vous vous voyez comme un pécheur ayant besoin de l'œuvre de Christ

sur la croix, et de l'œuvre du Saint-Esprit dans vos cœurs, vous avez tout ce qu'il faut pour être sauvés.

« Ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chants de triomphe. » (Psaume CXXVI, 5.)

Un appel de Jésus.

Chers jeunes amis, nous voyons dans les évangiles que lorsque Jésus était sur la terre, un grand nombre de personnes se rassemblaient autour de Lui ou le suivaient. Lui-même appelait les pécheurs en disant : « Venez à moi ! » Il y avait, sans doute, parmi ceux qui venaient, des gens déjà âgés, qui avaient beaucoup vu et connu le monde et ce qui s'y trouve ; il y avait des riches et des pauvres ; des savants et des ignorants.

Et des enfants, n'y en eut-il pas qui furent aussi appelés ? Oui, chers amis ; ce qu'il y a d'encourageant et de particulièrement précieux pour les enfants, c'est de lire qu'une fois Jésus appela « auprès de lui un petit enfant. » Et vint-il à Jésus, ce petit enfant ? Oui, certes, il s'approcha docilement ; car il est ajouté que Jésus le plaça devant ses disciples, et le leur proposa comme un exemple, leur disant que pour entrer dans le royaume des cieux, il fallait s'humilier et devenir comme ce petit enfant. Puis plus loin, toujours en parlant des petits, Jésus dit

qu'il est venu chercher ce qui était perdu. (Matthieu XVIII.)

Quel bonheur pour vous, mes enfants, de savoir que Jésus s'occupe de vous aussi, et qu'il est venu sur cette terre pour vous sauver.

Jésus, depuis le jour où il appela ce petit enfant à Lui, en a appelé beaucoup d'autres. Nombre d'entre eux sont maintenant avec Lui dans le ciel ; beaucoup d'autres ont été laissés sur la terre pour le servir. Il vous appelle aussi, mon jeune lecteur. Quoique vous ne puissiez pas le voir, vous pouvez cependant entendre sa voix aussi clairement que le petit enfant dont nous avons parlé. Par une nuit obscure, un père fut réveillé par les cris que poussait son petit garçon qui avait été effrayé. Le père répondit à son enfant, et cette voix bien connue suffit pour dissiper toute crainte du cœur de l'enfant. Il n'avait pas besoin de voir son père pour reconnaître sa voix. Le mois dernier, nous vous avons raconté qu'un autre papa disait un jour à sa petite fille de sauter dans ses bras ; il était placé dans un endroit sombre, et elle ne pouvait pas le voir. Mais elle connaissait la voix de son père ; elle avait confiance en lui, et sauta sans hésiter.

Jésus est dans le ciel. C'est par sa parole qu'il nous fait entendre sa voix. Nulle n'est plus tendre et plus douce. Il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Il les aime, et ne voudrait pas voir que rien ni personne les détournât de lui. Avez-vous écouté sa voix, mon jeune lecteur ? Ses paroles vous ont-elles réjoui ? Savoir qu'il vous aime a-t-il fait

brûler votre cœur au dedans de vous ? Vous savez avec quel amour, quel dévouement et quel oubli de lui-même, il a quitté la gloire du ciel pour venir chercher et sauver les pauvres pécheurs perdus. Il dit : « Venez à moi, » et vous pouvez venir maintenant, méchant comme vous l'êtes, ayant déjà commis beaucoup de mal, quoique jeune, et ainsi ne méritant de la part de Dieu que le châtement.

Oui, même les petits enfants sont perdus, et ont besoin de Jésus comme Sauveur ; et c'est pour cela qu'il est venu. O mon cher jeune lecteur ! Jésus veut vous rendre heureux à jamais, en vous introduisant dans le ciel où il est. C'est pourquoi il vous appelle. Écoutez la voix, l'appel si tendre du Seigneur, et comme le petit enfant dont nous avons parlé au commencement, obéissez et venez sans délai.

Aimez Dieu, chers enfants ! parce que Dieu vous aime,
Parce qu'il vous bénit, vous garde chaque jour ;
Que, pour nous racheter, il s'est donné lui-même.
Pour de si grands bienfaits, qu'exige-t-il ? L'amour.

(1 Jean IV, 10; Romains V, 8; VIII, 32, 35.)



Pouvez-vous dire : « Il est mort pour moi ! »

Par une sombre soirée d'hiver, un pasteur était assis près du feu, dans son cabinet d'études. Au dehors la neige tourbillonnait et les arbres pliaient sous la violence du vent. « Que Dieu est bon, pensait-il, de m'accorder ces quelques moments de re-

pos, dans une chambre confortable, après le travail de la journée. » A ce moment, on frappa à la porte. C'était la servante : « Monsieur le pasteur, dit-elle, il y a à la cuisine une pauvre femme qui vient d'arriver, et qui veut absolument vous voir. »

Il alla immédiatement, et se trouva en présence d'une femme irlandaise, au visage triste, et dont les misérables vêtements étaient encore tout couverts de neige.

« Que voulez-vous, ma brave femme ? » lui demanda le pasteur avec bienveillance.

« Je suis honteuse, monsieur, répondit-elle, de venir vous prier de sortir par le temps qu'il fait. Mais si vous saviez avec quelle instance mon pauvre enfant vous demande, je suis sûre que vous n'hésiteriez pas. Il se meurt, monsieur ; son père a été chercher le prêtre, mais l'enfant n'a rien voulu lui dire. Il ne cesse de pleurer en vous appelant. Il avait l'habitude d'aller vous entendre prêcher le dimanche ; ayez pitié de lui, et venez, je vous en supplie. »

Le pasteur lui demanda où elle demeurerait, et quoique ce fût à une lieue de distance, il se mit aussitôt en route avec elle. Arrivés à la chaumière, ils virent que le pauvre garçon déclinait rapidement ; mais sa figure s'illumina en reconnaissant le pasteur, et il lui tendit sa main brûlante et amaigrie.

« Eh bien, mon enfant, que me voulez-vous ? » lui dit le serviteur de Dieu, en s'asseyant près du lit.

« Oh ! je vous en prie, parlez-moi de Jésus, dit le malade ; je vous ai entendu dire que Lui seul pouvait nous sauver. Voudra-t-il me sauver, à présent que je vais mourir ? »

Avec quelle joie, dans cette humble demeure, le pasteur chrétien répéta encore une fois l'antique et cependant toujours nouvelle histoire de la vie et de la mort de ce précieux Sauveur. Il parla de son ineffable amour pour les pauvres pécheurs, de cet amour qui lui fit quitter son Père et le ciel sa demeure de gloire, et le fit descendre sur cette terre, remplie de mal et de douleurs, pour souffrir et mourir, parce qu'il savait qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut pour nous.

L'enfant écoutait avidement chacune de ces paroles, et quand le pasteur se tut, il dit : « Alors il m'a sauvé aussi. Il me prendra avec Lui dans le ciel. Il est mort pour moi ! Il est mort pour moi ! » Il s'arrêta un instant, épuisé par l'émotion et l'effort qu'il venait de faire, puis il ajouta : « Maman, Jésus est aussi mort pour toi ; ne veux-tu pas l'aimer ? Il te consolera lorsque je ne serai plus là. »

Quelques moments après, il dit encore : « Maman, vois-tu les anges ? Ils viennent ; Jésus les a envoyés pour me chercher et m'amener auprès de Lui ; adieu ! » Et fermant les yeux, il s'endormit doucement, et son esprit, délogeant de son corps, alla vers le Seigneur.

Ce petit garçon irlandais était bien jeune, mais pas trop jeune pour mourir. La mort, comme un faucheur impitoyable, tranche les petits et les grands, les vieux et les jeunes, les forts et les faibles, les riches et les pauvres. Elle est les gages du péché, et après la mort, le jugement. Mais Dieu donne la vie éternelle à celui qui croit en son Fils, et alors

on ne redoute plus la mort, ni le jugement. « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » — Où en êtes-vous, mes enfants? — Pouvez-vous dire : « Il est mort pour moi? » et dans cette assurance, êtes-vous prêts à vous en aller joyeusement vers Jésus?

Une conversion à la onzième heure.

Les faits suivants, chers jeunes lecteurs, se sont passés à peu près à la même époque et aussi dans le même endroit que ceux que nous vous avons racontés dans un article intitulé : « Ne tardez pas davantage, » à la page 233 de notre volume de l'année dernière. Ce que nous allons rapporter aujourd'hui montre les richesses de la grâce de Dieu, telles qu'Il aime à les déployer envers le pauvre pécheur qui vient à Lui sans détour et sans délai.

I.

Un évangéliste arriva un jour à P., village du canton de Vaud, et y séjourna plusieurs semaines durant lesquelles il annonça le message de la bonne nouvelle du salut. C'était en hiver. Bon nombre de personnes entendirent la vérité, et, parmi les auditeurs qui se rencontraient dans la salle des réunions, on remarquait la jeune Z., une pauvre fille assez ignorante, qui demeurait avec son père et son frère dans une maison des environs.

Je ne sais quels furent les sujets que développa le prédicateur, mais les discours qu'il prononça avaient pour but de montrer l'état de l'homme devant Dieu, et le salut que Jésus a accompli sur la croix en mourant pour des pécheurs perdus.

Ces vérités avaient-elles de l'attrait pour Z. ? Éprouvait-elle le besoin de les entendre ? Oui ; car, au bout de peu de temps, elle fut amenée à s'occuper sérieusement de son âme. Et pourtant, Z. n'avait pas été une personne d'inconduite ; au contraire, elle menait une vie régulière aux yeux du monde, et sa conduite eût pu servir d'exemple à plus d'une jeune fille. Toutefois, comme tous ceux qui ne connaissent pas véritablement le Sauveur, elle était demeurée « sans espérance et sans Dieu dans le monde ; » elle était, comme tout enfant d'Adam, « morte dans ses fautes et dans ses péchés. » (Éphés. I, 1, 12.)

C'était donc bien le moment favorable pour elle de venir au Sauveur, sans renvoyer à plus tard comme tant de gens qui, par leurs coupables délais, négligent leur salut éternel, préférant ainsi le sort du malheureux N., dont vous avez lu la funeste fin. Pour vous aussi, mon cher lecteur, c'est à présent le moment favorable de vous occuper sérieusement de votre état devant Dieu, si vous n'êtes pas encore en règle avec Lui quant à la question de vos péchés. Faites comme Z. : ne tardez pas davantage à vous réfugier dans les bras du Sauveur ; — sans cela vous courriez le danger de tomber dans le piège du diable, pour votre perdition éternelle.

II.

Tandis que la jeune Z. était ainsi travaillée dans sa conscience, une pénible maladie vint presque subitement l'atteindre dans son corps, et l'obliger à demeurer confinée dans sa chambre. Mais cette maladie ne devait pas avoir pour effet d'annuler les salutaires dispositions qui venaient de naître chez elle ; au contraire, ce fut l'occasion d'en manifester la profonde réalité.

Bientôt le mal prit un caractère grave et alarmant, accompagné de symptômes qui ne laissaient plus de doutes sur l'issue de cette crise : l'homme extérieur déclinait rapidement ; tout annonçait que Z. approchait à grands pas du terme de sa course terrestre.

III.

Certainement, « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » (Hébr. X, 31.) Notre malade avait compris la solennelle gravité de cette divine déclaration, car elle se reconnaissait *perdue*. Elle aurait pu dire d'elle-même ce qu'Ésaïe, le prophète, disait autrefois de Juda : « Depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'y a rien d'entier en lui ; il n'y a que blessure, meurtrissure, et plaie pourrie, qui n'ont point été nettoyées, ni bandées, et dont aucune n'a été adoucie d'huile. » (Ch. I, v. 6.) Elle voyait son état de ruine et l'abîme de misère dans lequel elle était plongée ; mais elle ignorait *le moyen* d'en sortir : elle s'appuyait, pour obtenir la

paix dont son âme troublée avait ardemment besoin, sur les prières réitérées qu'elle adressait à Dieu. Combien d'âmes réveillées agissent de même ; des âmes qui, tout en constatant leur état de perdition, manquent de foi pour saisir les déclarations expresses de l'Écriture concernant le salut. La prière, toujours bonne et excellente à sa place, nous est tout particulièrement recommandée dans la parole de Dieu, mais jamais comme *fondement du salut*, ni même comme *moyen* de l'obtenir. Le salut n'est pas *dans une chose*, mais *dans une personne*, et cette personne c'est le Seigneur Jésus. Il a accompli l'œuvre du salut à la croix : c'est à Lui qu'il faut aller, c'est Lui qu'il faut recevoir pour être sauvé. Le savez-vous, cher lecteur ? Sinon, écoutez ces déclarations de l'Écriture : « Regardez vers moi, vous, tous les bouts de la terre, et soyez sauvés. » (Ésaïe XLV, 22.) « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matth. XI, 28.) « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » (Éphés. II, 8.)

Mais revenons à Z. Durant sa courte maladie, elle eut souvent les visites des personnes de sa connaissance, et de ses voisines en particulier ; elles veillaient avec sollicitude à ses besoins matériels, mais Celui qui incline les cœurs voulait aussi conduire auprès d'elle quelques-uns de Ses enfants. Dieu a ses moyens par devers lui pour se manifester aux âmes angoissées, et leur montrer la délivrance ; de même qu'il s'était servi d'un Philippe auprès de

l'eunuque (Actes VIII), pour montrer à celui-ci le Sauveur, dans le chapitre LIII^m d'Ésaïe, Il voulait aussi se servir des siens pour la bénédiction de Z. C'était pour elle un besoin réel d'avoir les visites de chrétiens, afin d'entendre « les paroles de la vie éternelle; » j'eus moi-même le privilège de la visiter assez souvent.

IV.

Elle écoutait attentivement ce qu'on lui disait touchant le salut et la vie éternelle ; mais les paroles qu'elle entendait n'étaient pas encore mêlées avec *la foi*, dans son cœur. — Je crois faire exactement ce que vous venez de me dire, — dit-elle un jour, d'un air découragé, — mais, hélas ! j'en suis toujours au même point, comme vous le voyez.

Elle s'imaginait, sans doute, que la foi était encore un acte qu'elle devait accomplir pour pouvoir jouir du salut. Elle voulait, comme bon nombre d'âmes réveillées, se faire en quelque sorte un sauveur de sa foi. Le cœur se sonde lui-même, afin de voir si la foi véritable s'y trouve au moins bien ; et l'objet, le grand objet de la foi, en dehors de nous-mêmes, est totalement perdu de vue. C'est encore un signe certain de confiance en soi-même ; et la leçon qu'une telle âme a besoin d'apprendre, c'est de n'accorder aucune confiance *au moi*. C'est bien par la foi que le pécheur est sauvé, mais la foi est le don de Dieu ; elle est produite dans le cœur par la parole de Dieu et par le Saint-Esprit ; elle a Christ pour son objet,

et non pas l'homme; et lorsqu'une âme jouit de Christ, c'est une preuve que la foi est là et que cette âme est sauvée. Regarder ailleurs qu'à Jésus, c'est le moyen de rester dans l'angoisse quant au salut, dans l'incertitude quant à la marche chrétienne; c'est ce qui arrivait à notre amie, jusqu'à ce qu'enfin, peu d'instants avant son délogement, elle fut amenée par la bonté de Dieu à comprendre que non-seulement elle était *perdue*, mais encore entièrement *incapable de se délivrer elle-même*.

Avant qu'elle eût trouvé la délivrance, la pensée de la mort la bouleversait, non pas parce que les choses visibles allaient lui échapper, mais parce qu'elle se voyait déjà sur le seuil de l'éternité sans être sauvée. Une telle pensée vous a-t-elle déjà préoccupé, cher lecteur? Ah! c'est le pire de tous les maux que le sort qui attend pour l'éternité un pécheur inconverti. — J'ai été malheureuse, déjà ici-bas, s'écriait-elle dans l'amertume de sa détresse; me faudra-t-il l'être encore éternellement?

Lecteur inconverti, savez-vous que non-seulement vous êtes *pécheur* et *perdu*, mais aussi que vous êtes *sans force* pour vous délivrer? Toute l'œuvre de la délivrance des pécheurs appartient à Dieu seul; c'est Lui seul qui opère leur salut, et c'est le fait de ne pas ajouter foi à cette dernière vérité qui retient tant d'âmes dans la propre justice, et dans une inutile et vaine confiance en elles-mêmes qui peut aller jusqu'au désespoir. (La fin au prochain numéro.)





Confessez vos péchés.

— Pourquoi cet air triste, Henri ? dis-je à un petit garçon qui courait à sa mère avec de grosses larmes sur ses joues.

— Ah ! dit-il en sanglotant, je viens de manger des groseilles dans le jardin, et je vais le dire à maman.

Il avait désobéi à sa mère, qui lui avait défendu de jamais toucher aux fruits du jardin ; mais il aimait trop sa mère pour la tromper, c'est pourquoi il courait lui confesser sa faute.

Un enfant qui aime réellement ses parents est toujours prêt à tout leur dire. Enfants, ne cachez pas vos fautes à vos parents ; et si vous connaissez Dieu et son amour, vous direz tout à votre Père céleste. « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés. » (1 Jean I, 9.)

(La Source d'eau vive.)





Tout va bien.

La Floride, au sud des États-Unis, est devenue depuis de longues années le rendez-vous de tous les invalides qui ne peuvent supporter le climat du nord. Au milieu de cette population souffrante, on est naturellement amené à réfléchir aux conséquences fatales que le péché a introduites dans la constitution de l'homme. On voit dans ce pays-là toutes sortes de maladies aiguës et chroniques, et les personnes qui en sont atteintes sont les unes au début de leurs maux, les autres aux portes du tombeau. Une autre réflexion que l'on fait en voyant tous ces malades, c'est que les hommes sacrifient volontiers du temps et de l'argent pour tâcher d'échapper aux maladies

et à la mort, tandis qu'on ne songe pas, ou du moins bien peu, à l'âme et aux moyens d'échapper à la mort éternelle. Dans ces contrées fréquentées par tant d'infortunés, les occasions ne manquent pas pour annoncer la parole du Seigneur à ceux qui sont près de périr, parole de vie et de paix, par Jésus-Christ, qui manifeste sa grâce en retirant quelques-uns de la fournaise au moment où va s'ouvrir l'éternité.

Parmi les étrangers qui étaient venus dans l'espoir d'améliorer leur état, on remarquait un jeune couple : le mari et la femme ; lui était évidemment au dernier période de la consommation. Oh ! qu'elle est affligeante la vue de deux êtres qui en sont venus, jour après jour, à se convaincre de l'inutilité des soins dictés par le cœur, alors que leur affection s'accroît à mesure que s'avance, avec tant de rapidité, le moment de la séparation. Et pourtant, pendant que leur tendresse, à l'idée de la séparation, les attache de plus en plus l'un à l'autre, la pensée du jugement qui doit suivre la mort (Hébreux IX, 27) semble ne s'être jamais présentée à leur esprit. Suivant toutes les apparences, ils s'étaient comme ensevelis dans leur réciproque affection : elle était le centre de leurs pensées, et tout cela devait bientôt finir.

Un monsieur malade était logé au même hôtel. Il était aussi venu pour sa santé, mais avec cette différence, qu'il avait l'assurance de son salut et attendait avec joie le Seigneur Jésus. Il prit un grand intérêt à l'épreuve des deux jeunes gens, et cherchait les

occasions, soit de leur faire voir leur terrible position tant qu'ils demeuraient hors de Christ, soit de leur parler du Seigneur Jésus.

Un jour le mari se trouva si mal, qu'on put voir que la mort s'approchait rapidement. L'ami était auprès du malade, s'efforçant d'alléger ses souffrances corporelles par divers petits soins ; tandis qu'il les lui prodiguait, le Seigneur mit dans sa bouche des paroles appropriées à la situation de l'âme du malade et à sa position de pécheur aux yeux d'un Dieu saint. Il le pressa de rendre gloire au merveilleux amour de Dieu, qui n'a point épargné son Fils bien-aimé, mais l'a livré pour être la propitiation pour les péchés, réglant ainsi la dette du péché que tout homme a contractée vis-à-vis de Dieu ; il le conjura de croire simplement, en se reposant sur l'œuvre accomplie de Christ comme expiation suffisante de tout péché.

Pour le moment, il n'y eut pas de réponse : l'ami se retira, abandonnant tout à Dieu, et attendant de Lui le résultat. C'était Sa vérité sainte qui avait été présentée, et quand elle est reçue, elle produit des fruits à salut. Bientôt le fruit de cette vérité semée se fit voir chez notre malade. L'ami qui lui avait apporté la bonne nouvelle du salut, obligé de repartir, s'approcha de son lit pour lui adresser un dernier adieu :

Mais avec quel sourire de joie céleste ne fut-il pas accueilli du mourant ! C'était un sourire qui n'a et ne peut avoir qu'une explication.... Le malade tendit les bras vers son ami, lui saisit la main et s'écria :

« Jésus est précieux pour moi ; oh ! combien il m'est précieux ! Je peux maintenant dire : Ta volonté soit faite. Je suis prêt à partir ou à rester. Tout va bien ! »

Et après beaucoup d'autres expressions, qui toutes témoignaient qu'il se reposait entièrement et uniquement sur Jésus-Christ et son œuvre, et qu'il avait la ferme assurance que ses péchés étaient pardonnés, ils se séparèrent, l'un pour vivre encore quelque temps ici-bas, dans son corps, au service du Seigneur et dans l'attente de son retour ; l'autre pour quitter le corps, peu d'heures après, et être dans la présence de Jésus pour toujours.

Chers jeunes lecteurs, est-ce que pour vous aussi *tout va bien*, pour le temps et pour l'éternité ? Oui, si vous avez cru la même précieuse parole de Dieu à l'égard de son Fils, et de la rançon qu'il a payée. C'est uniquement à l'œuvre de Christ que ce cher mourant dut l'assurance et la joie du salut. Il les trouva en Christ, parce qu'il se vit, quant à lui-même, perdu sans ressource. Quelle avait été sa vie ? Une vie toute mondaine, une vie d'inimitié contre Dieu, une vie semblable à celle de toute âme qui demeure loin de Dieu, une vie de pécheur perdu. Mais le pécheur perdu qui vient à Christ, et se repose sur l'œuvre expiatoire qu'il a accomplie à la croix, est sauvé pour toujours.

Venez à Christ ; recevez le salut gratuit qu'il vous offre, vous qui ne pourriez pas dire encore : Pour moi aussi, *tout va bien*. La voix de la grâce de Dieu

se fait entendre encore à présent à chacun de vous qui venez de lire ce récit ; cette grâce vous appelle, elle vous invite à venir : ah ! ne demeurez pas sourd à ses appels ; car vous seriez perdu pour toujours. Recevez le divin message, ce message qui vous apporte vie, joie et paix.



Une conversion à la onzième heure.

(Suite et fin de la page 119.)

V.

C'est lorsque toutes les sources humaines sont tarries que l'eau de la vie commence à avoir du prix pour l'âme altérée ; c'est quand tous les efforts de l'homme ont été reconnus vains pour apporter quelque soulagement à sa condition désespérée, que le pauvre pécheur vient finalement se jeter dans les bras du Sauveur. — Précieux Sauveur ! il a été « l'homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur : — l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. » (Ésaïe LIII.) Crucifié entre deux brigands, il est mort sur le bois maudit, lui le Juste pour nous des injustes, et cela afin de nous amener à Dieu. Oui, il a fait la paix par le sang de sa croix, nous obtenant ainsi la réconciliation.

Z. allait jouir avant peu de l'amour de Dieu, de l'assurance du salut : elle allait goûter d'une ma-

nière effective ce que c'est que d'être passé de la mort à la vie. « En vérité, en vérité, » dit le Sauveur, « celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

C'était le dernier jour de sa vie sur la terre. Ne pouvant retourner auprès d'elle, et m'intéressant vivement au bien de son âme, je lui envoyai, l'après-midi, un billet dans lequel j'écrivis en gros caractères, afin qu'elle pût les lire facilement, ces simples paroles de l'apôtre Paul, si pleines de consolation pour une âme travaillée : « CETTE PAROLE EST CERTAINE, ET DIGNE DE TOUTE ACCEPTATION, QUE LE CHRIST JÉSUS EST VENU DANS LE MONDE POUR SAUVER LES PÉCHEURS. » (1 Tim. I, 15.)

Dieu fit son œuvre bénie dans le cœur de la malade : avant que la nuit eût enveloppé la terre d'un sombre voile, Z. était devenue « une nouvelle création en Jésus-Christ. » (2 Cor. V, 17.) Elle avait cru « le témoignage de Dieu, touchant son Fils Jésus-Christ. » (1 Jean V, 11.) Elle avait bu « gratuitement de l'eau de la vie. » (Apoc. XX, 11, 17.) Dans la soirée de ce jour où elle fut délivrée, elle put dire à une amie chrétienne, qui était à son chevet : — Je suis heureuse maintenant ; — la mort ne m'effraye pas ; — j'ai la paix !

Oh ! quel remarquable changement venait de se produire dans cette âme, naguère si troublée. Il ne fallut pas longtemps à Z. pour en éprouver les merveilleux effets. Dès qu'elle regarda au Sauveur, elle

fut sauvée; non à moitié, mais parfaitement; non pour un temps limité, mais pour toujours. Lorsque l'Israélite, mordu par les serpents brûlants, regardait le serpent d'airain, il était guéri, radicalement guéri!

Z. avait répondu à cette miséricordieuse invitation du Sauveur, qui dit : « Regardez vers moi, — et soyez sauvés! » Elle avait regardé avec foi, et elle fut sauvée; elle possédait, sans argent et sans aucun prix, ce qu'elle avait voulu acquérir par ses propres efforts; elle ne priait plus pour être sauvée : elle l'était; elle pouvait maintenant rendre hommage à Celui qui l'avait si admirablement sauvée par la grâce, par la foi, et par la vertu du sang précieux de l'Agneau.

VI.

A l'aube du jour suivant, comme le soleil illuminait de ses rayons les cimes blanches du Jura, et réchauffait de sa bienfaisante chaleur la nature engourdie, nous apprimes que notre voisine Z. n'était plus ici-bas.

Elle contemplait déjà une scène bien autrement belle que celle que le soleil éclaire : elle était auprès du Seigneur. Elle avait quitté le lieu du combat et de la souffrance, pour entrer dans celui du repos, là où elle attend, avec tous les saints qui nous ont devancés, la première et glorieuse résurrection. (1 Thess. IV, 16.)

Ayant été témoins de ses souffrances et de ses

angoisses, nous étions heureux de savoir que Z. avait délogé en paix. Celui qui avait commencé l'œuvre dans son cœur venait de l'achever en grâce. Cette âme sauvée lui en donnera gloire dans le ciel, lorsqu'elle joindra sa voix à celles de l'armée des rachetés louant l'Agneau qui a été immolé, et disant : « A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! » (Apoc. V, 13.)

Cher ami lecteur, êtes-vous sauvé ? Ah ! permettez que je vous pose cette question en terminant. Et, je vous en supplie, n'ayez ni trêve, ni repos, que vous ne puissiez répondre affirmativement. Cela est important, et le temps presse. Nous vous en supplions, venez au Sauveur maintenant. Prenez, sans plus tarder, de cette eau de la vie qui coule du trône de Dieu, à cause du sacrifice de Christ. Jésus dit : « Que celui qui a soif, vienne ; et que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apoc. XXII, 17.) Mais n'oubliez pas que « c'est maintenant le temps favorable, le jour du salut. » (2 Cor. VI, 2.)

Mon cher lecteur, puissiez-vous, pendant qu'il est dit « AUJOURD'HUI, » trouver, comme Z., un refuge en Jésus, le seul Sauveur des pécheurs perdus ; et goûter ainsi le prix inestimable de ces divines déclarations : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » (Rom. V, 1 ; VIII, 1.) Alors vous pourrez

dire aussi, avec le bienheureux apôtre Paul, et avec tous ceux qui ont cru : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ? — Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Rom. VIII, 35-39.)



Pécheurs, perdus et sauvés.

Un homme s'était mis à lire la parole de Dieu chaque soir, pendant une heure, avec sa femme. Quelques soirées s'écoulèrent ainsi, lorsqu'une fois il s'arrêta au milieu de la lecture et dit :

— Femme, si ce livre est vrai, nous sommes des *pécheurs*.

Il continua de lire et, quelques jours après, il dit :

— Femme, si ce livre est vrai, nous sommes *perdus*.

Profondément inquiet, et ne pouvant se détacher de ce livre, il continua ses lectures et, une semaine plus tard, il s'écria joyeusement :

— Femme, si ce livre est vrai, nous pouvons être *sauvés*!





Rendez toujours grâces pour toutes choses.

(Éphésiens V, 20.)

Il semble souvent que si l'on jouissait d'une surabondance de biens et d'amis, il serait facile et tout naturel d'être reconnaissant. Bien des personnes s'imaginent que si elles possédaient tous ces dons, elles seraient remplies de gratitude envers Dieu.

Et cependant il y eut une nation qui fut comblée de tous les bienfaits désirables sur terre : Dieu leur fournit de tout en abondance ; il demeura même parmi eux ; mais, malgré tout, ils ne le remercièrent point. Au contraire, leurs esprits s'endurcirent contre lui ; ils désiraient plutôt se débarrasser et s'éloigner de lui. Ils auraient préféré avoir toutes ces choses SANS LUI. Eh bien ! chez tous et en tout lieu, le cœur humain est absolument le même. Il est vrai que les Psaumes se terminent par un riche et généreux épanchement de gratitude, et que tout ce qui respire y est exhorté à louer l'Éternel ; mais ce n'est qu'après que les enfants d'Israël ont été secourus par le

Seigneur dans leur misère, et qu'ils ont été délivrés par sa main.

Il en est de même à présent. Nul ne peut être reconnaissant jusqu'au jour où, trouvé par Christ dans les ténèbres et la misère du péché, et apprenant à connaître ce libérateur, il croit en lui et le reçoit comme son Sauveur. C'est alors que l'on voit comment tout vient de Celui qui nous aima jusqu'à la mort.

En voici un intéressant exemple : Un homme vint à passer un jour près d'une humble chaumière, quand le son d'une voix, qui venait de l'intérieur, attira son attention. S'étant approché un peu, il entendit ces mots prononcés avec une profonde émotion : « Tout ceci, et Jésus avec. »

Curieux de savoir ce qu'était « tout ceci, » il frappa à la porte, qui lui fut ouverte ; et, en entrant, il vit un vieillard assis sur la seule chaise qu'il y eut dans la cabane, avec un morceau de pain sec sur la table ; et c'était tout. C'était pour « tout ceci » qu'il avait rendu grâces si joyeusement. Ah ! c'est que d'avoir Jésus rend tout ce qu'il nous donne agréable et doux.

Les deux victoires d'Abraham.

En lisant l'histoire d'Abraham, vous remarquerez, chers enfants, que deux victoires marquantes caractérisent la vie de ce patriarche. Il remporta l'une

sur l'armée des rois, et gagna l'autre quand il repoussa les propositions du roi de Sodome.

La première victoire lui fut accordée, parce qu'il frappa dans le temps voulu de Dieu; il ne sortit pour la bataille ni plus tôt, ni plus tard qu'il ne fallait; il semble même qu'il attendit jusqu'à ce que le bruit des pas de l'ennemi se fit entendre dans la plaine. Désormais la victoire était assurée à Abram, car la bataille était celle du Seigneur et non la sienne. Son bras fut fortifié par Jéhova. Cette victoire ne vous rappelle-t-elle pas, mes jeunes amis, celle que David, muni d'une simple fronde, remporta sur le géant Goliath, ou celle de Samson tuant mille hommes avec une mâchoire d'âne, ou bien encore celle de Jonathan combattant seul, avec son écuyer, contre les Philistins? car Abram n'était accompagné que d'une bande de trois cent dix-huit de ses serviteurs, tandis que les troupes des ennemis se composaient de quatre armées commandées par quatre rois confédérés. (Genèse XIV, 1-16.)

La seconde victoire d'Abram fut, on peut le dire, plus remarquable encore que la première, parce que cet homme de foi la remporta au moyen de cette puissance spirituelle que possède toute âme vivant près de Celui qui est la véritable source de la force divine. Ce fut l'esprit du patriarche qui obtint cette victoire, tandis que la première fois c'était la force de son bras. Il était si étroitement lié de cœur et de pensées au roi de Salem, il s'était si réellement nourri du pain et du vin de cet étranger royal et sacerdotal, que le roi de Sodome prépara en

vain son festin. (Vers. 17-24.) Quant à ses pensées, ses affections, ses espérances, Abraham vivait et se mouvait dans une sphère céleste, et les choses que le monde pouvait lui offrir n'avaient pas d'attrait pour son cœur. Aussi les expériences qu'il fit dans la vallée Royale, furent-elles des expériences bénies et précieuses, des expériences qui rendaient heureuse son âme. Tant qu'il marchait par la foi, il n'avait que sa tente et son autel, montrant ainsi qu'il était pèlerin et étranger ici-bas, et rendant culte à l'Éternel qui se révélait à lui, l'admettait dans sa communion, et s'entretenait avec lui.

Tel est, mes chers enfants, le chemin de la victoire pour tous les saints ; et c'est en Jésus que se trouve la source de la force et de la joie. Ah ! si Dieu vous fait la grâce de croire en Jésus et de confesser son nom durant le temps de votre vie sur la terre, puissiez-vous être rendus capables, par le Saint-Esprit, de regarder au Seigneur, en disant : « Toutes mes sources sont en toi. » (Psaume LXXXVII, 7.) Que sont, aux yeux de Dieu, toutes les victoires que les hommes de ce monde peuvent gagner, comparées à celles que remporte le chrétien qui marche avec Dieu ?

« Ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1 Jean V, 4-5.)

Ne rejetez pas le Fils de Dieu.

Supposez un homme qui se trouve dans un grand embarras pécuniaire, et qui ne peut, sans être aidé, satisfaire les justes exigences de ses créanciers. Il se rend chez un voisin riche, qui lui témoigne sa sympathie et sa bienveillance, et lui dit : « J'ai un fils, qui est l'unique dispensateur de mes libéralités ; c'est à lui que je vous adresse : il vous donnera les secours dont vous avez besoin. » Mais voilà que cet homme répond : « Je ne veux pas aller chez votre fils ; je n'aime pas cette manière d'être secouru. Je veux bien m'adresser à vous, mais je ne veux pas aller auprès de votre fils. » Est-ce que le père, selon toutes les lois de la justice et des convenances, ne serait pas en droit de lui fermer sa porte et de la lui interdire pour toujours ?

Eh bien ! c'est ainsi que beaucoup de gens agissent envers Dieu. Ils disent : Dieu est plein d'amour et de miséricorde ; j'irai à lui pour être pardonné de mes péchés, mais je ne veux pas aller à son Fils. Ils se révoltent contre la parole de Dieu ; ils dédaignent et rejettent le Fils de Dieu. Peuvent-ils, en bonne justice, se plaindre des conséquences de leur conduite et s'étonner que Dieu les rejette ? La vérité est que Dieu est miséricordieux, et il l'a montré en donnant son Fils. Tout ce que j'ai à faire, c'est de croire le témoignage qu'il a rendu de son Fils, par sa parole de vérité ; Dieu m'offre le salut par le moyen de son Fils : et si je reconnais que ma condition est désespérée, j'aurai besoin de tout ce que son

Fils a fait pour moi. Quel acte de rébellion et de folie, de la part d'un pauvre pécheur perdu, de vouloir contester avec Dieu relativement à la manière dont l'homme doit être secouru et doit être sauvé ; et pourtant, hélas ! combien de gens sont dans ce cas.

« Que dois-je lire ? »

Une question pour les temps actuels.

Chers jeunes amis, c'est particulièrement à ceux d'entre vous qui êtes chrétiens que nous nous adressons maintenant. La question qui se trouve en tête de ces lignes est de toute importance, et mérite d'être prise par chacun de nous en sérieuse considération. « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es ; » tel est le dicton populaire. On pourrait dire avec la même vérité : « Montre-moi ta bibliothèque, et je te dirai où tu en es. » Nos lectures peuvent généralement être prises comme un sûr indicateur de notre condition morale, intellectuelle et spirituelle. Nos livres sont les aliments dont notre homme intérieur se nourrit ; il est donc nécessaire que chacun de nous se demande : « Que dois-je lire ? » Ce sujet, chers lecteurs, nous a beaucoup préoccupé ces derniers temps, et nous nous sentons pressé, par fidélité envers le Seigneur et envers vos âmes, de vous adresser quelques conseils sur ce point que nous envisageons comme étant de la plus haute importance pour chaque chrétien.

C'est avec une profonde tristesse que nous constatons autour de nous, et beaucoup, hélas ! parmi les jeunes chrétiens, un dégoût croissant pour des lectures solides et profitables. Avec quelle avidité ne dévore-t-on pas les romans religieux, les histoires émouvantes ou tragiques, les feuilletons, enfin toute espèce de littérature malsaine, empoisonnée, tandis que des brochures et des volumes, qui contiennent de précieuses et puissantes vérités, restent non coupés, sont négligés, sur les rayons de la bibliothèque ? Ces faits ne sont-ils pas des plus alarmants ? ne montrent-ils pas que le niveau spirituel est bien bas chez la plupart des chrétiens ? On ne conçoit pas comment une âme, qui possède la moindre étincelle de vie divine, peut trouver du plaisir à lire des choses mauvaises, nuisibles et positivement contraires, par conséquent, au développement de cette vie. L'apôtre inspiré exhorte les saints à désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin qu'ils croissent par lui à salut. (1 Pierre II, 2.) Comment pourrez-vous croître, chers amis, si vous négligez la parole de Dieu, et que vous vous nourrissiez d'une littérature futile et légère ? Comment un chrétien peut-il être dans un état d'âme prospère, s'il ne trouve qu'à peine le temps de jeter les yeux sur un ou deux versets de l'Écriture sainte, tout en sacrifiant, par contre, des heures entières à des lectures d'une nullité complète, sans fond ?

Soyons certains que par notre lecture nous prouverons, d'une manière évidente, où nous en sommes

et ce que nous sommes. Si notre lecture est légère et frivole, l'état de notre âme y correspond. Si, au contraire, notre christianisme est d'un caractère réel et sérieux, il sera manifesté clairement par ce qui fait le sujet de notre lecture *habituelle et favorite*.

Quelqu'un dira peut-être : « Je ne puis pas toujours lire la Bible et des livres sérieux. » A cela nous répondrons, avec une entière conviction, que la nouvelle nature qu'a reçue l'enfant de Dieu ne désire jamais autre chose. Maintenant il s'agit de savoir si nous désirons servir la vieille nature ou la nouvelle ? Si c'est la nouvelle, nous pouvons être assurés que la littérature mondaine, les feuilletons, etc., ne sont pas les moyens convenables. Il est absolument impossible qu'un chrétien sérieux trouve une jouissance quelconque dans ces choses. On ne trouve ni la manne cachée, ni le blé du pays de Canaan dans les feuilletons ; on ne trouve pas Christ dans les romans à sensation.

Il est fort triste qu'un chrétien puisse dire : « Comment pouvons-nous toujours lire la Bible ? Quel mal peut-il y avoir à lire un livre amusant ? » Faire de telles questions, c'est laisser voir que Christ ne suffit plus au cœur, que l'on s'est éloigné de lui ; position des plus alarmantes. Un chrétien qui raisonne ainsi montre qu'il a déjà beaucoup décliné moralement, et qu'il a fait de déplorables progrès dans l'indifférence ; il est inutile alors de discuter avec lui sur le bien ou le mal qu'il peut y avoir dans telle ou telle lecture ; car il a perdu la capacité de juger sainement des choses relatives au témoignage

que nous devons à Christ; le sens spirituel est faussé, « la mort est dans le vase. » Ce qu'il faut à une âme qui en est là, c'est un changement complet de dispositions et de pensées; il faut qu'elle renonce à tout ce qui lui est en piège, et qu'elle revienne à Christ avec humiliation et confession; alors le Saint-Esprit appliquera le remède divin pour la guérison de cette âme, et lui fournira en abondance la nourriture nécessaire pour son affermissement et sa prospérité.

Effectivement, une âme ne peut prospérer, elle ne peut faire de vrais progrès dans la vie divine, si elle n'a pas un sincère et véritable attachement pour la Bible, et si elle n'aime pas à profiter des écrits qui en développent le précieux contenu. Est-il possible qu'un chrétien, qui préfère une lecture insignifiante à quelque ouvrage ayant pour but notre réelle édification personnelle, soit dans une bonne condition morale? Nous ne saurions le croire, étant persuadé que tous les chrétiens pieux, tous ceux qui désirent vraiment avancer dans la connaissance des choses divines, tous ceux qui aiment Christ et soupirent après le ciel et les trésors célestes, sont justement des lecteurs assidus de l'Écriture sainte et de tout livre bon et utile qui se trouve à leur portée. Ils n'auront ni le temps, ni le goût de lire les pernicieuses productions de la littérature mondaine; ils ne discuteront pas la question de savoir si ces choses sont bonnes ou mauvaises: ils n'en éprouvent tout simplement ni le besoin, ni le désir; ils ont quelque

chose d'infiniment meilleur. Quel est l'homme qui regretterait d'abandonner un peu de cendres, quand on l'inviterait à se nourrir du pain des anges ?

Ah ! c'est parce que nous sentons tout le sérieux du sujet qui nous occupe, c'est parce que nous en reconnaissons toute l'importance pour la marche pratique du chrétien, que nous vous avertissons, chers jeunes amis. C'est notre devoir devant Dieu. Nous vous supplions, vous qui débutez dans la carrière chrétienne, d'éviter, de délaisser toutes lectures futiles ; elles ne sauraient qu'être nuisibles à votre âme, parce qu'elles n'apportent pas Christ. Avant de prendre un livre quelconque, demandez-vous : « Est-ce que je voudrais que mon Seigneur vint et me trouvât occupé de cette lecture ? Puis-je la faire dans la présence de Dieu, et réclamer sur elle sa bénédiction ? Puis-je la faire pour la gloire du nom de Jésus ? » Si vous ne pouvez répondre affirmativement, que Dieu vous fasse la grâce de rejeter loin de vous ce que votre conscience condamne, et de consacrer vos loisirs à la lecture de sa sainte Parole et de tout écrit propre à vous faire avancer dans l'intelligence de cette Parole. Ainsi nourris et fortifiés, vous croîtrez dans la grâce, dans la connaissance et dans l'amour de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et des fruits paisibles de justice abonderont en vous à la gloire de Dieu le Père.

(La fin au prochain numéro.)



Faire ce qui nous plaît.

Personne n'a le *droit* de faire ce qui lui plaît, à moins que ce qui lui plaît ne soit ce qui est *droit*.

Le nonheur chrétien.

Jésus, du fardeau du péché,
Par toi, mon âme est libérée,
Pour toujours elle est délivrée :
A Satan tu m'as arraché.

Je suis sauvé. Quelle douceur
J'ai trouvé dans cette assurance.
Tu couronnes mon espérance,
Jésus, mon divin Rédempteur!

O bonheur ! il est éternel
Le salut que Jésus me donne ;
Et son amour, qui me pardonne,
M'ouvre aussi la porte du ciel.

Dieu m'aime ! je suis son enfant.
Il m'a tiré de la misère ;
Dans le séjour de la lumière
Il m'introduira triomphant.



Le don de Dieu.

Connaissez-vous ce Dieu, dont le plus grand délice
Est de donner toujours, de donner constamment :
Qui dit : Voici le jour, voici l'heure propice ;
Je donne à qui le veut, même au plus faible enfant ?

Savez-vous que c'est Lui qui donne avec largesse
La pluie et le soleil, les fertiles saisons,
Qui pare la nature avec tant de richesse,
Fait mûrir ces beaux fruits et dore nos moissons ?

Il dispense à tout homme et vie, et nourriture,
Il pourvoit chaque jour à ses moindres besoins ;

Il soigne avec amour sa faible créature,
 Il nous entoure enfin de ses plus tendres soins.

Mais écoutez : Voici le don le plus sublime
 Qui nous révèle à tous le divin donateur,
 Le don qu'il nous fallait pour sortir de l'abîme
 Et qu'il offre à présent à tout pauvre pécheur :

C'est celui de son Fils, envoyé sur la terre,
 C'est le don de Jésus, ce Sauveur précieux,
 Qui descend pour chercher l'homme dans sa misère
 Et l'introduire ensuite, avec Lui, dans les cieux.

Pécheurs, si vous croyez cette bonne nouvelle,
 Vous avez ici-bas la vie et le bonheur,
 Et là-haut, près de Lui, dans la gloire éternelle,
 Vous porterez un jour l'image du Sauveur.

« Dieu a été manifesté en chair. »

(1 *Timothée III, 16.*)

Dans les temps anciens, Dieu se cachait derrière le voile, parce que le péché avait brisé les relations entre l'homme et Dieu. L'homme, dans son état de péché, ne pouvait pas s'approcher de Dieu. La peine de mort était prononcée contre quiconque aurait essayé de pénétrer dans le Saint des Saints, derrière le second voile du tabernacle. Le souverain sacrificateur seul osait y entrer ; et encore ne pouvait-il le faire qu'une seule fois par an, non sans du sang qu'il offrait pour lui-même et pour les fautes du peuple, l'Esprit Saint montrant ainsi que le chemin des lieux

saints n'était pas encore ouvert. (Lévitique XVI ; Hébreux IX.) La lumière qui brilla, à différents intervalles et de diverses manières, par le moyen des prophètes de ces temps-là, ne servit qu'à rendre plus sensibles aux justes d'alors la profondeur des ténèbres de ce monde, et l'éloignement dans lequel Dieu se tenait. Les prophètes eux-mêmes ne connaissaient qu'imparfaitement les choses divines ; et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux, mais pour nous qu'ils administraient ces choses. (1 Pierre I, 10-12.) Ésaïe, le plus éclairé d'entre eux, fut obligé de s'écrier : « Certainement, tu es le Dieu Fort qui te caches, le Dieu d'Israël, le Sauveur. » (Ésaïe XLV, 15.) Il y avait eu assez de révélation de Dieu, pour que le prophète pût l'appeler « le Sauveur ; » mais pas assez cependant pour qu'il ne sentit que Dieu se cachait.

Lorsque le Seigneur Jésus parut sur la scène, tout fut changé. Dieu ne se cachait plus ; il sortit de derrière le voile et se montra aux hommes dans la personne de son Fils, afin que chacun pût le connaître et profiter du bienfait de sa présence. Ainsi, la lumière vint briller au milieu de l'obscurité dans laquelle est plongé le monde : Dieu, dans la personne du Fils, était « la vraie lumière qui, venant dans le monde, éclaire tout homme. » (Jean I, 9.) C'était une chose toute nouvelle sur la terre, mais qui ne servit qu'à mettre pleinement en évidence la ruine morale de l'homme. Avant la loi, puis sous la loi, les voies de la bonté de Dieu envers l'homme ont montré déjà que l'homme était incapable de faire ce que Dieu avait le droit d'attendre de lui. Plus tard, la présence

sur la terre de Celui en qui réside tout bien, et qui se manifeste tel dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, cette présence même, disons-nous, ne sert qu'à établir un fait, savoir que l'homme, même dans le meilleur état où il puisse se trouver comme descendant d'Adam, est incapable d'apprécier en aucune manière la bonté de Dieu. Loin de là, hélas ! l'homme a donné la preuve du contraire ; et il l'a montrée de la manière la plus triste en haïssant, en crucifiant même le Seigneur de gloire, le Prince de vie. La croix du Christ est le témoignage irréfutable de l'inimitié de notre nature contre Dieu, comme elle est aussi la démonstration la plus éclatante de l'amour de Dieu pour nous.

Et maintenant, chers enfants, c'est en vertu de l'œuvre expiatoire accomplie pour nous sur cette croix, que le Dieu de toute miséricorde a ressuscité Jésus d'entre les morts, le troisième jour, et lui a donné une place à sa droite dans le ciel, où la foi le contemple comme Fils de l'homme glorifié. C'est encore en vertu de cette œuvre accomplie que les croyants sont admis à participer avec Christ et en Lui à tous ses biens, en sorte que ses intérêts sont les leurs ; c'est en Lui qu'ils sont bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes ; c'est en Lui qu'ils sont saints et irréprochables devant Dieu ; c'est en Lui qu'ils sont des enfants de Dieu, agréables à Dieu comme Christ lui-même ; c'est en Lui qu'ils sont faits héritiers de la gloire. (Éphésiens I, 3-14.) Ainsi, nous qui croyons, nous ne sommes plus citoyens de ce monde, « car notre bourgeois-

sie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire. » (Philippiens III, 20-21.) « Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, nous serons ravies ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thessaloniens IV, 16-17.)

Tels sont les glorieux privilèges des chrétiens; tels sont pour eux les résultats bénis du fait merveilleux que « Dieu a été manifesté en chair. » Maintenant tous les croyants sont un seul corps dont Christ est la tête. « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. » (1 Corinthiens XII, 13.) Voilà ce qui distingue le christianisme de tout ce qui l'a précédé. → La bénédiction d'Adam en Éden était une bénédiction terrestre, et il l'a perdue par le péché; celle d'Israël était terrestre également: c'était Dieu, source de toutes les bénédictions, demeurant avec eux ici-bas, et se présentant plus tard à eux comme « Emmanuel, Dieu avec nous. » Mais ils l'ont rejeté et mis à mort, et Dieu s'est tourné vers les nations.

Ainsi, comme nous venons de le voir, chers jeunes lecteurs, l'homme ne voulait absolument pas avoir Dieu avec lui, pour être béni sur la terre; néanmoins Dieu, dans sa miséricorde infinie et dans son amour;

a voulu avoir l'homme avec Lui, dans sa propre maison, dans sa propre béatitude céleste. Quelle merveille que cette miséricorde ! elle ouvre les portes mêmes du ciel aux hommes qui, lorsque le Seigneur Jésus était sur la terre, lui ont fermé leurs portes autant qu'ils l'ont pu.

Précieux et parfait Sauveur, tu as dit aux tiens avant de les quitter : « Je vais vous préparer une place ; et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où *moi* je suis, *vous*, vous soyez aussi. » (Jean XIV, 2-3.)

Chers enfants, qui lisez ces lignes, aurez-vous une place avec Jésus dans le ciel ? Avez-vous une place pour Lui dans vos cœurs ? Oh ! « que le Christ habite, par la foi, dans vos cœurs ! » (Éphésiens III, 17.)

Quand ?

Dieu dit : « Repens-toi. » Le pécheur répond : « Je l'entends bien ainsi. » — Dieu dit : « Convertissez-vous, car pourquoi voulez-vous périr ? » Le pécheur répond : « Je me propose de me convertir avant l'heure de la mort. » — Dieu dit : « C'est maintenant le moment favorable. » Le pécheur répond : « Non, pas maintenant. » — Dieu dit : « C'est aujourd'hui le jour du salut. » Le pécheur répond : « J'ai à m'occuper d'autres choses aujourd'hui. » — Dieu dit : « Aujourd'hui, si vous entendez ma voix, n'endurcis-

sez pas vos cœurs. » Le pécheur répond : « Pour le présent, va-t'en ; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » (Actes XXIV, 25.)

C'est ainsi que Dieu nous invite, nous presse, nous commande ; et c'est ainsi que les hommes hésitent, temporisent, diffèrent jusqu'à ce que tout soit perdu. Telle est leur fatale erreur. Les hommes périssent, parce qu'ils ne veulent pas du salut *aujourd'hui*. Ils sont condamnés, parce qu'ils renvoient à une autre fois ce qu'ils n'osent pas absolument rejeter. Ils ajournent, ils attendent, ils négligent. Hélas !

Dieu nous dit : « Comment échapperons-nous, si nous *négligeons* un si grand salut ? » Lecteur ! n'est-il pas vrai que votre secret désir est bien d'être sauvé ? Mais, vous demanderai-je, quand désirez-vous l'être ? Pourquoi n'accepteriez-vous pas *immédiatement* l'œuvre du salut que Christ a accomplie ?

« Que dois-je lire ? »

UNE QUESTION POUR LES TEMPS ACTUELS.

(Suite et fin de la page 139.)

Nous voulons aussi vous mettre en garde, chers jeunes lecteurs, contre un autre danger dans lequel des âmes peuvent tomber, lorsque le manque d'équilibre dans leurs appréciations, venant fausser leur jugement spirituel, les empêche de penser de

manière à avoir de *saines* pensées, quelque sincères d'ailleurs que puissent être ces âmes. En effet, l'on rencontre parfois des personnes qui croient bien faire en refusant de lire aucun ouvrage humain, pour ne s'en tenir qu'à la Bible, ce livre incomparable, le livre de tous les livres, dans lequel, disent-elles, elles trouvent tout ce dont elles ont besoin. Aux âmes droites et pieuses, même dans leur ignorance, nous répondons que chacun doit juger pour soi-même de ce qui lui convient, — l'un ne peut résoudre cette question pour un autre. — Quant à nous, nous ne saurions prendre une position aussi élevée, ni dire, comme quelques-uns, que les écrits des hommes sont un empêchement plutôt qu'une aide, dans la lecture de la Bible. Au contraire, nous rendons grâces à Dieu, chaque jour davantage, pour le secours béni qu'Il nous accorde par le moyen de ses serviteurs bien-aimés, dont les travaux de plume sont comme un précieux courant de rafraîchissement et de bénédiction spirituelle, émanant de notre Chef couronné dans les cieux, auquel revient toute gloire. En n'admettant pas cela, on pourrait tout aussi bien refuser d'entendre un frère parler dans une assemblée, que de lire ses écrits, car qu'est-ce que chacune de ces choses, sinon une branche spéciale du service du Seigneur pour notre profit et notre édification ?

Sans nul doute, nous devons avoir un soin particulier qu'il ne nous arrive de faire un cas exagéré du ministère écrit ou parlé ; mais l'abus possible d'une chose n'est pas un argument valable contre

son emploi. S'attacher à un ministère, au détriment de Celui qui le donne, ou mépriser un ministère suscité de Dieu, sont certainement deux choses aussi dangereuses l'une que l'autre. Personne ne saurait se suffire à soi-même; l'intention du Seigneur est que nous nous rendions utiles les uns aux autres. « Que les membres (du corps) aient un égal soin les uns des autres. » (1 Corinthiens XII, 25.) « Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre. » (Romains XII, 5.)

Combien d'âmes n'y aura-t-il pas dans le ciel, qui rendront grâces à Dieu pendant toute l'éternité, à cause des bénédictions qu'elles ont reçues par des traités et des livres? Que de personnes il y a, qui ne reçoivent jamais autre chose du ministère que ce que le Seigneur leur dispense par l'intermédiaire de la presse. On dira peut-être : Mais ces personnes ont la Bible. — C'est vrai, répondrons-nous, mais toutes n'ont pas la même aptitude pour sonder les vivantes profondeurs et saisir les gloires morales de ce livre merveilleux. Nul doute que si nous étions placés dans des circonstances telles, que nous fusions privés des secours du ministère, soit par écrit, soit de vive voix, l'Esprit de Dieu opérerait pour nous nourrir directement dans les verts pâturages de l'Écriture sainte. Mais qui oserait nier que les écrits des serviteurs de Dieu ne soient employés par le Saint-Esprit comme un moyen puissant de fortifier, d'affermir les enfants de Dieu, et de les édifier sur leur très sainte foi. C'est notre conviction

intime que Dieu s'est servi de ce moyen, durant ces quarante dernières années, d'une manière bien plus bénie que dans aucun autre temps de l'Église. Aussi n'avons-nous pas de quoi bénir le Seigneur ? Certainement ; et nous devrions prier avec des cœurs brûlants de reconnaissance, en Lui demandant toujours plus ardemment de mettre sa bénédiction sur les écrits de ses serviteurs, d'étendre de plus en plus leur circulation, et de donner à ceux qui les rédigent de le faire dans un langage pénétrant et réellement puissant. Un ouvrage humain, s'il n'est pas écrit sous la direction et selon la pensée de l'Esprit de Dieu, n'est autre chose que du papier noirci. De même aussi la voix du prédicateur, si elle n'est pas l'écho vivant du Saint-Esprit, ne sera qu'un airain qui résonne, ou une cymbale retentissante.

Le Saint-Esprit se sert donc de ces deux sortes de ministères pour la bénédiction des âmes et le développement de la vérité ; par conséquent, nous estimons que c'est une grave faute de mépriser les moyens, quels qu'ils soient, qu'il plaît à Dieu d'employer. Bien plus, nous pouvons déclarer que nous avons rarement vu que ceux qui méconnaissent l'utilité des instruments de toutes sortes dont Dieu se sert, ne fussent pas très étroits dans leurs vues, bornés dans leur spiritualité et partiels dans leurs jugements. Il ne saurait en être autrement, tant il est vrai que c'est un principe divin que nous nous rendions utiles les uns aux autres ; ainsi vouloir être indépendant des autres pour se suffire à soi-

même, est un mal dont on ressentira tôt ou tard les graves conséquences.

« Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie? Ce sera en y prenant garde selon Ta Parole. » (Psaume CXIX, 9.)

L'heureux vieillard.

Un ami, tout récemment arrivé de la capitale de la France, me parlait, l'autre jour, d'un homme dont l'âge très avancé et les forces faiblissantes indiquaient la fin prochaine. Jusqu'alors il avait vécu non-seulement sans espérance, mais, ce qui est plus terrible encore, sans crainte et dans l'indifférence. Cependant son cœur fut enfin ébranlé, et pour la première fois la pensée de la mort le terrifia. Il envoya chercher un pasteur; mais, hélas! celui-ci échoua dans tous ses efforts pour faire comprendre le salut à cette âme angoissée; et il s'en alla tout attristé. Mais, quelques jours après, la fille de ce pauvre homme alla le trouver et le pria ardemment de revenir encore une fois. « Venez, lui dit-elle, je ne veux pas retourner sans vous. » — « Je ne puis rien lui dire de nouveau, lui répondit le pasteur; mais je peux toujours lui lire le sermon que je viens de prêcher. »

Le mourant était là gisant, tourmenté à l'idée du

sort qui l'attendait à cause de ses nombreuses transgressions, quand le prédicateur s'approcha une fois de plus de son lit. « Mon ami, commença-t-il, je suis venu vous lire un de mes sermons. Je vous dirai d'abord le texte : *Il a été meurtri pour nos transgressions*. Maintenant.... » — « Arrêtez ! arrêtez ! s'écria le moribond. Arrêtez ! Je comprends tout ! Ne lisez plus ! Il a été meurtri pour *mes* transgressions ! » Bientôt après, il expira dans la joie du salut.

A l'ouïe de ce récit, je me souvins d'Archimède. Ce grand savant, ayant tout à coup découvert le moyen de prouver si l'orfèvre avait mis de l'alliage dans la couronne du roi, sortit du bain où il était, et se mit à courir à travers les rues de Syracuse en s'écriant : « J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! »

Pauvre savant ! tu n'avais trouvé qu'un nouveau principe scientifique ; tandis que toi, heureux vieillard, après une vie de douleur et de misère, tu as trouvé Christ, et en Lui une couronne que rien ne peut jamais flétrir.



Le cher petit André.

Je voudrais vous parler d'un tout petit garçon de ma connaissance, nommé André, pour vous montrer, chers enfants, ce que c'est que la mise en pratique de la foi en Jésus-Christ dans les petites choses de la vie. André n'a que trois ans, mais déjà Dieu a fait pour lui de Jésus une personne réelle, qui est avec

lui à toute heure, une personne dont le nom et l'amour agissent sur son cœur et sur ses actions.

Un jour, en compagnie de sa grand'mère, il visitait une librairie où l'on garde la précieuse vérité de Dieu pour ceux qui veulent la lire ; et le bon monsieur qui tient le dépôt fit cadeau à André de plusieurs jolis petits livres. Quoique enchanté, il tenait la tête baissée, trop confus pour pouvoir parler et remercier le monsieur. Bien des petits garçons et petites filles ont fait la même chose : ils comprendront aisément comment il se faisait que plus la grand'maman d'André le pressait de dire merci, plus cela lui devenait difficile.

Ils sortirent et retournèrent à la maison. Une fois rentrés, la grand'mère s'adressa encore à André et lui demanda, de sa voix la plus tendre, s'il n'avait pas chagrin d'avoir agi ainsi. Son cœur se gonfla de tristesse, et de ses lèvres tremblantes sortirent ces mots : « Priez Dieu. » Elle s'agenouilla avec lui, et pria Dieu d'accorder au cher enfant la grâce d'aller remercier le libraire, et celle de se souvenir toujours du Seigneur Jésus et de faire ce qui lui plaît. Puis ils se relevèrent, et elle lui dit :

— A présent, André, es-tu prêt à retourner vers ce bon monsieur, pour le remercier de t'avoir donné les livres ?

— Oui, grand'maman, répondit-il avec un sourire d'épanouissement.

Il y alla tout droit, et remercia le monsieur le plus gracieusement du monde.

Vous le voyez, ce n'était pas sa disposition natu-

relle, mais la grâce de Dieu qui le faisait agir ; ce n'était pas André, mais Christ.

Une autre fois, on changeait la tapisserie dans une chambre de la maison ; et le petit André regardait le tapissier qui enlevait le vieux papier du mur, avant d'y appliquer le neuf. Cela le divertissait beaucoup, et il se mit lui-même à cet ouvrage ; mais il n'avait pas remarqué que l'homme n'enlevait que le vieux papier, de sorte que le voilà, lui, qui arrache le neuf, ce qui lui attira une réprimande. Il promit de ne plus le faire ; mais un beau matin, peu après, il s'y remit. Pauvre enfant ! il avait oublié sa promesse qui n'avait guère de valeur.

Tout à coup il s'arrête, se met dans un coin, incline la tête et dit : « Cher Jésus, je t'en prie, ne laisse plus André déchirer la tapisserie. » Alors il sortit, et depuis lors il ne toucha plus jamais au mur.

Ah ! c'est Jésus qui est vainqueur pour nous : ce qui fait notre force et notre joie, c'est de tourner nos regards vers lui, pour lui demander et recevoir de lui le secours dont nous avons besoin.

La parole de Dieu nous enseigne que nous sommes enclins au péché, et qu'il n'y a en nous aucune force ; mais elle nous dit aussi où est le remède à notre incapacité et à notre ruine. Au chapitre XLV^m d'Ésaïe, verset 24, nous lisons : « La justice et la force est en l'Éternel. »

Mon Dieu ! tu sais de l'enfance
La faiblesse et les besoins :

En toi j'ai mon assurance,
 Et je marche en confiance,
 Me reposant sur tes soins.

Fais grandir, avec mon âge,
 Mon cœur sous ta loi formé,
 Rends-le plus humble et plus sage,
 Toujours aimant davantage
 Jésus, qui m'a tant aimé.

Qu'en est-il de vous ?

Il y a quelques années qu'une maman jouait un jour à cache-cache avec ses deux petites filles. Cette bonne mère avait essayé déjà de plusieurs endroits pour s'y cacher, mais, chaque fois, ses fillettes, au regard vif et clairvoyant, avaient réussi à la trouver. Apercevant enfin une grande caisse vide, entreposée dans le vestibule, il lui vint à l'idée de se cacher dedans. Les recherches commencèrent, mais cette fois ce fut en vain que les pauvres petites parcoururent tous les coins et recoins que pouvait leur suggérer leur jeune imagination. Toute la maison fut visitée du haut en bas — les enfants désespérées cherchaient dans chaque chambre, regardant sous les lit, les meubles, et jusque dans les cheminées ; mais cette maman était introuvable. Infatigables dans leurs recherches, elles firent plusieurs fois le tour de l'appartement, jusqu'à ce qu'enfin, convaincues d'avoir regardé partout, elles s'assirent toutes découragées à côté de la caisse, se doutant peu que

leur mère y fût cachée. Alors la gaité qui, jusque-là, avait animé leur jeu, fit place à une certaine inquiétude. Silencieuses, elles se regardaient l'une l'autre d'un air très triste.

Laissez-moi vous dire ici, chers lecteurs, que ces enfants, quoique fort jeunes, ne l'étaient pourtant pas trop pour avoir entendu expliquer, de la bouche de leur mère, une des plus précieuses vérités de la Bible, savoir, que les croyants n'ont pas à attendre la mort, mais la venue du Seigneur, et que, quoique plusieurs d'entre eux puissent mourir avant cet événement, l'heureux privilège de tous ceux qui se sont tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, est d'attendre son Fils des cieux. (1 Thessaloniens I, 9-10.) On avait aussi appris à ces enfants que cette venue du Seigneur — dans les nuées en l'air — pour prendre les siens, peut avoir lieu à chaque instant, et que lorsque Jésus viendra de cette manière chercher ses rachetés, ressuscitant ceux qui se sont endormis en lui, et transmuant ceux qu'il trouvera vivants (1 Thessaloniens IV, 16-17), le reste des hommes sera laissé en arrière. Au moment où se passait ce récit, ces petites filles n'étaient pas dans la foi ; les vérités qu'on leur avait enseignées semblaient n'avoir été saisies que par l'intelligence, et non par le cœur. Dans la détresse où la disparition de leur mère les plongea tout à coup, cette vérité de la venue subite du Seigneur, et les conséquences si solennelles de cette venue pour tous ceux qui ne seront pas trouvés en Lui, se présentèrent avec force à l'esprit de

ces deux enfants, et les frappèrent tellement qu'elles s'écrièrent ensemble, avec terreur :

« Le Seigneur est venu, et maman a été enlevée. » Vous jugez, chers amis, que la bonne mère, qui les entendait fort bien de sa cachette, en sortit aussitôt pour calmer l'angoisse de ses fillettes, lesquelles sûrement n'oublièrent jamais la sérieuse leçon que ce simple incident leur avait apportée d'une manière si inattendue, gravant dans leurs jeunes cœurs une des plus importantes vérités de l'Écriture.

Je suis heureux d'ajouter que, dès lors, ces chères enfants ont trouvé la paix de leur âme, en même temps que la fin de leurs craintes, de leurs alarmes, et cela dans une foi réelle en Celui dont le précieux sang purifie de tout péché; aussi elles peuvent maintenant attendre dans une joyeuse espérance la venue de notre bien-aimé Sauveur.

Cette part est-elle aussi la vôtre, chers jeunes lecteurs? Ah! si le Seigneur venait aujourd'hui, seriez-vous du nombre de ceux qui monteront à sa rencontre, dans les nuées, pour être *toujours avec Lui*; ou seriez-vous de ceux qui resteront sur la terre pour le jugement? Chers petits amis, qu'en est-il de vous?

Jésus a tout payé.

Quelle satisfaction d'apprendre qu'il en est ainsi, et que nous n'avons qu'à recevoir, non à donner.

Recherchez-vous une faveur d'un homme? Alors vous êtes sans repos. Vous vous demandez sans cesse : « Ai-je bien fait? sera-t-il content? » Quelle différence quand nous recevons ! Il ne s'agit plus de tâcher de plaire pour obtenir, mais de jouir du bienfait et de se montrer reconnaissant envers le bienfaiteur. Dans le premier cas vous cherchez une faveur ; dans le second vous l'avez trouvée.

Cher jeune lecteur qui désirez être sauvé, mais qui n'avez pas encore saisi Christ, vous êtes aussi sans repos. Vous vous efforcez de vous réformer, de vous rendre agréable à Dieu ; vous n'avez pas la paix. Vous cherchez en vous-même, pour l'offrir à Dieu, du bien qui ne s'y trouve pas. Mais Dieu sait ce qui en est de vous ; il sait que vous êtes un malade sans ressource, et qu'il n'y a rien en vous qui puisse le satisfaire. Il n'attend absolument rien de vous, depuis que Jésus a dit sur la croix : « C'est accompli ! » Jésus a fait *tout* ce qu'il y avait à faire pour votre salut ; il a achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire : que pouvez-vous y ajouter ? Rien du tout. « Nulle chair, » est-il dit, « ne sera justifiée devant Dieu par des œuvres de loi. » (Romains III, 20.) Par conséquent, plus vous voudrez *faire* de choses en vue de votre justification, plus vous vous éloignerez de lui.

Voulez-vous posséder le repos de votre âme, et voir le salut de Dieu ? Oh ! pour cela, croyez la déclaration du Sauveur : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en

jugement; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.) Les paroles de Dieu sont véritables, pressantes, solennelles, et dignes d'être prises en sérieuse considération. Pourquoi les rejetez-vous ? Ah ! nous vous en supplions, placez-vous devant Dieu comme un pécheur coupable et perdu. Dieu est prêt pour vous recevoir; il vous invite à venir à Lui par Jésus, l'unique remède à votre état de ruine et de mort; il vous presse de recevoir, par la foi en Jésus, le don de la vie éternelle.

« Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. » (2 Timothée III, 14-17.)



L'évêque mourant.

« Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.)

On raconte que lorsque le célèbre évêque Butler était mourant, il fut souvent très inquiet au sujet de son âme. Dans un moment d'angoisse extrême, il s'exprima en ces termes : « Quoique j'aie tâché

d'éviter le péché, et de plaire à Dieu de toutes mes forces, néanmoins, dans le sentiment de ma faiblesse continuelle, la mort m'effraye. »

« Monseigneur, » lui dit son chapelain, « vous oubliez que Jésus-Christ est un Sauveur ! »

« C'est vrai, » répondit l'évêque, « mais comment puis-je savoir qu'il est un Sauveur pour moi ? »

Le chapelain répondit : « Il est écrit : Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

« Oui, » dit l'évêque, « et j'ai lu cette parole mille fois ; mais jamais, jusqu'à maintenant, je n'en ai senti la réelle valeur. Arrêtez-vous, car à présent je meurs content. »

C'est précieux de voir comment la Parole rend témoignage à Christ et à son œuvre accomplie. La Parole rend témoignage à un Christ qui est maintenant dans la gloire de Dieu, après avoir réglé, par sa mort expiatoire, toute la question du péché. C'est un moment dont le souvenir demeure à jamais gravé dans le cœur d'un croyant, que celui où l'œil de sa foi a vu, pour la première fois, la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ, cette face même qui a été meurtrie plus que celle d'aucun fils d'homme, face bénie qui rayonne de l'éclat de la gloire de Dieu. Et c'est la part ineffable de tout racheté du Seigneur, quelque faible et misérable qu'il soit quant à lui-même, de pouvoir contempler chacun des rayons de cette gloire magnifique, car elle respandit dans la face de Celui qui « a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre II, 24.)





Jésus-Christ.

Apprends à contempler la céleste lumière ;
Enfant, connais Jésus, tout le reste n'est rien.
A quoi te servirait de grandir sur la terre,
Si tu meurs sans être chrétien ?

Sache donc mépriser les plaisirs de ce monde ;
Le Christ est le flambeau qui brille devant toi ;
Vers Lui tourne ton âme, afin qu'elle s'inonde
D'amour, d'espérance et de foi.

Il est le Fils de Dieu, Dieu se rendant visible ;
Qui le voit, voit le Père ; Il en est la splendeur.
Ce n'est qu'en Lui que Dieu pour nous est accessible,
Il est le Verbe créateur.

Pour nous communiquer la divine nature,
Dans une forme humaine Il a daigné venir ;
Pour sauver de la mort sa pauvre créature,
Lui, la Vie, a voulu mourir !

O dévouement sans nom, ô mystère ineffable !
 Amour grand comme Dieu, suprême charité !
 Combien, sans Jésus-Christ, serait épouvantable
 Notre sort pour l'éternité !

Quand pour nous un malheur de l'autre suit la trace,
 Comme les flots pressés de la mer en courroux ;
 Quand le péché nous tente, ou quand la mort nous glace,
 A qui donc nous en irions-nous ?

En toi, divin Sauveur, notre âme se confie :
 Quel autre du péché fit l'expiation ?
 Quel autre est le chemin, la vérité, la vie,
 La résurrection ?

Bienheureux est celui qui te connaît, qui t'aime :
 Il trouve auprès de toi le repos de son cœur.
 Pour te suivre, ô Jésus ! je renonce à moi-même,
 De ton joug je sens la douceur.

Tu seras désormais ma plus douce pensée,
 Tu seras mon modèle et ma force, ô Seigneur !
 Tu seras le soutien de mon âme froissée,
 Tu seras mon consolateur !



« Christ fait péché pour nous. »

(2 Corinthiens V, 21.)

Lorsque Christ était ici-bas, mes chers enfants,
 Dieu était *en lui*. Dieu, *en Christ*, a été manifesté en
 chair, ainsi que nous l'avons vu dans notre précé-
 dente étude. C'est de cette manière que Dieu s'est
 approché des hommes et s'est fait connaître à eux.
 Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, a quitté pen-

dant un temps le séjour de la gloire divine, pour venir sur la terre en forme d'homme et de serviteur, afin d'accomplir tous les services et l'obéissance que Dieu demande. Mais il a fait encore beaucoup plus pour le pécheur : il a été notre *substitut*, c'est-à-dire qu'il s'est mis à notre place, prenant sur lui le jugement que nous avons mérité. Dans son amour pour nous, il s'est volontairement exposé à toutes les fureurs de la colère divine contre le péché, et les a endurées en lieu et place du pécheur ! « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » (1 Pierre III, 18.) Il a pris sur lui le châtiment qui nous était dû, il a reçu la punition qui devait tomber sur nous, et cette punition n'était rien moins que la mort — le salaire du péché. Il a été « mis à mort en chair » (1 Pierre III, 18), lorsque, dans son entier dévouement et son obéissance parfaite, « lui, qui n'a pas commis de péché... a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre II, 22-24.) Dieu a frappé son Bien-aimé, afin que nous fussions épargnés ; « Dieu a envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, » afin que « le péché fût condamné dans la chair » (Romains VIII, 3) ; Christ « a été fait malédiction pour nous, » afin de « nous racheter de la malédiction de la loi » (Galates III, 13) ; Dieu « a fait péché pour nous Celui qui n'a pas connu le péché, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. » (2 Corinthiens V, 21.)

Ainsi donc, chers jeunes lecteurs, Dieu, en Christ, a été manifesté au monde, et Christ a été fait péché

pour nous. De ces deux vérités, la première nous présente le caractère sous lequel Dieu s'approche de nous, tandis que la dernière nous montre l'efficacité de ce que Dieu a fait pour le croyant. Maintenant, en vertu de l'œuvre que Christ a accomplie, Dieu envoie dans ce monde, par le moyen de sa parole et de ses serviteurs, le ministère de la réconciliation, savoir le bienheureux message que tout ceci *a été accompli*; que Dieu a procuré le remède à notre état de ruine et de perdition, et que ce remède est en son Fils, notre substitut; que la condamnation qui pesait sur nous *a été subie* par un autre, et que, par conséquent, le pécheur perdu peut obtenir la paix en regardant par la foi à un Christ mort et ressuscité.

Chères âmes, qui lisez ces lignes sans appartenir encore à Christ, ne pensez donc pas que vous puissiez faire quelque chose pour attirer sur vous la miséricorde de Dieu, et vous débarrasser de vos péchés. Non, vous ne pouvez pas y arriver par vos propres efforts; c'est absolument inutile. Ce qu'il vous faut, c'est que, vous reconnaissant perdus sans ressource, vous regardiez à Christ sur la croix, subissant là, *à votre place*, le châtement dû au péché, et accomplissant par sa mort l'œuvre de la rédemption. Comprenez-vous, jeunes amis, la signification du fait que Christ a été notre *substitut*? Un substitut, c'est celui qui prend la place de quelqu'un d'autre. Permettez-moi une comparaison qui vous fera mieux comprendre la chose: Il y a des pays où le soldat qui ne veut pas servir, peut se faire rem-

placer par quelqu'un d'autre, moyennant une forte somme d'argent qu'il paie à celui-ci. Le remplaçant endosse l'uniforme de celui qu'il libère ainsi du service ; il porte son numéro ; il charge son fusil sur l'épaule ; il le représente dans les rangs, va pour lui aux manœuvres, fait son service, s'expose à sa place au feu de l'ennemi, et donne sa vie pour lui s'il vient à succomber. Le remplaçant sert dans l'armée, tandis que celui pour lequel il est enrôlé est libre, et le gouvernement ne peut rien contre celui qui s'est pourvu d'un remplaçant. Si on voulait l'obliger d'entrer dans les rangs, il n'aurait qu'à désigner son substitut et dire : Voilà l'homme qui est à ma place, et vous l'avez accepté pour moi. Ainsi le pécheur, qui possède Christ comme son Sauveur, peut regarder à Lui sans crainte, et dire : « Il a répondu pour moi devant Dieu ; il a satisfait à la justice de Dieu à ma place, et je suis délivré des justes exigences de cette justice. Depuis que Jésus a souffert à ma place, aucune condamnation ne peut m'atteindre ; depuis qu'il a été condamné pour moi, je ne puis plus être traduit en jugement, car il ne serait pas juste de punir moi et mon substitut. » Tenez donc vos yeux fixés sur Lui ; qu'Il soit votre haute retraite, sa mort votre vie, et son précieux sang votre gloire. Alors vous pourrez dire :

Satan, tu peux rugir. Je sais que mes péchés
Sont, dans le sang de Christ, à jamais effacés.

Tout jeune que l'on puisse être, il vaut la peine, chers enfants, de s'occuper de son âme. Il en est

grand temps à tout âge. C'est aujourd'hui qu'il faut le faire, car aucun de nous ne peut savoir combien de temps il sera encore dans ce monde : un moment ou l'autre il faudra quitter cette scène, pour entrer dans l'éternité ! Alors, quelle chose terrible ne sera-ce pas pour quiconque sera trouvé sans Dieu, sans Christ, sans Sauveur ! « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » (Hébreux X, 31.) Malheur au pécheur non pardonné, non réconcilié ; il verra dans ce moment-là tous ses péchés se lever en jugement contre lui. *Aujourd'hui*, Dieu vous offre un refuge, et ce refuge est en Christ. « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Romains V, 8.)

Ah ! si vous vous réfugiez en Christ par la foi, vous serez à l'abri pour toujours ; vous penserez avec bonheur à l'œuvre qu'il a accomplie pour vous ; et chaque fois que vous entendrez parler de Lui, ou que vous lirez quelque chose de Lui, vous pourrez dire : Il a été cloué à la croix pour moi ; c'est ma place qu'il a prise sur le bois maudit, la place d'un ennemi qui le haïssait ; il s'est chargé du fardeau de mes péchés, il en a connu et supporté tout le poids ; il a été condamné et exécuté à ma place, à la place de moi, pécheur, qui ai commis tous ces péchés. Maintenant Dieu me montre le salut accompli par la mort de Christ ; maintenant je suis en Christ, et en Lui je suis une nouvelle création ; en Lui j'ai trouvé miséricorde, grâce, salut, vie éternelle.

Jeunes lecteurs, que Dieu vous fasse la grâce d'avoir votre part avec Christ pour le présent et pour l'éternité.

« Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

Réponse du petit Robert.

Un soir, un papa était assis avec sa petite fille à laquelle il faisait la lecture dans un livre de récits bibliques. Après lui avoir parlé de la sainteté de Dieu, et lui avoir expliqué comment il est absolument impossible que le péché puisse subsister en sa présence, il ajouta :

— Voyons, ma chère enfant, es-tu prête à entrer au ciel ?

Il y eut un moment de silence, et pendant que la jeune fille réfléchissait, une petite voix répondit de l'autre extrémité de la chambre :

— Je sais que je suis prêt, car je suis lavé dans le sang précieux du Sauveur.

Le petit Robert, tout en s'amusant avec ses jouets, avait écouté l'entretien; et c'était lui qui venait de donner cette réjouissante réponse. Il avait coutume de dire souvent : « Je sais que je suis un pécheur, mais je me fie à Jésus qui est mort. »

Tout simple petit garçon qu'il était, il se croyait en sûreté, grâce au sang de Jésus-Christ.

Quelques jours plus tard, causant avec sa mère qui le mettait coucher, il lui dit :

— Supposons, maman, que je vienne à m'endormir et à ne pas me réveiller demain matin ?

— Voilà, certes, une chose assez solennelle. Ah ça, où penses-tu que tu irais ?

— Au ciel, répondit-il en souriant.

— Mais tu es un pécheur, mon enfant ?

— Je le sais, mais mes péchés sont pardonnés.

— Comment le sais-tu, Robert ?

— Parce que Jésus est mort.

Quelle belle et bonne réponse. En effet, Jésus est mort pour les pécheurs. Il a porté la colère qui était contre nous, il a subi la punition que nous avons méritée à cause de nos péchés ; puis il est ressuscité le troisième jour, sortant victorieusement du tombeau, pour monter à la droite de Dieu, dans le ciel, où il est couronné de gloire et d'honneur.

Pouvez-vous, mes chers lecteurs, vous reposer, comme le petit Robert, sur l'œuvre accomplie du Seigneur Jésus-Christ, et dire par la foi : « Il est mort pour moi ! »

« Or il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités : l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. » (Ésaïe LIII, 5.)





Lettre aux élèves d'une école de Genève.

Nous vous avons parlé dans le temps, chers petits amis, du Groënland, cette vaste presque-île située au nord de l'Amérique; et nous vous avons raconté comment les habitants de cette contrée sauvage et inculte ne vivent que de la chasse des phoques ou veaux-marins, et du produit de leur pêche. Nous vous avons dit aussi combien leur condition matérielle est défavorable de toute manière à cause de la rigueur du climat, et de la pauvreté du sol qui ne leur donne qu'un peu de mousse pour leurs bêtes de trait. Leur état spirituel était plus triste encore, à cause de l'idolâtrie et de la superstition dans lesquelles ils étaient plongés; et nous vous avons rapporté comment des chrétiens pleins de zèle et de foi eurent pitié des pauvres Esquimaux qui n'avaient jamais entendu parler du vrai Dieu, ni de Jésus-

Christ. Dans leur dévouement, ces serviteurs du Seigneur ne craignirent pas de braver toutes les privations et des froids excessifs, afin d'aller annoncer à ces peuplades du pôle la bonne nouvelle du salut par la foi en Jésus-Christ. Dès lors, un bon nombre d'entre eux ont reçu le Sauveur; ils lisent la Bible, qui a été imprimée dans leur langue, et qui leur enseigne les précieuses vérités qu'elle renferme pour la joie et l'affermissement du racheté. Leurs enfants reçoivent aussi, maintenant, une éducation chrétienne; et il est bien réjouissant de voir la confiance candide, la foi simple que plusieurs de ces petits Esquimaux ont dans leur Sauveur. La lettre suivante vous en donnera un intéressant exemple. Elle fut adressée, il y a quelques années déjà, par de jeunes fillettes de la station d'Hébron aux élèves d'une école de Genève qui s'étaient intéressé aux écoliers du Groënland. En voici la traduction :

Chers enfants,

On nous parle de vous; et mes compagnes et moi, nous voulons vous écrire au sujet de notre Sauveur. Oui, nous saluons de grand cœur les écoliers au delà de la grande mer, avec l'espoir de les voir un jour là-haut au séjour de la joie. Jésus, quand il était petit, obéissait à ses parents, et il le faisait pour nous laisser un bon exemple. Nous étudions avec plaisir la parole de Dieu. Nous saluons les maîtres de votre école. Nous sommes très faibles, mais nous voulons faire notre possible et vivre fidèlement

pour Jésus. Il est notre Sauveur ; nous désirons qu'il devienne notre vie, car nous n'avons point d'autre Sauveur que Lui. Nous désirons qu'il devienne notre vie, car il a versé son sang sur la croix pour que nous puissions vivre comme de vrais enfants de Dieu.

Nous saluons de nouveau toutes les jeunes filles qui aiment Jésus, lors même que nous ne les connaissons pas ; mais nous les verrons un jour auprès de Lui dans la joie et le bonheur. Puisqu'il n'y a qu'un seul chemin, efforçons-nous d'y marcher afin de ne pas nous égarer dans les ténèbres. Prenons toutes le sentier étroit qui mène au ciel.

Nos compagnes nous chargent de vous exprimer leur joie de ce qu'elles apprennent à écrire. Tous les écoliers et les écolières vous saluent ; les petits enfants aussi vous saluent. Oui, nous saluons avec plaisir et bien fort tous ceux qui demeurent au delà de la grande mer.

Kathrenauvungee. (Catherine.)

Emelialo. (Émilie.)

Helinalo. (Hélène.)

Le prisonnier de Glatz.

Dans une gorge de montagnes de la Haute-Silésie, à travers laquelle la rapide et furieuse Neisse s'est frayée un lit pour se jeter dans l'Oder, s'élève la

forteresse prussienne de Glatz. C'est une forteresse dont la nature a fait tous les frais ; elle est entourée de pics, semblables à des remparts, et le génie de l'homme a encore perfectionné les moyens de résistance. La vallée elle-même est séparée du reste du monde, et le malheureux qui est enfermé derrière les murs massifs et les grilles de ce château-fort est semblable à un homme qui serait enterré vivant. Malheur au prisonnier de Glatz ! Tout lui répète : Plus d'espérance ; non, plus d'espérance pour toi.

C'est là qu'il y a bien des années, le comte de M[™] se trouvait enfermé, sans espoir, derrière les barres et les verrous, à la suite d'une trahison contre l'État, et surtout de violences contre Frédéric-Guillaume de Prusse. Il avait attiré sur sa tête la colère de ce monarque, et avait été condamné à une réclusion perpétuelle. Il passa une année entière, isolé dans sa lugubre cellule, sans qu'un seul rayon d'espérance d'aucune sorte vint le soulager dans sa solitude et réjouir son cœur. Hélas ! il était sceptique, c'est-à-dire qu'il doutait de tout. On ne lui avait laissé qu'un livre, la Bible. Durant bien longtemps, il ne voulut pas lire ce livre ; ou lorsque, pour tuer le temps et tâcher d'apporter quelque diversion à l'ennui qui le minait, il se mettait à en lire quelque chose, cette lecture le faisait entrer dans des transports de colère, de fureur même, contre le Dieu que la Bible révèle. Toutefois le temps vint où, en ouvrant ce précieux volume et en sondant le contenu, il sentit la douce pression d'une main divine

sur son pauvre cœur ulcéré, privé de toute consolation.

Une nuit, c'était en novembre, pendant un terrible orage, les rafales de la montagne hurlaient autour de la forteresse, la pluie tombait à torrents et la Neisse furieuse et écumante précipitait ses flots mugissants au fond de la vallée. Le comte restait étendu, sans sommeil, sur son lit de camp ; et la tempête de son cœur était aussi violente que celle qui battait les murs de sa prison. Tout son passé se dressa devant lui ; il se sentit coupable de nombreuses transgressions ; ses péchés se dressèrent devant lui et l'amènèrent à la conviction que la source de toutes ses misères venait de son état d'inimitié contre Dieu. Pour la première fois de sa vie, son cœur se fondit et ses yeux se remplirent des larmes d'une véritable repentance. Il se leva de sa couche, ouvrit sa Bible, et ses yeux tombèrent sur ces paroles du Psaume L, 15 : « Invoque-moi au jour de ta détresse ; je t'en tirerai hors, et tu me glorifieras. » Ces paroles pénétrèrent jusqu'au fond de son âme : il tomba à genoux pour la première fois depuis son enfance, et il implora le pardon de Dieu. Alors le Dieu de grâce et de compassion, qui ne repousse pas le premier appel de la foi, entendit le cri du malheureux qui gémissait dans le sombre donjon, et il lui accorda sa délivrance spirituelle d'abord, puis, peu de temps après, sa délivrance de la prison de Glatz.

Cette même nuit, dans son palais, à Berlin, le roi Frédéric-Guillaume III était au lit, dans une pénible insomnie. Il souffrait de cruelles douleurs corporelles ; et se sentant tout à fait épuisé, il demanda à Dieu la grâce d'une seule heure de sommeil réparateur. Cette faveur lui fut accordée ; et quand il se réveilla, il dit à sa femme, la généreuse Louise :

— Dieu a regardé à moi dans sa grande bonté, et je lui en dois beaucoup de reconnaissance. Quel est dans mon royaume celui qui m'a le plus gravement offensé ? Je lui pardonnerai.

— Le comte de M^{***}, répondit la reine. Il est prisonnier à Glatz.

— Vous avez raison, dit le roi malade. Qu'on lui envoie sa grâce.

Et avant que le jour eût lui sur Berlin, un courrier fut expédié en Silésie, avec un message du souverain. Ce message apportait au prisonnier de Glatz sa grâce et sa liberté.

Combien sont merveilleux les desseins de Dieu. Il avait fallu l'emprisonnement de cet homme, pour qu'il pût trouver le salut. Mais une fois que son âme fut sauvée, avec quelle admirable facilité s'effectua sa mise en liberté. Les moyens dont Dieu se servit sont aussi frappants et remarquables que ceux qui procurèrent la délivrance de Pierre. Une fois que le comte fut devenu un enfant de Dieu, sa délivrance de la prison ne se fit plus attendre. Non que le prolongement du séjour à la forteresse n'eût pu lui être avantageux, si Dieu l'eût jugé bon ainsi ; mais Dieu

en ayant jugé autrement, la délivrance du prisonnier ne rencontra aucune difficulté.

Quelle preuve remarquable n'avons-nous pas ici, chers jeunes lecteurs, de la toute-puissance du Dieu qui est amour. Ce qui paraît difficile à l'homme ne l'est pas pour Dieu; et ce qui nous est impossible n'est rien pour Celui à qui tout est possible.



« O mort, où est ton aiguillon? »

Le petit récit que vous allez lire, chers jeunes lecteurs, montre d'une manière bien remarquable les miséricordieuses voies de Dieu envers une âme que l'auteur de ces lignes a eu l'occasion de visiter peu de temps avant que le Seigneur la retirât à Lui. Elle semblait vraiment née pour être une enfant de douleur. Mère d'une nombreuse famille, elle avait vu la mort frapper chacun de ses bien-aimés, et ils étaient restés, elle et son mari, un couple solitaire.

Tandis qu'elle était encore accablée sous le poids de l'épreuve, une maladie des plus pénibles vint aussi l'affliger dans son corps. Comme je demeurais dans le même quartier que cette dame, je pus m'apercevoir qu'elle recevait fréquemment les visites du médecin, et parfois celles du pasteur de la paroisse; ce qui excita vivement mon intérêt pour elle et me mit dans une grande anxiété au sujet de l'état de son âme. Connaisait-elle l'amour d'un Sauveur?

Regardait-elle à Lui? Son avenir s'offrait-il à elle brillant ou ténébreux? Telles étaient les questions qui se pressaient souvent dans mon esprit. J'en parlai au Seigneur, ne trouvant qu'auprès de Lui consolation et encouragement; et je dois dire que cette préoccupation pour quelqu'un que je ne connaissais pas, était nouvelle pour moi; car, quoique je ne sois pas un évangéliste dans le propre sens du mot, Dieu m'a fait la grâce de porter sur mon cœur les intérêts de plus d'une âme immortelle.

Les choses allèrent ainsi durant plusieurs semaines. Un jour, en rentrant d'un court voyage, j'appris qu'elle était beaucoup plus mal et que, évidemment, la mort s'approchait. Après avoir regardé à Dieu, j'écrivis quelques lignes à son mari, pour demander des nouvelles, en lui exprimant ma vive sympathie, ainsi que l'espoir que j'avais que la malade connaissait le Sauveur, dont le sang purifie de tout péché; j'ajoutais que moi-même, comme un pauvre nécessiteux, j'avais connu ce que c'était que de se confier en Lui. Appelé à faire une visite à peu de distance de chez moi, je trouvai à mon retour un message par lequel on me demandait d'aller la voir. Je m'empressai de répondre à cet appel. Lorsque je m'approchai du lit de la malade, et lui pris la main, elle me dit avec un grand sérieux: « Oh! depuis des semaines, je désirais tant vous voir, et maintenant, je suis si reconnaissante envers Dieu qu'il vous ait envoyé pour m'aider dans mon chemin. » Comme la soirée était avancée, et que la malade se trouvait très fai-

ble, je ne prolongeai pas l'entrevue, mais je lui promis de revenir le lendemain matin ; ce que je fis ; j'y retournai aussi le soir, et ainsi de même presque chaque jour jusqu'au moment où elle s'endormit dans le Seigneur.

Dès la première fois que je la vis, je trouvai chez cette personne une âme qui sentait le besoin de Christ, et qui n'ignorait pas que Lui seul suffit pour satisfaire tous les désirs d'un cœur angoissé. Les moyens que le Seigneur emploie pour amener les âmes à Lui, sont divers ; et pour notre amie, il avait fallu des afflictions et des deuils successifs pour tourner son cœur vers Jésus. Désormais, on put voir en elle un exemple remarquable des effets de la puissance de Dieu en délivrance, et comment Il agit par sa Parole pour calmer les terreurs des âmes troublées et apaiser leurs craintes si naturelles de la mort.

Un jour, la malade me fit part de ses craintes en pensant à la mort. Ce n'était pas qu'elle ne voulût pas accepter la mort, mais elle la redoutait à cause de ce qu'elle est en elle-même, et des souffrances qui la précèdent parfois. Je lui lus alors le chapitre III^e du livre de Josué, et j'attirai son attention sur le fait que lorsque les enfants d'Israël furent appelés à traverser le Jourdain, ils devaient tenir leurs regards fixés sur l'arche de l'alliance, et non sur les eaux de la rivière : « Sitôt que vous verrez l'arche de l'alliance de l'Éternel votre Dieu, et les sacrificateurs de la race de Lévi qui la porteront, vous partirez de votre quartier, et vous marcherez

après elle. » (Verset 3.) Aussitôt que j'eus cessé de parler, elle me dit : « Cette arche, c'est Christ! » — « Dieu soit loué! » lui répondis-je, « il en est ainsi. » Depuis ce moment-là, elle ne perdit jamais de vue cette pensée bénie, et fort souvent, dans la suite, elle en fut abondamment consolée. La dernière fois que je fus auprès d'elle, sa famille entourait son lit, car elle avait désiré revoir tous les siens et rendre témoignage devant eux de ce que Christ avait fait pour elle. Elle montra dans cette confession une humble et parfaite confiance en Lui, et parla avec honneur de la douce paix dont elle jouissait. Puis elle demanda que l'on chantât ce cantique :

Rien, ô Jésus, que ta grâce,
 Rien que ton sang précieux,
 Qui seul mes péchés efface,
 Ne me rend saint, juste, heureux.
 Ne me dites autre chose
 Sinon qu'il est mon Sauveur,
 L'auteur, la source, la cause
 De mon éternel bonheur!

L'expression sérieuse avec laquelle elle l'entonna, toute faible qu'elle fût, était touchante.

Lorsque j'allai pour la voir, le lendemain, elle ne put me recevoir; et le même soir, sans le combat qu'elle redoutait, elle s'en alla si paisiblement que l'on crut qu'elle dormait d'un tranquille sommeil, tandis qu'elle était déjà morte.

Tel est le pouvoir vivifiant de la parole de Dieu, dans une âme qui la reçoit avec foi : cette Parole écarte toute crainte, en fixant par le Saint-Esprit les

regards du croyant sur Jésus, la résurrection et la vie. Le récit que vous venez de lire, chers amis, en est une preuve bien frappante; et tout simple qu'il soit dans ses détails, je me suis senti pressé de l'écrire pour la gloire et la louange de Celui qui marcha à travers les sombres eaux de la mort, à cause de nous et à notre place; et qui, en remportant la victoire sur la mort, lui a ôté son aiguillon, pour ne laisser que la victoire à ceux qu'il est venu racheter; en sorte que ceux-ci peuvent s'écrier dans la puissance de la vie qu'il leur a donnée : « O mort, où est ton aiguillon? O hadès, où est ta victoire? » (1 Corinthiens XV, 55.)

Vingt ans de prières.

A la sortie d'une réunion d'évangélisation qui venait d'avoir lieu dans une salle publique, je me trouvai, côte à côte, avec un vieillard qui y avait assisté, et je ne pus m'empêcher de remarquer un air de tristesse profonde, répandue sur son visage.

— Vous n'êtes donc pas heureux, mon ami? lui dis-je.

— Non, répondit-il; et pourtant il y a vingt ans que je prie pour mon salut.

— Comment! lui dis-je, il y a vingt ans que vous priez! Laissez-moi vous raconter une histoire dont vous me rappelez le souvenir. J'ai connu un monsieur qui était paralysé d'un côté, et que l'on pro-

menait dans une chaise roulante. Un jour, il aperçut un pauvre assis au bord du chemin, affligé de la même manière que lui, et criant : « Oh ! donnez-moi un sou. » Il était aveugle. Le monsieur lui dit : « Voici, mon ami, un écu pour vous. » Mais le mendiant était sourd, et il continuait à demander un sou. Le conducteur de la chaise rapprocha le monsieur du pauvre homme, en sorte que celui-ci put l'entendre, et il reçut l'écu avec reconnaissance. — Voilà justement, mon ami, ce que vous faites, dis-je au vieillard. Vous vous reconnaissez pécheur et, comme tel, perdu sans ressource; et cependant, quand Dieu vous offre le salut gratuit par le sang de Jésus-Christ, vous continuez à le demander comme s'il ne vous était pas offert.

— Quoi ! dit-il en m'interrompant, puis-je avoir le salut sans le demander ?

— Sans doute, repris-je, car vous pouvez faire mieux que le demander. « Les gages du péché, c'est la mort ; mais *le don* de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Romains VI, 23.) « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.) « Qui croit au Fils a la vie éternelle. » (Jean III, 36.)

— O monsieur, me dit-il, je comprends maintenant ; je veux recevoir l'offre que Dieu me fait de son salut gratuit.

Et il s'en alla rempli de joie.





Presque persuadé.

C'était par une belle soirée du mois de juin, et une brise rafraîchissante soufflait agréablement du côté de la mer. Comme je devais m'embarquer le lendemain matin pour un voyage lointain, je crus devoir profiter de l'occasion que j'avais de converser avec un ami, pensant que c'était peut-être la dernière fois que nous nous rencontrions. Mon ami ne connaissait pas Jésus. Je lui parlai de l'amour étonnant, indicible, que Dieu nous a montré à la croix où il a fait le sacrifice de son-bien-aimé Fils ; je lui assurai que Christ ne repousse aucun pécheur, même le plus vil, qui vient à Lui, repentant et humilié ; et je lui citai mon propre cas pour exemple.

Son cœur parut touché; de grosses larmes coulaient de ses yeux. Il reconnut son état de corruption, et le besoin qu'il avait d'être purifié; toutefois il refusa encore le pardon qui lui était offert, sous prétexte qu'il était trop grand pécheur. Il ne voulut point recevoir Christ. L'heure devenait tardive; je dus le quitter. Bien que profondément peiné de ce qu'il ne voulait pas boire de l'eau de la vie que Dieu présente si libéralement, dans sa Parole, à quiconque en veut prendre, j'avais cependant un certain espoir, parce qu'il était très ému. Je partis de bonne heure, le lendemain, n'espérant plus jamais le revoir dans ce monde.

Mais, deux ans après, je le rencontrai de nouveau. L'impression qu'il avait reçue semblait s'être complètement effacée; la bonne semence avait été étouffée par les plaisirs du monde qui paraissaient l'absorber entièrement.

Chers jeunes lecteurs, puisse ce récit vous servir d'avertissement. « Celui qui a le Fils a la vie, » et rien ne devrait vous satisfaire que Jésus-Christ. Si vous l'avez reçu comme Sauveur, vous pouvez vous réjouir en Lui; sinon, il n'y a pour vous que sujets de tristesse amère, d'angoisse profonde, car vos bonnes résolutions, vos meilleurs sentiments, ne pourront jamais vous sauver.

« CELUI QUI A LE FILS A LA VIE; CELUI QUI N'A PAS LE FILS DE DIEU N'A PAS LA VIE. » (1 Jean V, 12.)

La parfaite grâce.

(Actes XVI.)

Il n'y a de grâce *parfaite* qu'en Dieu seul. « Là où le péché abondait, » dit l'apôtre, « la grâce a surabondé. » (Romains V, 20.) Les hommes peuvent parler de grâce ; ils peuvent même, dans un certain sens, agir en grâce, mais la grâce de Dieu leur est inconnue. Le pécheur qui n'a rien autre que ses péchés, qui est ennemi de Dieu, est pleinement gracié par le moyen de la grâce divine ; bien plus, cette grâce l'amène à jouir d'ineffables bénédictions. La grâce de Dieu est sans condition, elle est immuable, invariable et parfaite. Une plus grande grâce est impossible, elle n'est pas nécessaire. La grâce vient pleinement au-devant de tous les besoins du pécheur ; elle n'impute point les péchés, et donne gratuitement les plus excellentes bénédictions. Elle place le gracié avec Christ, dans une seule et même position avec Lui, et le bénit de Sa plénitude. Christ lui-même est la mesure de sa position et de sa bénédiction. Tous ceux qui sont *en Lui* ont la même bénédiction que Lui ; ils sont les objets d'une grâce *parfaite*, quoique leur intelligence de ce fait glorieux puisse être bien imparfaite, et différer beaucoup chez les uns et chez les autres.

Une preuve touchante de cette parfaite grâce de Dieu nous est présentée dans le chapitre XVI^e des Actes, à l'occasion de la conversion du geôlier de Philippes. Paul et Silas sont appelés en Macédoine,

et certainement, dans cet appel, le Seigneur avait aussi pensé à ce geôlier. Cependant celui-ci, dans sa première rencontre avec les messagers de Dieu, ne manifeste que trop clairement qu'il ne pense pas à Dieu. Nous lisons que, dans cette ville, Paul avait chassé un esprit de python d'une servante qui, par ses divinations, apportait un grand profit à ses maîtres. Ceux-ci, très irrités de voir que l'espérance de leur gain s'en était allée, excitèrent une sédition contre Paul et Silas, qui furent traînés dans la place du marché, où les préteurs, après leur avoir fait arracher leurs vêtements, donnèrent l'ordre de les fouetter. Puis, après qu'ils eurent reçu un grand nombre de coups, on les jeta en prison. Vous pouvez vous représenter, chers jeunes lecteurs, combien durent souffrir ces serviteurs de Dieu; et pourtant le piteux état où les avaient mis tant de mauvais traitements ne toucha nullement le geôlier. Cet homme sans-cœur, impitoyable, « les jeta dans la prison intérieure et attacha sûrement leurs pieds au poteau. » (Verset 24.) Il n'y avait pas, dans cette manière d'agir, la moindre lueur de grâce; son cœur était, comme celui de tout homme naturel, vide, ténébreux et mort, — mort dans ses péchés et plein d'inimitié contre Dieu. Eh bien! c'est à un tel homme que la grâce de Dieu avait pensé, — et c'est à ceux qui sont tels, et non à d'autres, qu'elle pense toujours. Elle ne trouvera jamais des hommes qui soient meilleurs que celui-ci, elle ne s'attend pas à les rencontrer; et c'est précisément pour cette raison qu'elle peut se manifester comme une *parfaite* grâce. Elle mani-

feste d'un côté ce que Dieu est, et de l'autre ce qu'est l'homme. Lorsque, dans son amour et sa grâce parfaite, Dieu va ainsi à la rencontre du pécheur, celui-ci montre, d'une manière très évidente le plus souvent, combien il est impie et corrompu : ce géolier en est ici un exemple bien frappant. Les messagers de Dieu sont là, pour lui annoncer la bonne nouvelle qu'un lieu de refuge est ouvert au pécheur perdu, à lui aussi, par conséquent, et qu'une gloire éternelle est accordée gratuitement au pécheur sauvé ; et, en réponse à ces paroles, que fait-il ? Bien loin de leur offrir le moindre soulagement, il les enferme sans miséricorde dans la prison intérieure, et serre leurs pieds dans des ceps. Hélas ! il était entièrement aveugle, mort dans ses fautes et dans ses péchés ; il était un pécheur perdu, et il n'y avait que la parfaite grâce de Dieu qui pût le sauver.

Et toi, cher lecteur, as-tu reconnu que nous sommes tous, par nature, dans ce même état devant Dieu ? Il arrive fort souvent qu'on lit ou qu'on entend des vérités sur ce qu'est l'homme, sans que ceux qui les lisent ou les entendent se les appliquent à eux-mêmes. La parole de Dieu s'adresse aux hommes, et parle beaucoup de ce que les hommes sont ; néanmoins, presque tous ceux qui l'entendent l'écoutent avec la même indifférence que s'il ne s'agissait pas du tout d'eux-mêmes, mais d'autrui. Toutefois, la Bible déclare formellement que *tous* sont pécheurs, qu'il n'y en a *aucun* qui exerce la bonté, que *tous* sont perdus, et que, par conséquent, *tous* ont besoin d'un salut. Comment donc quelqu'un oserait-il

s'exclure de ce nombre que la Parole appelle « tous ; » comment quelqu'un pourrait-il s'oublier soi-même pour ne penser qu'aux autres ? Quand il s'agit de soins corporels ou d'avantages matériels, les hommes savent bien dépenser une très grande activité ; mais aussitôt qu'il est question du salut de leur âme immortelle, de ce gain si inappréciable, ils refusent, hélas ! de s'en occuper, ne voulant même souvent pas qu'on leur en parle. Quel complet aveuglement que celui du cœur humain ! Mais Dieu qui est *amour*, et qui a donné son Fils unique pour la délivrance du pécheur, va à la poursuite de ceux qui sont perdus ; il les invite, il les presse même avec instance, en disant : « Soyez réconciliés avec Dieu » (2 Corinthiens V, 20) ; il leur offre gratuitement une grâce parfaite et une gloire éternelle. Qui peut comprendre un tel amour envers des pécheurs impies, haïssables et haïssant, — un amour qui, depuis tant de siècles, travaille continuellement en grâce pour le salut des âmes !

Avant de reprendre notre sujet, considérons un instant les voies remarquables à travers lesquelles Dieu conduit ici ses serviteurs. Au premier abord elles semblent incompréhensibles, mais leur issue est merveilleuse et nous montre comment Dieu fait concourir toutes choses au bien des siens et à la gloire de son propre Nom. Le chemin qui devait conduire Paul et Silas auprès du geôlier passait par la prison ; — c'était un chemin étrange et difficile, mais ils savaient que c'était là le chemin du Seigneur, et que, quelque resserré et pénible qu'il pût

être, ils pouvaient avec confiance compter sur la grâce et l'amour de Celui qui les y avait placés. C'est pourquoi ils sont pleins de courage. « Or, vers minuit, Paul et Silas, en priant, chantaient les louanges de Dieu. » (Verset 25.) Leurs cœurs, appuyés sur Lui, s'élèvent au-dessus des circonstances. Si le chrétien est occupé des circonstances, il est troublé et sans courage ; mais si, par la foi, il se tient dans la présence de Dieu, il trouve alors, même dans les circonstances les plus pénibles, que Dieu est digne de louanges et d'adorations. La conscience de la présence de Dieu tranquillise et console le cœur ; l'on est convaincu de son amour ; et l'on peut ainsi, en parfait repos, s'occuper de Lui et avec Lui, car c'est Dieu qui prend soin des siens ; il agit quand il le faut ; rien de ce qui les concerne ne Lui échappe ; son œil est continuellement sur ses rachetés, et ceux-ci peuvent, dans toutes les situations, compter sur sa parfaite sympathie ; ils peuvent, quand tout semble contraire, *dormir* paisiblement, comme Pierre dans la prison à Jérusalem (Actes XII, 6-7) ; ou *chanter* des louanges à Dieu, comme Paul et Silas dans celle de Philippes. Le Seigneur, qui connaît leurs besoins, leurs difficultés, connaît aussi leurs ennemis.

Quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette pensée que Celui dont nous connaissons la grâce et l'amour parfaits a les yeux constamment ouverts sur nous et « a toute autorité dans le ciel et sur la terre ? » Quel repos une telle pensée ne donne-t-elle pas ?

(La fin au prochain numéro.)



« Que pourrais-je faire pour aller au ciel ? »

Une jeune fille était gravement malade : les médecins avaient déclaré qu'il n'y avait plus aucun espoir de guérison. Longtemps elle s'était fait illusion sur son état ; mais le moment arriva où elle comprit qu'elle allait mourir, qu'elle allait quitter ses parents bien-aimés, dont elle était l'unique enfant, quitter ses nombreux amis, sa somptueuse demeure, toutes les jouissances que donne la fortune, et tous ses rêves de bonheur terrestre. Alors ses pensées se tournèrent vers l'éternité, et une angoisse immense s'empara de son âme. Où irait-elle en quittant ce

monde? Elle n'y avait jamais songé auparavant, et maintenant ses jours étaient comptés! — Oh! disait-elle à ceux qui l'entouraient, que pourrais-je faire pour aller au ciel? — Ma précieuse enfant, lui répondit son père, vous pouvez être sans inquiétude à cet égard; vous avez été une fille soumise à vos parents, vous ne nous avez jamais donné un instant de chagrin, vous avez été bonne et aimable envers tous ceux qui ont eu le bonheur de vous connaître; certainement le ciel est ouvert pour vous recevoir.

Mais ces paroles n'apportaient aucune consolation à la jeune mourante, et elle répétait avec une angoisse croissante: — Oh! dites-moi ce que je pourrais faire pour aller au ciel!

On fit demander le pasteur de la paroisse, qui lui dit: — Soyez tranquille, ma chère enfant; vous avez accompli tous vos devoirs religieux, vous avez fait des aumônes, visité les pauvres et soigné les malades de vos propres mains; toutes vos bonnes œuvres sont devant Dieu, qui en tiendra compte; et s'il manque quelque chose, sa miséricorde la fera. Elle ne répondit pas; elle sentait que l'accomplissement de ses devoirs, rendu si facile d'ailleurs par l'affection et l'indulgence dont on l'entourait, n'avait aucune valeur devant le Dieu qu'elle avait oublié, méconnu, offensé de mille manières, et dans la présence duquel elle allait se trouver.

Son fiancé vint lui dire un dernier adieu. Dès qu'elle le vit, elle s'écria: — Oh! William, pouvez-vous me dire ce que je pourrais faire pour aller au ciel? Il lui répondit à peu près dans les mêmes ter-

mes que les parents et le pasteur; aussi la pauvre malade désespérée répétait avec une tristesse profonde : — Oh ! que pourrais-je faire pour aller au ciel ?

Chacun, dans la maison, était consterné en voyant son désespoir. Un jour que les domestiques se redisaient les uns aux autres ces paroles, une jeune servante dit : — Que je voudrais que Mademoiselle pût entendre le monsieur qui vient quelquefois prêcher au village ; je suis sûre qu'il pourrait lui dire ce qu'elle désire savoir. Ces paroles furent répétées à la jeune mourante, qui demanda qu'on fit promptement appeler celui qui pourrait répondre à sa solennelle question.

Le serviteur de Dieu, qui venait chaque semaine annoncer l'Évangile dans ce village, était prêt à retourner chez lui quand on vint lui faire part du désir de la jeune demoiselle. Il se rendit aussitôt auprès d'elle.

— Oh ! Monsieur, lui dit-elle de sa voix mourante, pouvez-vous me dire ce que je pourrais faire pour aller au ciel ? Et son regard, d'une anxiété intense, disait toute l'importance qu'avait pour elle la réponse.

— Non, Mademoiselle, dit-il, je ne sais rien que *vous puissiez faire*. Puis, après un instant de silence, il reprit : — Mais je puis vous dire ce qu'un autre a fait pour que de pauvres pécheurs puissent jouir de toutes les délices du ciel. Notre Seigneur Jésus-Christ est mort sur la croix pour l'expiation du péché ; dans son sang nous sommes lavés de toutes

nos souillures et rendus propres pour la présence de Dieu. Il est le Sauveur ; ce que vous ne pouvez pas faire, Il l'a fait.

La jeune fille, qui avait écouté avec avidité ces paroles de paix, dit : — Oui, c'est cela qu'il me faut ! Et bientôt après elle s'endormit au Seigneur, après avoir donné toute gloire au nom de Jésus.

La petite Sophie.

I.

Une famille dans la pauvreté.

C'est à Vevey, où j'ai passé plusieurs années de ma vie, que je fis, à l'âge de quinze ans, la connaissance d'une jeune fille, nommée Jenny C^{...}, à laquelle je m'attachai sincèrement. Elle me prévint dès l'abord que nous n'aurions pas souvent le plaisir de nous trouver ensemble, parce qu'elle devait aider sa mère dans le ménage et soigner une petite sœur qui n'avait alors que quelques mois. Moi-même, j'avais toutes mes journées prises par le travail, et ce n'était que le dimanche que je pouvais m'accorder la récréation d'une promenade ; mais j'y renonçai désormais, car je préférais de beaucoup jouir de la société de Jenny. Sa conversation était utile et agréable ; mais nous ne connaissions alors ni l'une ni l'autre le Seigneur Jésus.

Les parents de mon amie étaient Français d'ori-

gine ; le père travaillait courageusement pour subvenir aux besoins de sa famille, composée de cinq enfants : trois filles et deux garçons. La mère avait une santé délicate. Jenny, qui était l'aînée, avait un goût prononcé pour l'étude, et ses parents firent tous les sacrifices possibles, afin qu'elle pût suivre l'école supérieure jusqu'à l'âge de seize ans ; ils ne pouvaient faire davantage. Comme elle était pressée de venir en aide à ses parents, elle prit tout d'abord une place de maîtresse à l'école enfantine ; plus tard elle pensa qu'en allant à l'étranger, elle serait mieux rétribuée et pourrait ainsi donner plus d'argent à ses parents. Ceux-ci approuvèrent le projet de leur fille, et sa chère mère se donna beaucoup de peine pour lui préparer un modeste trousseau.

Cette décision de mon amie m'attrista beaucoup ; je passais avec elle tous les moments dont je pouvais disposer. Souvent, lorsque la famille était réunie pour le repas du soir, j'arrivais, et la bonne maman me servait aussitôt une tasse de café, que je me gardais bien de lui refuser, tant elle avait de plaisir à me l'offrir.

II.

Le départ de Jenny.

Le départ de Jenny approchait ; je la voyais préoccupée et abattue ; sa mère tâchait de l'encourager, mais Jenny n'en était pas moins profondément triste. Ce ne fut que la veille de son départ que j'appris la cause de ses angoisses : « Ne remarques-tu pas, me dit-elle, combien maman a changé depuis

quelque temps. » Je m'étais habituée peu à peu à l'air pâle et chétif de M^{me} C^{...}, et j'affirmai à Jenny que je ne voyais pas de changement. « Oh ! me dit-elle, je ne puis m'y tromper, je vois bien quelle peine elle a maintenant à faire son ménage, quand même elle fait tout ce qu'elle peut pour que je ne m'en aperçoive pas. Plus le moment de partir approche, plus je me sens oppressée à la pensée de quitter maman ; et, si elle tombait malade, je ne pourrais pas même venir la soigner, puisque je suis engagée pour trois ans. Et ma chère petite Sophie, que j'ai soignée jusqu'ici... j'aime tant cette petite sœur ! Oh ! qu'il m'en coûte de partir ; promets-moi de m'écrire, et de voir souvent ma famille. »

Je la rassurai de mon mieux au sujet de sa mère, et lui promis que je viendrais souvent la voir. La perspective de la séparation était d'autant plus douloureuse que nous ne connaissions, ni elle ni moi, les vraies consolations des Écritures.

Le lendemain, de grand matin, je me rendis au bureau du départ pour dire à Jenny un dernier adieu. Elle et sa mère s'y trouvaient seules ; nous avions, toutes trois, le cœur tellement serré que nous pûmes à peine échanger quelques mots. La voiture allait se mettre en branle : Jenny nous pressa une dernière fois dans ses bras, en pleurant amèrement, puis elle monta précipitamment et fut bientôt hors de vue. Nous retournâmes toutes désolées à la maison, et M^{me} C^{...}, en me serrant la main, me supplia de continuer à venir la voir.

Nous attendions impatiemment la première lettre

qui ne tarda pas longtemps d'arriver. Le voyage avait été heureux, mais nous fûmes étonnées du peu de détails que Jenny donnait relativement à sa nouvelle place.

III.

Une famille dans le deuil.

Mon travail de couture augmentait, mes loisirs étaient rares; et trois mois s'écoulèrent, durant lesquels je vis peu la famille de mon amie.

Un jour, M^{me} C^{...} me fit demander. Je la trouvai au lit, malade. Elle me dit : « Je t'ai fait appeler pour que tu me rendes un service : Écris, je te prie, à Jenny; je te dicterai ce que tu dois lui dire. » Elle rassembla ses forces et, à ma grande consternation, me dicta ses dernières recommandations et ses tendres adieux à sa fille bien-aimée. Elle était si calme que je croyais qu'elle se trompait sur son état, et je lui demandai : « Êtes-vous bien décidée à envoyer cette lettre ? » Elle me fit signe qu'oui. Je ne pouvais me résoudre à porter un coup si douloureux et si soudain à mon amie, et je restais là attendant toujours une autre décision. La malade me tendit la main et me remercia; en la quittant, je lui dis : « Je viendrai vous voir demain soir, et nous verrons si décidément il faut envoyer cette lettre. » Je ne pouvais pas croire qu'elle fût sur le point de mourir, quand je la voyais si tranquille.

Le lendemain soir, dès que je fus libre, je me hâtai d'aller voir comment elle était. Je trouvai toute la famille en pleurs. Sans rien demander, je pris une lumière et montai rapidement à la chambre de la

mère. Mais quelle douloureuse surprise m'attendait : M^{me} C^{...} était morte.

Je restai longtemps à la regarder, et mes pensées étaient des plus mélancoliques. J'ai appris plus tard, à ma grande joie, qu'une dame chrétienne avait visité M^{me} C^{...}, et j'ai compris ce qui me paraissait alors une chose inexplicable : cette sérénité qu'elle avait, même en voyant venir la mort.

Lorsque je redescendis, les pleurs du père et des enfants redoublèrent. Quelle amertume dans la séparation, quand le Seigneur n'est pas connu ! Il n'y a ni paix, ni consolation.

IV.

La petite Sophie.

Seule, la petite Sophie ne pleurait pas ; elle se cramponnait à la main de son père, et ne le quittait pas un instant. Elle avait alors près de deux ans. C'était une frêle et timide enfant, avec une douce figure pâle encadrée de cheveux blonds, dont les traits avaient beaucoup de ressemblance avec ceux de la mère qui n'était plus. Après la mort de celle-ci, elle se donna entièrement à son père. Elle commença bientôt à fréquenter l'école enfantine. La maîtresse était chrétienne, et elle parlait beaucoup du Seigneur Jésus à ses chers petits écoliers.

La petite Sophie fut attirée par les soins tout maternels de cette bonne dame ; elle écouta le message de l'amour de Jésus, et dès lors ses pensées furent dirigées vers le ciel, où est Jésus.

(La suite prochainement.)

Explication de passages.

« Moïse prit le veau qu'ils avaient fait, et le mit au feu, et le moulut jusqu'à ce qu'il fût en poudre ; puis il répandit cette poudre dans l'eau, et il la fit boire aux enfants d'Israël. » (Exode XXXII, 20.)

Plusieurs savants ont vu dans ce passage une grande difficulté physique ou chimique. L'assertion de l'écrivain sacré portant que le veau d'or fut réduit en poudre, a paru en contradiction avec ce que nous connaissons des propriétés de l'or.

Il y a des corps, tels, par exemple, que le verre, la pierre, la résine, etc., qui se cassent et se laissent aisément réduire en poudre, soit par la trituration, soit par le choc du marteau ou de tout autre corps suffisamment dur. Cette propriété porte le nom de *fragilité*, et les corps qui la possèdent sont dits *fragiles*.

Si l'or, tel que nous le connaissons, était de ce nombre, le passage en question ne présenterait pas de difficulté. On concevrait aisément que Moïse eût pu se procurer une masse de fer ou de pierre assez lourde pour que son choc répété brisât et pulvérisât le veau d'or ; mais il resterait toujours à expliquer pourquoi Moïse aurait dû commencer par fondre le veau d'or, ou tout au moins par le mettre au feu, selon l'expression du texte sacré.

Malheureusement il n'en est pas ainsi, et bien

loin que l'or soit fragile, il possède une propriété opposée, la *malleabilité*; c'est-à-dire qu'au lieu de se pulvériser sous le choc du marteau, il a la faculté de s'amincir et de s'étendre presque indéfiniment. Cette propriété lui est commune avec la plupart des métaux, mais il la possède cependant à un degré supérieur. Le fait suivant, chers jeunes lecteurs, vous aidera à vous en faire une juste idée. C'est par l'emploi du marteau qu'on parvient à réduire l'or en feuilles, d'une ténuité telle que vous pourriez en accumuler un grand nombre les unes sur les autres sans obtenir une épaisseur appréciable au toucher, et qu'il en faut jusqu'à huit cents pour arriver à celle d'une feuille de papier ordinaire. C'est de ces feuilles si minces que les doreurs se servent pour dorer les cadres en bois et les lettres des enseignes, sur lesquels on les applique à l'aide d'une préparation qui a la propriété de faire adhérer le métal.

Il y avait donc, dans le passage de l'Exode, matière à sérieuse difficulté, et par conséquent à utiles recherches; nous allons vous exposer rapidement les explications proposées, pour vous faire connaître celle à laquelle nous avons été conduit d'une manière imprévue.

1^o Les chimistes ont remarqué que le plomb se combine difficilement avec l'or, et que cette combinaison, lorsqu'on parvient à l'obtenir, a pour effet de rendre l'or cassant, quelque modique que soit la quantité de plomb ajoutée. Dans cette hypothèse, Moïse aurait joint au veau d'or une petite quantité de

plomb, puis aurait mis le tout au feu pour en opérer la fusion, et par suite le mélange.

2^o On a supposé que le veau était simplement en bois doré; l'expression *veau d'or* n'aurait été qu'une manière de parler sur la portée de laquelle on s'entendait. En le mettant au feu, Moïse aurait obtenu par la combustion des cendres qui purent constituer cette poudre dont il est parlé dans le verset en question.

3^o La chimie possède un liquide, appelé *eau régale*, qui a la propriété de dissoudre l'or aisément et en grande quantité. Lorsque la dissolution est complète, on peut, par une nouvelle opération, en retirer l'or à l'état de fine poussière. C'est à ce procédé, ou à d'autres connus des chimistes, ou enfin à quelque secret perdu de nos jours, mais connu des Égyptiens à la science desquels Moïse avait été initié, qu'il aurait eu recours, suivant quelques savants.

Toutes ces hypothèses ou suppositions sont défectueuses et peu satisfaisantes; outre qu'elles sont compliquées, elles ont le grave inconvénient de faire violence au texte sacré, qui ne parle ni de veau sculpté en bois doré, ni de procédés chimiques, ni de plomb mêlé à l'or. Je ne m'arrêterai pas à les réfuter plus au long, et je me bornerai à vous présenter, mes lecteurs, une explication qui me semble de nature à lever toutes les difficultés.

Il y a quelques années que, me trouvant à Genève, où vous savez que le travail de l'or constitue une branche importante de l'industrie nationale, j'entraï

pour affaires chez des marchands d'or. Après avoir terminé ce qui m'avait amené chez eux, je demandai la permission de donner un coup d'œil aux ateliers. Elle me fut accordée sans difficulté, et l'un de ces messieurs m'offrit immédiatement de m'y conduire lui-même, ce qu'il fit avec beaucoup de complaisance. On entendait du bureau le bruit de l'enclume frappée par le marteau ; il n'y avait rien là que de très naturel. Mais au moment où j'entrai dans l'atelier, je fus surpris d'une chose : c'est que l'or se forgeait à froid, et non après avoir été rougi au feu comme le fer. J'en témoignai mon étonnement à mon guide. — On forge toujours l'or à froid, me dit-il, parce qu'à chaud il se *pulvérise* ; tandis que la plupart des métaux, le fer, l'argent, le platine, deviennent malléables au feu, l'or seul y perd cette propriété, et devient fragile comme le verre. — Faites voir à Monsieur, dit-il à un ouvrier, qui prit aussitôt un barreau d'or, en plaça l'extrémité au foyer d'une forge, agita rapidement son puissant soufflet, et, au bout de quelques instants, l'en retira incandescent, comme le fer prêt à être forgé. La partie ainsi préparée fut placée sur l'enclume ; et un premier coup de marteau modéré la détacha à l'instant du reste du barreau. Deux ou trois coups de marteau achevèrent de la briser en une foule de morceaux, dont les éclats se répandirent à l'entour. Je demeurai stupéfait et me rappelai immédiatement ce passage, ainsi que les contestations dont il avait été l'objet. La réponse à cette question : Quel moyen Moïse employait-il pour réduire le veau d'or en poudre ? était là

sous mes yeux ; et bien plus, la Bible elle-même, toujours exacte, toujours parfaite jusque dans ses moindres détails, nous l'apprenait en propres termes : « Il le mit au feu. »

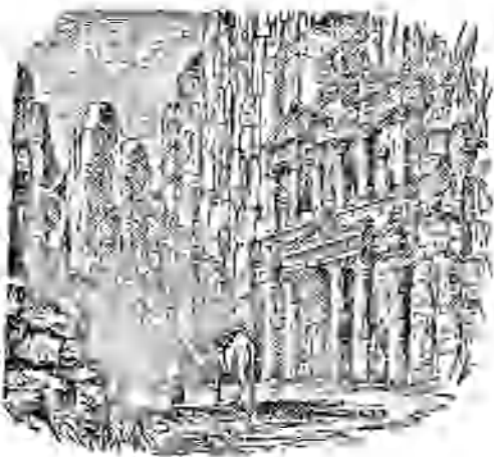
(Lectures pour les enfants.)

Cantique.

Être avec le Seigneur, avec Christ dans la gloire,
Régner avec Lui dans le ciel ;
Le voir, le contempler, jouir de sa victoire,
Au sein d'un repos éternel ;

Le cœur ne peut saisir, la langue ne peut dire
Ce bonheur suprême, infini,
Quand le péché n'est plus et que la chair expire,
Que le mal pour nous a fini.

Alors nos yeux verront le Prince de la vie,
Et pour sonder les profondeurs
De son amour divin, l'éternité bénie
Sera nécessaire à nos cœurs.



Pétra.

La gravure que vous avez sous les yeux, chers jeunes lecteurs, représente une de ces ruines monumentales qui ont été découvertes à l'endroit où fut, jadis, située la ville de Pétra, appelée aussi Sélah dans l'Écriture.

Comme vous le voyez, les édifices de cette antique cité étaient, pour la plupart du moins, taillés dans les parois mêmes des rochers dont elle était environnée. Ces murailles naturelles et escarpées

formaient ainsi une barrière infranchissable de soixante à quatre-vingts mètres de hauteur. Les fouilles qui ont été faites ces dernières années ont mis au jour un grand nombre de ruines splendides, telles que temples, palais, amphithéâtres, ponts, colonnades, arcs de triomphe, etc., ainsi que des tombeaux d'une grande beauté.

Pétra, dont le nom signifie « rocher, » était bâtie dans une vallée fort étroite, mais très fertile à cause des cours d'eaux qui arrosent cette contrée. A l'ouest, la vallée va en s'élargissant, et aboutit à une plaine où l'on a également trouvé des ruines nombreuses et importantes qui semblent avoir appartenu à la même ville. Grâce aux fortifications naturelles qui la protégeaient de tous côtés, cet endroit aurait été choisi, paraît-il, comme résidence par plusieurs souverains de l'antiquité. Ils se sentaient là comme dans une place forte. On pense qu'Arétas, roi d'Arabie, dont il est fait mention en 2 Corinthiens XI, 32, fut un de ceux qui y demeurèrent.

Deux routes principales s'y croisaient, et la ville renfermait des dépôts considérables à l'usage des caravanes qui y laissaient, en échange, beaucoup d'or et d'argent. Sa position géographique est au sud-ouest de la mer Morte, non loin de la montagne de Hor, à une distance d'environ cent kilomètres de Jérusalem. Elle a probablement donné son nom à l'Arabie pétrée.

Sélah est mentionnée dans le second livre des Rois, au chapitre XIV, verset 7, à l'occasion de la guerre d'Amatsia, roi de Juda, contre les Édomites :

« Il frappa dix mille hommes d'Édom, en la vallée du Sel, et prit Sélah par guerre, et la nomma Jokthéel. »

Il en est encore parlé dans le livre d'Ésaïe, chapitre XVI, verset 1, dont voici la traduction correcte : « Envoyez l'Agneau du Dominateur de la terre ; [envoyez-le] de Sélah au désert, à la montagne de la fille de Sion. »

D'abord capitale de l'Idumée, puis tombée sous le pouvoir de Juda, il paraîtrait, d'après Ésaïe XV, 1 et XVI, 1, que Pétra avait passé plus tard entre les mains des Moabites. Enfin, sous l'empereur Trajan, elle devint tributaire des Romains.

La petite Sophie.

(Suite de la page 195.)

V.

Une fille volontaire et puresseuse.

La personne chez laquelle je travaillais s'était beaucoup occupée de la famille C^{'''}. Elle s'intéressait à ces pauvres enfants qui n'avaient plus de mère, et faisait tout son possible pour leur être utile. Sa grande expérience de la vie la rendait bien propre à cela. Elle mit chaque chose en ordre dans la maison, et donna toutes les directions nécessaires à la seconde des filles, qui avait quatorze ans, un

âge où l'on peut déjà s'occuper utilement du ménage ; mais cette enfant était paresseuse, et au lieu d'écouter les sages conseils qu'on lui donnait, elle aimait mieux faire sa sottise volonté.

Le lendemain, quand M^{lle} D^{***} alla voir comment cela allait, elle trouva la fille lisant tranquillement devant la maison, tandis que, au dedans, régnait le plus affreux désordre ; les lits, le balayage, le lavage de la vaisselle, rien n'était fait. M^{lle} D^{***}, qui lui avait dit en arrivant qu'elle ferait mieux de coudre un peu, si elle n'avait rien d'autre à faire que de lire, fut stupéfaite en entrant. Elle la réprimanda, et tâcha, durant plusieurs jours qu'elle revint, de lui inculquer le goût du ménage, de l'ordre, de la propreté, mais tout fut inutile ; impossible de mettre cette fille au travail. Son père était si abattu par l'épreuve, que plutôt que de lutter avec cette malheureuse enfant, il se mit lui-même aux soins du ménage. Pour cela, il laissa pendant un certain temps son propre travail, pensant que peu à peu, en prenant de l'âge, elle finirait par comprendre mieux son devoir, mais il n'en fut rien.

M^{lle} D^{***}, indignée de sa paresse, la lui reprocha sévèrement ; il s'ensuivit une scène pénible ; la jeune fille s'oublia jusqu'à dire des impertinences, et M^{lle} D^{***}, en rentrant à la maison, me raconta ce qui s'était passé, ajoutant que puisqu'elle n'était pas écoutée, elle ne retournerait plus chez les C^{***}. Elle me défendit aussi d'avoir plus rien à faire avec cette famille. Quel chagrin c'était pour moi que d'être privée ainsi des nouvelles de Jenny, de ne plus voir sa

petite sœur ! J'en ressentais une vraie douleur ; mais ma maîtresse fut inflexible, et je savais que je n'avais qu'une chose à faire : obéir.

Enfin, je reçus une lettre de mon amie. Elle me faisait part de l'affliction que lui avait causé la mort de sa mère, et de ses regrets de ne l'avoir pas revue, de n'avoir pas pu la soigner ; elle me disait aussi combien, maintenant, elle aurait voulu venir prendre soin de son père et de ses frères et sœurs. Mais elle était liée par son engagement ; et eût-elle été libre de revenir, elle n'aurait pas même eu de quoi faire le voyage, car elle n'avait gagné que peu de chose encore. Du reste, son père trouvait qu'elle les aiderait plus utilement en leur envoyant ce qu'elle pourrait économiser sur ses gages ; et elle leur faisait parvenir fidèlement ses modestes épargnes. Jenny connaissait bien les fâcheuses dispositions de sa sœur, mais elle exprimait dans sa lettre l'espoir que le chagrin aurait amené un heureux changement chez cette enfant, et qu'elle ferait de son mieux à l'avenir.

VI.

Profonde misère matérielle, et grande joie spirituelle.

Bien des mois s'étaient écoulés, et je ne savais plus rien de la famille C^{...}, lorsqu'un jour je rencontrai un des petits garçons, qui me raconta en peu de mots comment les choses allaient à la maison. Le père ne travaillait plus avec le même entrain qu'autrefois, et la misère la plus complète les menaçait. Les garçons faisaient ce qu'ils pouvaient pour ga-

gner quelques sous, lors même qu'ils fussent encore bien jeunes ; la sœur, qui ne voulait décidément pas travailler, avait quitté la maison, tandis que la chère petite Sophie faisait toute leur joie. Jenny envoyait de temps en temps ce qu'elle gagnait, mais cela ne pouvait suffire. Plus tard, j'appris qu'on avait saisi et qu'on allait mettre en vente tout ce qui leur appartenait. Ils changèrent de quartier ; je perdis leur trace, et pendant près de trois ans j'ignorai ce qu'ils étaient devenus.

Sur ces entrefaites, le Seigneur me fit la grâce de le connaître comme mon Sauveur. La joie et la paix dont je jouissais me firent désirer de parler de cette merveilleuse grâce à Jenny C^m. Combien, me disais-je, ses épreuves seraient adoucies, si elle faisait, elle aussi, la précieuse connaissance de Jésus. C'était mon ardent souhait que cette grâce fût sa part, et le Seigneur ne tarda pas à me répondre.

Un jour que je visitais une famille chrétienne, une des petites filles dit à sa maman : « As-tu préparé les souliers que tu destinais à la petite Sophie ? » — « Oui, ma fille, les voici. » Ce nom m'intéressa vivement, et sur ma demande, la dame me raconta ce qu'elle savait de cette enfant ; j'appris qu'elle vivait seule avec son père malade, et qu'ils étaient dans une extrême misère. Le lendemain, je m'y rendis ; leur chambre était à un rez-de-chaussée, et la porte était entr'ouverte ; je heurtai, mais personne n'était là pour répondre. J'entrai. Quel dénuement absolu de tout ! Je n'aurais jamais pu m'en faire une idée avant de l'avoir vu de mes yeux : une espèce de lit

par terre ; sur le foyer, une grande casserole de fer et une grande écuelle de terre ; c'était tout. Je me demandais ce qu'on pourrait bien cuire dans cette casserole ; et machinalement mes regards cherchaient à découvrir quelque'un de ces objets indispensables dans le ménage le plus pauvre, comme, par exemple, une cafetière, un pot au lait ; mais rien. J'en avais le cœur navré. La chambre était très propre. J'étais là depuis peu d'instants, lorsque le père rentra : j'eus peine à le reconnaître, tant il était cruellement changé ; il s'appuyait péniblement sur deux béquilles. La petite Sophie était avec lui ; elle aussi était bien changée ; son visage amaigri était extrêmement pâle, et son pauvre petit corps était à peine couvert de quelques mauvais vêtements.

Le père me raconta ses nombreuses souffrances. Je lui demandai si je pouvais emmener la petite pour dîner avec moi ; il accepta avec plaisir. Il me dit que Jenny ne pouvait plus lui envoyer beaucoup d'argent, parce qu'elle-même était souvent malade ; il me donna son adresse, et je lui écrivis bien vite en lui faisant parl de la grâce que le Seigneur m'avait faite, et de tous mes désirs à son égard.

VII.

L'épreuve est salutaire pour Jenny.

Jenny ne tarda pas à me répondre, et sa lettre fut pour moi une grande joie. Voici ce qu'elle me disait :

« Après la mort de maman, tout était si triste pour moi, et j'avais un tel besoin de consolation qu'alors

j'ouvris ma Bible, et le Seigneur me fit trouver ce dont j'avais un si grand besoin. Sa lumière se fit jour dans mon âme ; j'ai reçu sa grâce, et ses consolations me sont accordées. » Elle avait désiré aussi me dire son bonheur, mais elle n'avait plus su où m'écrire. Elle avait passé par des temps bien difficiles ; elle avait souffert de la faim dans sa première place, et de beaucoup d'autres choses ; mais elle avait tout supporté pour l'amour de sa famille. Néanmoins, sa santé s'était fort altérée, et, au bout de son engagement, elle avait quitté cette place et le Seigneur lui en avait fait trouver une beaucoup meilleure. Sa nouvelle maîtresse était d'une extrême bonté à son égard, car Jenny ne pouvait plus travailler assidûment ; elle était atteinte d'un mal aux yeux, puis, plus tard, le mal s'était porté à la gorge ; et à présent une phthisie se déclarait. Mais son espérance était en Jésus ; aussi pouvait-elle accepter ce que Dieu trouvait bon pour elle. Le repos auprès de Lui et la demeure dans la maison du Père, que le Seigneur a promis aux siens, tels étaient le soutien et la consolation de son cœur au milieu de la souffrance.

VIII.

Le contentement d'esprit est un grand gain.

Mais revenons à la petite Sophie. A la voir si chétive, on devinait les privations de tous genres qu'elle avait endurées ; mais son regard était doux et radieux. Je l'emmenai à la maison, et je pus m'assurer

que le Seigneur s'était manifesté à elle ; avec quelle joie elle me parlait de l'amour de Jésus ; aller auprès de Lui était tout pour elle ; voir le ciel que son Sauveur avait préparé et où tout serait si beau, était une réalité vivante pour sa foi. Elle avait appris de petits cantiques à l'école, et bien qu'elle l'eût quittée depuis longtemps, elle se les rappelait encore très bien. Elle me raconta comment elle passait son temps à la maison : elle ne quittait pas son papa, lui rendant tous les petits services qui étaient à sa portée. Quand il avait un peu d'argent, elle allait chercher pour dix centimes de soupe ; sans cela, son papa mettait bouillir des pommes de terre dans la grande casserole que j'avais vue. — « Et que mangez-vous avec ? » lui dis-je. — « Du sel, » me répondit-elle simplement ; car elle n'avait pas l'idée que l'on pût avoir plus d'une chose pour un repas ; aussi, malgré notre simple ordinaire, elle se délectait de tout ce qui paraissait sur la table. Un jour que nous avions une omelette, elle eut des transports de joie, croyant que c'était un gâteau ; elle n'avait jamais vu de gâteaux que dans les vitrines des pâtisseries, et connaissait encore moins les omelettes. Nous comprenions sa joie enfantine en pensant à ces longues années où elle n'avait vécu que de privations. Elle avait alors sept ans. Ma jeune sœur me donna une de ses robes pour habiller un peu ma petite protégée ; et nous l'invitions souvent à dîner chez nous, ce qui était pour elle une fête ; mais dès qu'elle avait diné, elle retournait auprès de son papa

qu'elle affectionnait d'une manière particulièrement touchante. C'était si joli de voir comme elle l'entourait de toutes sortes de petites prévenances; dès qu'il se levait pour sortir, elle cherchait à lui prendre la main et à le caresser, parce qu'elle voyait que ce pauvre père était si triste et avait tant de peine à marcher avec ses grandes béquilles.

(La fin au prochain numéro.)

La parfaite grâce.

(Actes XVI.)

(Suite et fin de la page 187.)

Dieu n'abandonnera ni ne laissera jamais les siens; il agira toujours en leur faveur, et lorsqu'il fait connaître sa puissance, toutes les chaînes et les liens tombent incontinent, et les portes les plus solidement fermées sont moins que rien devant Lui. De même aussi, quand il manifeste sa grâce, il change le cœur le plus dur et le plus opposé en un cœur plein de douceur et d'amour. Cette vérité nous est présentée d'une manière bien saisissante dans le récit qui nous occupe.

« Et tout d'un coup, il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que les fondements de la prison furent ébranlés; et incontinent toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous furent détachés. »

(Verset 26.) Dans des circonstances semblables à celles que Paul et Silas ont rencontrées, un cœur de petite foi aurait pu être facilement découragé, en venir même à douter de l'amour et de la sympathie du Seigneur. Mais Paul et Silas « chantaient les louanges de Dieu ; » de ce Dieu qui était avec eux, qui ne les avait pas du tout oubliés, mais, au contraire, allait dans ce moment même manifester sa puissance et sa grâce. Un seul instant lui suffit pour que toute la scène soit changée ; en un clin d'œil sa main puissante délie tous les liens, ouvre toutes les portes. Son bras n'est jamais raccourci, car il n'y a aucune difficulté dans laquelle il ne puisse secourir et dont il ne puisse délivrer. De la même manière, la grâce de Dieu peut tout aussi bien changer et renouveler le cœur le plus endurci ; c'est ce que nous voyons clairement ici. Nous lisons aux versets 27-30 : « Et le geôlier s'étant éveillé, et voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée et allait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul cria à haute voix, disant : Ne te fais point de mal ; car nous sommes tous ici. Et ayant demandé de la lumière, le geôlier s'élança dans la prison, et, tout tremblant, il se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et les ayant menés dehors, il dit : Messieurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

La dernière œuvre du geôlier aurait été un suicide ; il pensait, par cette action impie, mettre fin à sa vie de péché. Et puis après ? Hélas ! son cœur naturel, ennemi de Dieu, ne s'inquiétait point de ce

terrible « Et puis après ? » Né dans le péché, vivant dans le péché et mort dans le péché, voilà l'histoire de tout homme naturel. — Mais la grâce parfaite de Dieu change tout, dès qu'elle commence à agir ; elle fait d'un loup un agneau, d'un « Saul ne respirant que menace et meurtre, » elle fait un dévoué serviteur du Seigneur. Elle rencontre le pécheur dans son chemin de révolte et le terrasse ; elle retient le bras qui voulait terminer par la mort une vie de péché, en criant : « Ne te fais point de mal. » Quelle grâce merveilleuse ! Elle n'attend pas que le pécheur crie : « Aie pitié de moi ! » car, hélas ! elle attendrait en vain ; il faut qu'elle commence l'œuvre et l'achève chez tous. La grâce de Dieu cherche le pécheur dans son chemin d'égarement ; et elle l'en fait sortir pour l'amener à une bénédiction ineffable et éternelle. Elle convainc le pécheur de son état de perdition et du besoin qu'il a d'une grâce parfaite, manifestée dans toute sa plénitude dans le Christ Jésus.

Le geôlier demande : « Messieurs, que dois-je faire pour être sauvé ? » Comment est-il ainsi conduit tout à coup à faire cette demande ? Qui avait dit à cet idolâtre qu'il était perdu ? C'est le Saint-Esprit, le même Esprit qui aussi, dans un instant, avait dévoilé à l'un des brigands sur la croix son état de perdition. Pauvre geôlier ! son âme est remplie d'effroi dans la présence de Dieu, parce que dans la lumière de cette présence toute sa vie de péché et le juste jugement de Dieu se dressent devant lui.

Tous les appuis sur lesquels il se reposait s'affaissaient sous lui, et ses faux dieux sont impuissants. Il se tient là, n'ayant rien que ses péchés, ses péchés innombrables, et il est « tout tremblant. » Lui, le geôlier, sent maintenant qu'il n'est qu'un pauvre prisonnier, un prisonnier de Satan, lié de chaînes qu'il ne peut rompre, et succombant sous le fardeau écrasant de ses péchés, en attendant l'exécution de la sentence prononcée contre lui. Aucune issue pour échapper ; aussi, dans son extrême détresse, il demande à ses deux prisonniers, qu'il reconnaît à présent comme étant les affranchis du Seigneur et les bien-aimés de Dieu : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Que d'orgueilleuse présomption chez l'homme ! Ce misérable esclave du péché pensait encore à faire quelque chose. Et pourtant, tout ce qu'il pouvait faire, il l'avait fait ; — il avait péché ; il ne pouvait faire autre chose. Mais c'était un pécheur *tremblant* et suppliant, et c'est à de tels que la grâce répond. Et que répond-elle ? « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison. » Oh ! quelle réponse bénie et consolante pour un pécheur perdu. Il n'y a plus rien à faire pour être sauvé. Tout ce qu'il fallait faire a été pleinement accompli. Un autre l'a fait, Celui qui seul pouvait le faire, — Jésus-Christ, — qui, par son propre sang, a effacé tous les péchés, satisfait la justice de Dieu et apaisé pour toujours sa colère. Le pécheur n'a plus autre chose à faire qu'à croire en Celui qui a tout fait pour lui. La foi en

Christ le sauve parfaitement. Quelle bonne nouvelle pour un pécheur tremblant, n'ayant rien à attendre qu'une condamnation éternelle !

Et toi, cher lecteur, as-tu appris à connaître cette grâce ? Comme un pécheur perdu, as-tu recouru à Jésus qui a opéré une si grande délivrance, — un salut pour l'acquisition duquel rien n'est exigé, mais qui est offert gratuitement à tous ? Un terrible jugement est réservé à ceux qui méprisent cette délivrance ; mais, béni soit Dieu, la grâce qui apporte le salut est encore à l'œuvre pour sauver ; c'est encore *aujourd'hui* le jour du salut ; la bonne nouvelle est encore *maintenant* annoncée aux pécheurs. Bienheureux sont ceux qui écoutent et qui croient : ils échappent pour jamais à toute condamnation, et la porte d'une gloire éternelle leur est ouverte à l'avenir.

En terminant, voyons quel effet béni cette bonne nouvelle produit chez le geôlier. Au verset 34, nous lisons : « Et croyant Dieu, il se réjouit avec toute sa maison. » Quelle grâce adorable ! Dans une même heure, il avait voulu s'ôter la vie, en découvrant qu'il était un pécheur perdu et coupable devant Dieu ; et maintenant il peut se réjouir. La parfaite grâce de Dieu peut seule opérer une telle chose : cette grâce qui n'exige rien du pécheur, mais qui donne tout gratuitement ; cette grâce qui justifie sans œuvres des impies, et pardonne à des ennemis avec un amour parfait. Quiconque la reçoit est sauvé pour toujours ; il est uni à Christ pour l'éternité ; et, en attendant la gloire avec Lui,

il peut avoir recours à Sa grâce avec la certitude d'y trouver une réponse suffisante à tous ses besoins.

Que Dieu t'accorde le privilège, cher ami lecteur, de connaître cette grâce et d'en jouir abondamment.

Oh ! loué soit ton Nom. Ta merveilleuse grâce
S'est magnifiquement déployée envers nous.
Nous gisions dans la nuit, mais maintenant ta face
Fait briller dans nos cœurs ses rayons les plus doux.



« Il faut quitter tout cela. »

Le cardinal Mazarin, premier ministre du roi Louis XIV, homme d'une ruse et d'une habileté sans égales, après avoir dirigé pendant de longues années les affaires de la France, atteignait la fin de sa carrière.

Aux yeux du monde, rien ne manquait à cet homme. Ses talents l'avaient amené au faite de la puissance ; il était littéralement accablé de richesses et d'honneurs. Il s'était bâti, au milieu de Paris, un palais magnifique, dans lequel il avait entassé tout ce que les arts, qu'il aimait passionnément, pouvaient offrir de plus précieux. Tableaux, statues de marbre, bronzes, tapisseries, ameublements somptueux, bibliothèque incomparable, tout se trouvait réuni dans cette royale demeure. Des courtisans

sans nombre célébraient à l'envi la grandeur du tout-puissant ministre.

Environné de toutes ces jouissances, la maladie vint le frapper, et cet homme vit avec terreur s'avancer la mort, *une mort sans espérance*. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire une scène plus sombre dans son amertume que celle-là.

Laissons parler un tout jeune homme, Loménie de Brienne, qui en a été le témoin oculaire :

« Je me promenais à quelques jours de là dans les appartements neufs de son palais. J'étais dans la petite galerie où l'on voyait une tapisserie magnifique : le cardinal n'en avait pas de plus belle. Je l'entendis venir au bruit que faisaient ses pantoufles, qu'il traînait comme un homme fort languissant. Je me cachai derrière la tapisserie, et je l'entendis qui disait : « *Il faut quitter tout cela !* » Il s'arrêtait à chaque pas, car il était fort faible, et se tenait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; et, jetant les yeux sur l'objet qui lui frappait la vue, il disait : « *Il faut quitter tout cela !* » Et, se tournant, il ajoutait : « *Et encore cela ! Que j'ai eu de peine à acquérir ces choses ! Puis-je les abandonner sans regret ?... Je ne les verrai plus où je vais !* »

» J'entendis ces paroles très distinctement ; elles me touchèrent peut-être plus qu'il n'en était touché lui-même... Je fis un grand soupir et il m'entendit. « Qui est là ? dit-il, qui est là ? » — « C'est moi, Monseigneur, qui attendais de parler à Votre Éminence d'une lettre fort importante que je viens de recevoir. » — « Approchez, approchez, » me dit-il d'un ton

dolent. Il était nu, dans sa robe de chambre de camelot fourrée de petit-gris, et avait son bonnet de nuit sur sa tête; il me dit : « Donnez-moi la main, je suis bien faible; je n'en puis plus. » Il ne voulut point que je lui parlasse d'affaires. — « Je ne suis plus, me dit-il, en état de les entendre; j'ai bien d'autres choses maintenant dans la tête; » et, revenant à sa pensée : « Voyez-vous, mon ami, ce beau tableau du Corrège, et cet incomparable tableau du Titien, que j'ai tant aimés et qui m'ont tant coûté... Ah ! mon pauvre ami, *il faut quitter tout cela !!!* »

Quel spectacle et quelle leçon !



Explication de passages.

« Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Je prendrai aussi un rameau de la cime de ce haut cèdre, et je le planterai; je couperai du bout de ses jeunes branches un tendre rameau, et je le planterai sur une montagne haute et éminente. Je le planterai sur la haute montagne d'Israël, et là il produira des branches et fera du fruit, et il deviendra un excellent cèdre, et des oiseaux de tout plumage demeureront sous lui, et habiteront sous l'ombre de ses branches. » (Ézéchiel XVII, 22-23.)

Il en est sans doute bien peu parmi vous, mes

chers amis, qui ne sachent ce que c'est qu'une bouture; vous connaissez tous la merveilleuse propriété que possèdent certains végétaux dont les tiges et les branches, étant coupées et mises en terre, produisent des racines et reforment ainsi un végétal complet. Si vous n'en avez pas fait l'expérience, rien de plus facile que de vous donner cette jouissance en plantant vous-mêmes une bouture ou branche de verveine ou de géranium.

Autrefois l'on croyait que la propriété de reprendre qu'ont les boutures, n'appartenait qu'à un certain nombre de végétaux. Les conifères, en particulier, par où l'on entend les arbres résineux tels que le cèdre, le pin, le sapin, paraissaient rebelles à ce mode de multiplication. Mais il ne s'agissait, pour faire pousser des racines à une branche de cèdre ou de sapin, que de savoir s'y prendre; les progrès de l'horticulture ont démontré que tous les végétaux, sans exception, même ceux que nous venons de nommer, peuvent, avec des soins convenables, s'enraciner aussi par boutures. C'est ce qu'on lit dans le grand ouvrage de M. de Candolle sur la botanique. Mais qu'aurait dit l'illustre savant, si on lui eût prouvé que cette prétendue découverte n'en était pas une, et que cette vérité scientifique se trouvait déjà consignée dans la révélation près de six siècles avant l'ère chrétienne. Voici en effet ce que nous lisons dans le passage que nous avons cité en tête de notre article: « Je prendrai un rameau de la cime de ce haut cèdre, et je le planterai; je couperai du bout de ses jeunes branches un

tendre rameau, et je le planterai sur une montagne haute et éminente... et là il produira des branches et fera du fruit, et il deviendra un excellent cèdre. »

Remarquez en outre jusqu'où se porte l'exactitude de tout ce que la parole de Dieu présente à notre attention. On s'est convaincu, et l'on sait à présent que les parties tendres s'enracinent plus facilement que les parties dures. On conçoit aussi que, toutes choses égales d'ailleurs, une bouture s'enracinera plus facilement dans le climat et les conditions les plus favorables à la végétation de la plante à laquelle elle appartient que partout ailleurs. C'est ainsi que les Arabes savent très bien, au dire de M. de Candolle, que la tête d'un palmier, coupée et mise en terre, y reprend racine et donne naissance à un nouveau palmier; mais c'est en vain qu'on tenterait cette expérience en Europe. « Je cueillerai, » dit notre texte, non pas du bois déjà formé et durci, mais « un tendre rameau, et je le planterai » non pas dans la plaine, mais « sur une haute montagne, » c'est-à-dire là précisément où le cèdre croît naturellement.

(Lectures pour les enfants.)

Le voyage du chrétien:

Partons, amis, partons pour la plus haute cime;
 Quittons de ce chalet le toit hospitalier;
 L'aigle plane déjà sur le profond abîme
 Et sur l'abri du chevrier.

Marchons, amis, marchons, gravissons la montagne ;
 Grimpons avec ardeur ce sentier rocailleux ;
 Contemplons, en montant, cette riche campagne
 Qui se déroule sous nos yeux.

Montons, amis, montons, redoublons de courage ;
 Atteignons le sommet avant l'astre du jour
 Dont l'aube, à l'horizon, annonce le présage
 D'un prochain et brillant retour.

Nous sommes arrivés au terme de nos peines ;
 Respirons maintenant, admirons le tableau
 Des neiges, des glaciers, et des lointaines chaînes
 Entourant le riant plateau.

~~~~~

Pour nous aussi, chrétiens, la vie est un voyage  
 Où nous ne rencontrons que fatigue et danger ;  
 Mais le Seigneur est là, qui nous dit : « Prends courage !  
 Je ne te laisse point, je suis ton bon Berger. »  
 Allons donc à Jésus, puisons à cette source  
 Nos consolations durant le mauvais jour.  
 Il a mis dans nos cœurs, pour la présente course,  
 La foi, l'espérance et l'amour.

Bientôt pour nous, chrétiens, la course est achevée ;  
 L'Étoile du matin reluit dans notre cœur...  
 Voici l'Époux qui vient... l'Église est enlevée  
 Pour jouir du repos auprès de son Seigneur.  
 C'est la fin du combat ; les rachetés s'unissent  
 Dans un concert d'amour et d'adoration :  
 Ils exaltent l'Agneau, tous ensemble ils bénissent  
 L'œuvre de la rédemption.



### Le contre-temps béni.

Il y a déjà quelques années que, dans les environs de Londres, vivait un rentier, homme bien favorisé à l'égard de tout ce qui concerne la vie présente. Il était riche, d'une santé excellente; il avait une épouse aimable, des enfants affectionnés; en un mot, il ne lui manquait rien d'entre les choses désirables de ce monde. C'est à cette pensée qu'il s'était arrêté dans ses réflexions, tout en faisant sa promenade du dimanche; car il se promenait régulièrement ce jour-là, au lieu de fréquenter les services religieux; même, disait-on, ni lui, ni aucun membre de sa famille, n'y assistaient jamais.

Le jour dont nous parlons, il se disait donc : « Quel bonheur est pourtant le mien ! J'ai tout ce que je veux, tout ce que je désire; je puis aller où

cela me convient, et faire ce qui me plaît ; personne n'a droit sur moi ; je suis mon maître. J'ai d'ailleurs une demeure agréable, assez d'argent, une bonne femme, d'aimables enfants. Que voudrais-je de plus ?... »

Il en était arrivé à ce point de son égoïste méditation, lorsque le temps, qui aussi s'était montré d'accord pour le favoriser, changea tout à coup : la pluie commença à tomber avec abondance. Se trouvant près d'une chapelle, notre homme heureux veut se mettre à l'abri sous le porche ; il est aperçu par le concierge, invité à entrer, à s'asseoir, et, sans y penser, comme il l'a dit depuis, il est entraîné à prendre place sur les bancs. Le ministre lisait justement le texte de son discours. C'était en 1 Corinthiens VI, 19-20 : « *Vous n'êtes point à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps.* » Paroles bien étranges pour le nouveau venu ! « Quel langage est-ce là ? » se dit-il. « Où donc cet homme a-t-il puisé ces paroles ? » Le trait avait porté ; la flèche, dirigée par la main de Dieu, s'était « fichée comme un croc en un lieu ferme. » (Ésaïe XXII, 23.) Notre auditeur est confondu, anéanti ; et, à mesure que le prédicateur avance dans son discours, de nouvelles et puissantes convictions s'emparent de son âme ; il sort enfin de ce lieu le cœur plein d'angoisses.

De retour chez lui, il raconte à sa femme ce qui lui est arrivé, et demande à voir une Bible, pour connaître le livre d'où les paroles extraordinaires qu'il a entendues ont été tirées ; mais son épouse

n'avait pas de Bible. Il s'adresse à ses enfants ; ils ne l'avaient pas non plus. Il va à ses domestiques, et c'est encore en vain : il n'y avait pas un seul exemplaire de la parole de Dieu dans sa maison. Il en fait chercher un à la ville, et se met aussitôt à l'étudier. Le dimanche suivant, il retourne entendre la prédication, et devient un auditeur assidu. La grâce de Dieu le touche ; elle fait naître des besoins dans son âme. Bientôt le Seigneur lui accorde la paix du cœur, et le remplit de la joie du salut.

Nous avons appris dès lors que notre ami, actuellement délogé, avait pu, *heureux* qu'il était d'*appartenir au Maître*, consacrer sa vie, son temps, sa fortune, toutes ses facultés à Le glorifier.

(*Le Glaneur.*)

---

« Celui qui vient ! »

---

QUI EST CELUI QUI VIENT ?

« Le Seigneur Jésus-Christ, — le Fils unique de Dieu, — l'héritier de toutes choses. » Le Bien-aimé du Père, méprisé, rejeté et crucifié sur la terre, mais que Dieu a ressuscité des morts, est Celui qui vient : Il a promis de revenir. L'Écriture est très claire et positive, mes chers enfants, à l'endroit de ce fait essentiel ; elle nous présente soit les paroles du Sauveur lui-même, soit les témoignages réitérés du

Saint-Esprit par le moyen des écrivains inspirés. Le chrétien est averti qu'aux derniers jours, il y aura des moqueurs disant : « Où est la promesse de sa venue ? » (2 Pierre III, 3-4) ; mais il peut se reposer avec bonheur sur la déclaration certaine de la Parole qui réplique : « Encore très peu de temps, et celui qui vient viendra, et il ne tardera pas. » (Hébreux X, 37.) Examinons ensemble, chers jeunes lecteurs, quelques passages qui traitent cette importante vérité.

Au chapitre XIV de l'évangile de Jean, versets 2-3, le Seigneur dit : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi. » Dans les Actes, chapitre I, versets 10-11, lors de l'ascension du Seigneur sur une nuée, les deux hommes vêtus de blanc, qui apparaissent aux disciples, leur disent : « Ce même Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel. » Nous lisons encore au chapitre IV, verset 16, de la 1<sup>re</sup> épître aux Thessaloniens, ces mots : « Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; » et au chapitre I, versets 9-10 de la même épître, il est dit des saints de Thessalonique : qu'ils se sont « tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son



*Fils*, qu'il a ressuscité d'entre les morts, *Jésus*. » Voilà, sûrement, pour tout cœur soumis, des preuves suffisantes de la vérité bénie concernant la venue du Seigneur, et de l'identité de Sa Personne glorieuse.

Ah ! mon cher lecteur, êtes-vous prêt à aller à sa rencontre ?

### QUAND VIENT-IL ?

Si le retour du Seigneur est une chose certaine, le moment où ce fait arrivera est incertain. Personne n'en sait ni le jour, ni l'heure, mais cet événement nous est annoncé d'une manière telle que les enfants de Dieu devraient être continuellement dans une attitude d'attente. *Celui qui vient* a déclaré d'une manière positive, et à plusieurs reprises, qu'il vient *bientôt*. (Apocalypse III, 11 ; XXII, 7, 12, 20.) Jésus dit aux siens : « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître. » (Luc XII, 35-36.) « Veillez donc, car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur vient. » (Matthieu XXIV, 42.) « Or ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous : Veillez. » (Marc XIII, 37.) « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (Matthieu XXV, 13.) En Hébreux X, 37, nous lisons cette précieuse parole : « Encore très peu de temps, et celui qui vient viendra, et il ne tardera pas. »

Trois fois dans le livre de l'Apocalypse, nous trouvons la promesse : « Voici, je viens *bientôt*. » (III, 11 ; XXII, 7, 12) ; et tout à la fin du livre, au verset

20, le Seigneur accentue encore cette promesse, en disant : « *Oui, je viens bientôt.* » Aussi, qu'il est triste de voir tant d'âmes mettre en question cette vérité bénie et glorieuse, et d'autres la nier entièrement comme elles nient une quantité de témoignages de l'Écriture qui s'y rapportent.

Cher lecteur, êtes-vous prêt à rencontrer le Seigneur à *quel moment* qu'Il vienne ?

### COMMENT VIENT-IL ?

Il y a beaucoup de malentendus dans l'esprit d'une quantité de personnes au sujet de la manière dont le Seigneur viendra. On entend des gens qui parlent comme s'Il était déjà venu, parce que Christ habite dans le cœur du croyant ; d'autres appliquent les déclarations de l'Écriture concernant le retour du Seigneur à la mort du chrétien, qui déloge du corps pour être avec Christ. (Philippiens I, 23.) Bien qu'il soit parfaitement vrai que Christ demeure dans le chrétien, et que celui qui s'endort en Lui est absent du corps et présent avec le Seigneur, néanmoins chacun de ces faits est absolument distinct de Sa venue. Les passages que nous venons de voir, chers jeunes amis, le prouvent clairement. Lisons encore, à l'appui de la vérité qui nous occupe, les versets 20-21 du chapitre III de l'épître aux Philippiens : « Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur ; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire,

selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses. » Qu'il me soit permis de demander à tout simple lecteur : Est-ce quand nous recevons Christ dans nos cœurs, ou quand nous nous endormons en Lui, qu'Il vient nous transformer à la ressemblance de son corps glorieux ? Il n'est pas nécessaire de démontrer l'absurdité d'une telle interprétation. Lorsque nous recevons Christ, le corps mortel reste le même ; et lorsqu'un croyant déloge du corps, celui-ci s'en va à la corruption : mais lorsque le Seigneur vient, les corps des saints qui se sont endormis en Lui ressusciteront, puis les corps des saints vivants seront changés, et tous ensemble, à sa venue, seront rendus conformes à son corps glorieux.

Ainsi donc, comment le Seigneur Jésus viendra-t-il ? Il viendra lui-même personnellement ; l'homme Christ-Jésus, qui mourut au Calvaire pour des pécheurs, et qui sied maintenant à la droite de Dieu, reviendra. « Le Seigneur lui-même descendra du ciel, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu. » Il vient lui-même, et il vient seul, pour recevoir son peuple auprès de Lui, afin que là où Il est ils y soient aussi. (1 Thessaloniens IV, 17 ; Jean XIV, 3 ; XVII, 24.) Après que cet événement aura eu lieu, nous trouvons qu'Il viendra aussi pour juger et pour régner, accompagné de tous ses saints rachetés et de tous les anges de sa puissance, lesquels formeront un cortège digne du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs. (Zacharie XIV, 5 ; Matthieu XXV, 31-32 ;

1 Thessaloniens III, 13; 2 Thessaloniens I, 7, 10; Jude 14-15.)

### OÙ VIENT-IL ?

On rencontre aussi la plus complète confusion sur cette question dans l'esprit d'un grand nombre de chrétiens, bien que la parole de Dieu soit des plus explicites là-dessus. Ainsi que nous venons de le voir, chers jeunes amis, et il importe que chacun de vous se le rappelle, le Seigneur Jésus viendra premièrement *pour* son peuple, puis ensuite *avec* son peuple pour juger et pour régner. Quand Il vient *pour* les siens, nous lisons que « le Seigneur lui-même... descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux *dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air.* » (1 Thessaloniens IV, 16-17.) Mais lorsqu'Il vient en jugement et pour exercer son pouvoir et établir son règne, nous lisons que « en ce jour-là, il se tiendra debout sur ses pieds *sur la montagne des Oliviers* » (Zacharie XIV, 4); dans les Actes, chapitre I, versets 11-12, nous voyons aussi que les disciples auxquels fut faite la promesse que le Seigneur reviendrait *de la même manière* qu'ils l'avaient vu s'en aller au ciel, « retournèrent à Jérusalem, de *la montagne appelée des Oliviers.* »

Ainsi Dieu nous a clairement révélé que Christ viendra *dans les nuées, en l'air*, quand il s'agit de son peuple; et *sur la montagne des Oliviers*, quand il

vient prendre possession de son royaume. Cher lecteur, êtes-vous de ceux qui seront enlevés à sa rencontre, s'il venait à présent, en un moment, en un clin d'œil (1 Corinthiens XV, 52), ravir les siens dans les nuées, en l'air; ou bien, êtes-vous encore dans vos péchés, et par conséquent en danger d'être atteint par les terribles jugements du *jour* du Seigneur?

### POURQUOI VIENT-IL ?

En terminant, demandons-nous : *Pourquoi Jésus vient-il ?* et permettez-moi de répondre brièvement à cette question. Il a un double but en vue : savoir la bénédiction des justes, et le jugement des impies.

Lors de sa venue en l'air, ceux qui sont *de Christ* seront instantanément enlevés de cette scène, les morts par la résurrection, les vivants par la transmutation, et *ainsi* ils seront toujours avec le Seigneur. (1 Corinthiens XV, 51-52; 1 Thessaloniens IV, 16-17.) Par la puissance de Dieu leurs corps corruptibles seront changés en des corps incorruptibles, leurs corps mortels revêtiront l'immortalité. (1 Corinthiens XV, 53-54.) Alors le Sauveur recueillera le fruit du triomphe éclatant qu'il a remporté à Golgotha sur Satan, sur le péché et sur la mort, triomphe par lequel il a délivré pour toujours tous ceux qui ont été lavés de leurs péchés dans son précieux sang, et les a rendus capables de participer à la gloire céleste, dans laquelle ils seront semblables à Lui-même aux siècles des siècles. (1 Jean III, 2.)

Lors de sa venue pour le jugement, « le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ ; lesquels subiront le châtiment d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force. » (2 Thésaloniciens I, 7-9.) Il viendra juger le monde en justice, et rassemblera devant Lui, pour cela, tous les vivants des nations. Son dessein est d'amasser les nations et d'assembler les royaumes, afin de répandre sur eux son indignation et toute l'ardeur de son courroux. (Matthieu XXV, 31-32 ; Joël III, 9-14 ; Sophonie III, 8.) Il se vengera lui-même de ses ennemis, et introduira dans la bénédiction du royaume et sous un gouvernement de justice, un résidu de tout Israël (Zacharie XIII, 9 ; Romains XI, 25-26 ; Ézéchiel XX, 33-38), et une multitude d'entre les gentils (Apocalypse VII, 9-17) ; et il régnera sur la terre pendant mille ans. (Apocalypse XX, 4-6.)

Cher ami lecteur, encore une fois permettez-moi de vous demander, à la lumière de la venue du Juste, et des événements si solennels qui doivent accompagner son retour, êtes-vous prêt à aller à sa rencontre ? Est-ce que la pensée de son retour remplit votre âme de toute joie et paix, en sorte que vous puissiez être comme l'écho de l'Esprit de Dieu pour répéter ces précieuses paroles : « Amen ! viens, Seigneur Jésus ! » (Apocalypse XXII, 20.) Ou bien

cette pensée produit-elle dans votre cœur la terreur et l'effroi, parce que vous ne seriez pas sauvé et que vous seriez encore dans vos péchés ? Oh ! s'il en est ainsi, ne lardez pas davantage ; fuyez la colère à venir. « L'homme bien avisé prévoit le mal, et se tient caché ; mais les niais passent outre, et ils en porteront la peine. » (Proverbes XXVII, 12.) Jésus veut vous sauver, sa grâce vous attend ; il ne veut, en aucun cas, mettre dehors celui qui vient à Lui. (Jean VI, 37.) Venez tel que vous êtes, et vous entendrez sa voix bénie vous dire : « Tes péchés sont pardonnés ; ta foi t'a sauvé ; va-t'en en paix. » (Luc VII, 48, 50.)

---

### Le bon Berger.

Jésus est mon Berger : qu'aurais-je à désirer ?  
 Déjà des biens du ciel il vient me restaurer ;  
 Il m'abreuve, il me pait en son gras pâturage,  
 Égaré me ramène ; oppressé me soulage.

Fussé-je environné de l'ombre de la mort,  
 Jésus sera toujours mon refuge et mon fort.  
 Sa houlette est ma garde, et son bâton m'appuie ;  
 En mon Consolateur je possède la vie !

---



### La petite Sophie.

(Suite et fin de la page 210.)

### IX.

#### *Tristes événements.*

Il y avait un certain temps déjà que notre petite fillette venait chez nous et avait sa place à notre table, lorsqu'un jour son père me fit dire que, devant s'absenter pour un travail, il nous priait de vouloir bien garder son enfant pendant quelques jours. Ma mère accepta avec plaisir ; mais voilà qu'après qu'il



fut parti, une voisine du père de Sophie vint dire à ma mère que M. C<sup>...</sup> était parti pour son pays, en France, et qu'il ne reviendrait pas. « Il a dit en partant, » ajouta-t-elle, « que, comme vous aviez été bonne pour la petite, il préférerait vous la laisser et que certainement elle serait plus heureuse avec vous qu'avec lui, s'il l'emmenait. »

Nous fûmes bien affligées de cette manière d'agir, et cela d'autant plus que la chère petite n'attendait qu'avec impatience le moment de rejoindre ce père qu'elle aimait tant. Elle voulait le voir absolument ; la seule chose qui pût la calmer dans ses moments de détresses, c'était que nous lui parlâssions de Jésus, et qu'on lui rappelât ce que Jésus avait préparé au ciel pour les sauvés. — Nous primes des informations de divers côtés, nous écrivîmes à l'endroit où l'on pensait que le pauvre homme s'était rendu, et fîmes connaître qu'il avait abandonné son enfant. A qui?... Nous n'osions pas le dire, et nous ne pouvions pas davantage promettre qu'elle irait le rejoindre.

Pauvre chérie ! c'était toujours à moi qu'elle venait, me prenant les deux mains et me suppliant de la ramener à son papa. Elle ne s'irritait pas, mais pleurait amèrement. Peu à peu elle se calma, se montrant une enfant obéissante et soumise.

Nous nous absentions souvent pour aller coudre à la journée ; alors nous confiâmes la petite Sophie à une voisine, et le soir elle me racontait comment elle avait employé son temps. Ma mère faisait tout ce qu'elle pouvait pour elle, et ma sœur, qui allait

encore à l'école, aimait cette enfant et la soignait de son mieux, partageant avec plaisir son lit avec elle et faisant chaque matin sa petite toilette. La personne qui prenait soin d'elle pendant nos absences, lui avait donné un tricotage à faire ; et un soir Sophie me racontait toute joyeuse qu'elle avait tricoté tout le pied d'un bas en travaillant jusqu'à la nuit ; mais, moi, j'étais toute triste au contraire en regardant ses petites mains si maigres ; et sa blanche petite figure, sa taille si frêle me faisaient désirer pour elle plutôt un peu d'exercice au grand air.

## X.

*Dieu est notre secours dans les détresses.*

Un soir, comme je rentrais de l'ouvrage, la chère enfant vint au-devant de moi, et me dit tout gaiement : « J'ai vu Monsieur le curé, et il veut m'emmener. » Je fus atterrée ; je n'avais jamais songé à cela. J'avais fait des démarches pour la mettre dans un orphelinat, et comme cela n'avait pas abouti, j'attendais ce que le Seigneur montrerait, car nous ne pouvions la garder indéfiniment.

Dès le jour suivant, je me rendis toute consternée chez Monsieur le curé, pour savoir ce qu'il en était. Il me dit qu'il avait été chargé de prendre des informations sur le père de Sophie, et que comme celui-ci était malade à l'hôpital, et ne pouvait plus par conséquent s'occuper de son enfant, le mieux était de la mettre dans un couvent. Monsieur le curé usa de bonté envers moi, et me promit que je pourrais aller

voir la petite, et qu'on lui permettrait de passer ses vacances avec nous.

Tout cela était si inattendu que j'avais peine à m'y résoudre ; je désirais si ardemment que ma chère Sophie fût élevée dans les choses qu'elle avait reçues du Seigneur, qu'un autre genre d'éducation me semblait inacceptable. Un pénible combat s'éleva dans mon cœur ; mais au plus fort de la lutte, notre Dieu et Père daigna dans sa grâce attirer mes pensées vers lui, et il me rappela les promesses de sa Parole. Je me sentis humiliée de mon agitation, et je pus remettre la jeune enfant à Celui qui a dit : « Si ton père et ta mère t'avaient abandonné, moi, je ne t'abandonnerai point ; » et cette précieuse assurance me rendit plus calme. Nous lui préparâmes son petit trousseau. Le jour du départ nous serra le cœur ; quant à l'enfant, elle nous témoignait beaucoup d'affection, mais elle était toute joyeuse, et cela venait probablement de ce qu'elle espérait aller rejoindre son père.

Quand Sophie nous eût quittées, je dus moi-même partir pour un séjour à la campagne. J'écrivis à Jenny pour lui donner des nouvelles des siens. Je lui annonçai le départ de son père, lui disant que je croyais que le motif en était la maladie ; je lui appris aussi que sa petite sœur était au couvent de G<sup>m</sup>, et que je lui en donnerais des nouvelles dès que j'en aurais. Mon amie fut très affectée de la chose, car elle aimait à sentir la petite Sophie sous mes soins ; quant à elle-même, elle était bien éprouvée dans sa santé, et ne pouvait plus donner de leçons que dans

la bonne saison, tandis qu'elle devait passer les hivers à l'hôpital. Toutefois sa confiance en Dieu n'était pas ébranlée, son précieux Sauveur la soutenait. Elle était bien reconnaissante que sa maîtresse voulût bien la reprendre en été; et quand elle était malade, elle avait les visites d'un pasteur et de quelques amies qui cherchaient, par leurs sympathies, à lui rendre moins pénibles ces longs hivers passés dans la souffrance.

## XI.

*La fin du Seigneur.*

Il n'y avait pas longtemps que j'étais à la campagne, lorsque je reçus un message de Monsieur le curé : c'était pour m'annoncer que la chère petite Sophie, après une courte maladie, était allée vers son Sauveur. Quelle joie ce fut pour moi de la savoir dans cet abri sûr. J'en étais toute émue de reconnaissance, en même temps que je me sentais humiliée en voyant comment les soins fidèles du Père céleste se montraient à ma foi si craintive. A quoi servaient, à présent, tous mes soucis au sujet de l'éducation de cette chère enfant? Maintenant je pouvais contempler « la fin du Seigneur » et lui rendre grâces. J'aurais voulu connaître plus de détails, pour les communiquer à sa sœur. Pauvre Jenny, elle avait toujours espéré revoir cette petite sœur, la soigner encore; car, malgré sa grave maladie, elle pensait encore à un retour auprès des siens. Cependant elle pouvait rendre grâces à Dieu de ce que sa

chère petite sœur était vers Jésus. Peu de temps après, elle reçut aussi la nouvelle de la mort de son pauvre père.

Lorsque je revins à la maison, je vis une demoiselle catholique avec laquelle j'avais été en pension ; elle me dit qu'elle se trouvait au couvent de G<sup>m</sup>, quand la petite Sophie y était arrivée. Elle me raconta que la fillette n'avait jamais voulu se joindre aux autres enfants, ni se mêler à aucun de leurs jeux. Elle avait choisi, comme endroit favori, le seuil d'une porte sur lequel elle se tenait assise tout le temps des récréations ; et c'était là qu'elle parlait de Jésus aux autres enfants ; elle leur racontait ce que l'amour de Jésus avait fait pour eux, et leur disait combien elle se réjouissait d'aller au ciel. C'était sur le seuil de cette porte qu'elle aimait à chanter ses jolis cantiques, et c'est là aussi qu'elle prit un coup d'air qui mit fin à sa courte vie. Sa douceur et sa patience l'avaient fait aimer de chacun, ou plutôt le Seigneur avait incliné les cœurs envers elle. Elle ne fit qu'une très courte maladie, et s'en alla toute joyeuse vers Jésus. Ces détails me furent des plus précieux. Le Seigneur avait gardé son petit témoin de sept ans, et l'avait recueilli auprès de Lui.

## XII.

### *Conclusion.*

Un peu plus tard, Jenny revenait en Suisse, sur les instances d'un de ses frères qui, ayant appris qu'elle était si malade, voulut qu'elle se soignât ; et

ce brave garçon travaillait pour deux afin de pouvoir l'entretenir. J'avais dû retourner à la campagne, où elle s'était promis de venir me voir, et nous nous réjouissions vivement à la pensée de nous retrouver ensemble. Elle m'écrivait qu'alors nous nous entretiendrions du Seigneur, et de la marche pour le suivre dans ce monde.

Mais ce doux projet ne devait pas se réaliser ; je ne devais pas la revoir ici-bas. La maladie fit des progrès si rapides qu'elle ne put bientôt plus sortir ; elle vit sa fin approcher, et en m'envoyant ses tendres adieux, elle me donna rendez-vous auprès de Jésus. Elle rendit, en mourant, un beau témoignage à l'amour de Christ ; et ceux qui l'entouraient pendant ses derniers moments furent frappés de sa joie et de sa paix à l'heure du délogement.



Une belle patrie,  
Dans les hauts cieux,  
Rassemble après la vie  
Les bienheureux.  
Ils auront la victoire  
Par l'Esprit du Seigneur,  
Ensemble ils diront : Gloire,  
Gloire au Sauveur !



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                              | Pages    |
|------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Encore une nouvelle année . . . . .                                          | 14       |
| La Bible dans le havre-sac . . . . .                                         | 17, 32   |
| Les lettres d'or. . . . .                                                    | 28       |
| Trois cents écus pour une place au ciel. . . . .                             | 35       |
| La pauvre femme et les raisins du roi . . . . .                              | 39       |
| Conversation étrange entre deux petits garçons. . . . .                      | 41       |
| Si vous croyez, vous vivrez; si vous ne croyez pas,<br>vous périrez. . . . . | 45       |
| Il est mort pour moi. . . . .                                                | 57       |
| La foi, non le sentiment . . . . .                                           | 61       |
| La prière de Frédéric . . . . .                                              | 71       |
| Quel insensé j'ai été. . . . .                                               | 74       |
| La Parole de Dieu. . . . .                                                   | 77       |
| Textes bibliques . . . . .                                                   | 80       |
| Moi, j'ai disparu; — il n'y a plus que Christ . . . . .                      | 81       |
| Un témoin à la cour d'un roi. . . . .                                        | 87       |
| Le savant et le savetier . . . . .                                           | 94       |
| Qu'est-ce que la foi? . . . . .                                              | 98       |
| Un feuillet de la Bible . . . . .                                            | 101      |
| Un appel de Jésus . . . . .                                                  | 109      |
| Pouvez-vous dire : « Il est mort pour moi! » . . . . .                       | 111      |
| Une conversion à la onzième heure . . . . .                                  | 114, 125 |
| Confessez vos péchés . . . . .                                               | 120      |
| Tout va bien . . . . .                                                       | 121      |
| Pécheurs, perdus et sauvés . . . . .                                         | 129      |
| Rendez toujours grâces pour toutes choses . . . . .                          | 130      |
| Ne rejetez pas le Fils de Dieu . . . . .                                     | 134      |
| Que dois-je lire? . . . . .                                                  | 135, 147 |
| Faire ce qui nous plaît. . . . .                                             | 140      |
| Quand? . . . . .                                                             | 146      |
| L'heureux vieillard . . . . .                                                | 151      |
| Le cher petit André . . . . .                                                | 152      |
| Qu'en est-il de vous? . . . . .                                              | 155      |
| Jésus a tout payé. . . . .                                                   | 157      |
| L'évêque mourant. . . . .                                                    | 159      |
| Réponse du petit Robert . . . . .                                            | 167      |

|                                                     | Pages         |
|-----------------------------------------------------|---------------|
| Lettre aux élèves d'une école de Genève . . . . .   | 169           |
| Le prisonnier de Glatz . . . . .                    | 171           |
| O mort, où est ton aiguillon? . . . . .             | 175           |
| Vingt ans de prières. . . . .                       | 179           |
| Presque persuadé . . . . .                          | 181           |
| Que pourrais-je faire pour aller au ciel? . . . . . | 188           |
| La petite Sophie . . . . .                          | 191, 203, 232 |
| Explications de passages. . . . .                   | 196, 217      |
| Pétra . . . . .                                     | 201           |
| Il faut quitter tout cela. . . . .                  | 215           |
| Le contre-temps béni . . . . .                      | 221           |

### ÉTUDES BIBLIQUES

|                                                          |          |
|----------------------------------------------------------|----------|
| Joas et Zacharie . . . . .                               | 5, 22    |
| Lettre d'un père à sa fille sur la Sainte-Cène . . . . . | 52       |
| Les demeures de Dieu sur la terre . . . . .              | 65       |
| La maison du Père . . . . .                              | 89       |
| La joie de Dieu, en sauvant les pécheurs . . . . .       | 104      |
| Les deux victoires d'Abraham . . . . .                   | 131      |
| Dieu a été manifesté en chair . . . . .                  | 142      |
| Christ fait péché pour nous . . . . .                    | 162      |
| La parfaite grâce . . . . .                              | 183, 210 |
| Celui qui vient! . . . . .                               | 223      |

### POÉSIES

|                                                             |                   |
|-------------------------------------------------------------|-------------------|
| Encore une nouvelle année . . . . .                         | 12                |
| Chanson des petits Savoyards . . . . .                      | 20                |
| La barque des pêcheurs . . . . .                            | 21                |
| Aux petits enfants . . . . .                                | 51                |
| Couplets . . . . .                                          | 60, 154, 178, 238 |
| A l'occasion de l'anniversaire d'une jeune enfant . . . . . | 70                |
| Le jugement de Salomon . . . . .                            | 79                |
| Veux-tu venir? . . . . .                                    | 100               |
| Le bonheur chrétien. . . . .                                | 140               |
| Le don de Dieu. . . . .                                     | 141               |
| Jésus-Christ . . . . .                                      | 161               |
| Cantique. . . . .                                           | 200               |
| Le voyage du chrétien . . . . .                             | 219               |
| Le bon Berger . . . . .                                     | 231               |

